



Courrier international

N° 1686 du 23 février
au 1^{er} mars 2023
courrierinternational.com
France : 4,90 €

**NUMÉRO
SPÉCIAL**

Algérie 3,00 DA, Allemagne 6,20 €,
Andorre 6 €, Canada 9,25 \$CAN,
Australie 9,90 €, Espagne 5,20 €,
DOM 5,90 €, Espagne 5,20 €,
Grande-Bretagne 6 €, Grèce 5,80 €,
Italie 5,50 €, Japon 10,00 ¥,
Maroc 35,00 DH, Pays-Bas 6 €,
Portugal cont. 5,50 €,
Sénégal 3,400 F CFA, Suisse 7,20 CHF,
TOM 1100 XPF, Tunisie 9 DT,
Afrique CFA autres 3600 F CFA.

UKRAINE TENIR

*Un an après le début de la guerre
en Ukraine, rien ne semble pouvoir
arrêter Vladimir Poutine.
Est-il pour autant le maître du jeu ?
Comment les Ukrainiens résistent-ils ?*

**60 pages de reportages
et d'analyses de la presse étrangère.**

M 03183 - 1686 - F: 4,90 €





PEUGEOT

NOUVELLE 408 HYBRIDE RECHARGEABLE



Design inattendu
PEUGEOT i-Cockpit® 3D**
Jusqu'à 70 km d'autonomie électrique*

A 26g CO₂/km

B

C

D

E

F

G

PEUGEOT RECOMMANDE **TotalEnergies** Consommation mixte WLTP(1) (l/100km) : 1,1 à 1,2.

(1) Ces valeurs peuvent varier en fonction des conditions réelles d'utilisation et de différents facteurs. Plus d'informations auprès de votre point de vente ou sur <https://www.peugeot.fr/marque/politique-environnementale/wltp.html>.
*L'autonomie de la batterie peut varier en fonction des conditions réelles d'utilisation. **De série ou indisponible selon les versions. OPEn – Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Versailles.

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer



NOUVELLE 408



LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Tenir

Bonsoir, nous sommes d'Ukraine": cette simple phrase, issue d'une chanson et devenue virale, pourrait être le fil conducteur d'une grande partie de ce numéro spécial. Parce qu'elle redéfinit de façon inclusive l'"ukrainité", explique Maria Sonevytsky dans l'article de la **Los Angeles Review of Books** qui ouvre nos pages 360° cette semaine. "Ce n'est pas un individu qui proclame son identité : je suis ukrainien. C'est plutôt une déclaration collective, factuelle : nous sommes d'Ukraine. Ce qui sous-entend aussi que l'Ukraine existe, que c'est un endroit légitime qui abrite des gens qui s'y sentent comme chez eux." L'Ukraine existe, oui, plus que jamais. Un an après l'invasion

russe, le 24 février 2022, nous avons voulu rendre hommage à l'incroyable résistance des Ukrainiens, sur le terrain face à l'armée russe mais aussi dans leur vie quotidienne comme dans le champ culturel. Et pour cela nous avons fait un choix radical : tout l'hebdomadaire est consacré au conflit et à ses conséquences. Le reste de l'actualité est à suivre sur notre site. C'est un choix radical mais c'est un choix qui s'imposait. Depuis un an, nous avons très largement couvert à *Courrier international* les conséquences de cette guerre en Europe et ailleurs dans le monde, du flot de réfugiés - 8 millions d'Ukrainiens ont fui leur pays, soit le plus grand exode depuis la Seconde Guerre mondiale - à la crise énergétique, en passant par les pénuries de blé, l'inflation... En témoignent les quinze couvertures directement liées au conflit que nous avons publiées en douze mois, qui s'ajoutent à celles moins

directes mais qui ont tout à voir avec cette crise devenue mondiale. Cette fois, c'est sur le terrain que nous avons voulu nous arrêter en privilégiant les reportages et les paroles d'Ukrainiens. C'est le cas dans la première et la dernière partie de ce numéro, où, de Marioupol à Bakhmout, du village de Horodnia à Mykolaïv, les journalistes du site ukrainien **Oukraïnska Pravda**, de l'hebdomadaire néerlandais **De Volkskrant**, du site tchèque **Voxpot** ou du site polonais **OKO.press** racontent le quotidien bouleversé des habitants au milieu d'une guerre qu'ils n'ont pas voulue. Il y a aussi les auteurs Andriy Lioubka et Andreï Kourkov. Le premier a cessé d'écrire pour se consacrer au service civil. Le second publie dans **The Observer** une réflexion sur les coupures d'électricité qui frappent quotidiennement le pays et qui plongent la

population dans les ténèbres. "L'Ukraine est entrée dans la nouvelle année comme dans une pièce sombre dont il est impossible d'allumer les lumières", écrit Andreï Kourkov. Celui qui a plongé tout un pays et bien au-delà dans l'obscurité, c'est Vladimir Poutine. Un an après avoir lancé son "opération spéciale" en Ukraine, le maître du Kremlin persiste et signe. Dans son discours annuel prononcé devant les députés mardi 21 février, le président russe s'est lancé dans une nouvelle longue diatribe contre l'Occident. Au fond, que cherche-t-il depuis le début de cette guerre ? Est-il le seul maître du jeu en Russie ? C'est l'objet de l'autre grande partie de ce numéro, un long dossier sur la "méthode Poutine". Loin d'être un fou furieux, le président russe suit un plan millimétré et réfléchi visant à démanteler les réformes post-guerre froide de Gorbatchev, avance l'écrivain

russe en exil Viktor Erofeev dans la **Frankfurter Allgemeine Zeitung**. Une sorte de perestroïka à l'envers. Qui ne peut pas durer, estime **Novaïa Gazeta**, car Poutine n'est pas Lénine, et son pouvoir est discrédité, assène l'emblématique journal russe en exil à Riga. Anne Applebaum prônait la même chose dans un texte très fort publié en novembre par **The Atlantic**. Pour la célèbre chroniqueuse, seule une défaite militaire permettra d'en finir avec les velléités impérialistes de Poutine. Une analyse essentielle dans la lecture des événements après un an de guerre. Bonne lecture. Et rendez-vous sur notre site le vendredi 24 février pour une nouvelle journée spéciale Ukraine.

En couverture :

dessin de **Benedetto Cristofani** pour **Die Zeit**, Hambourg.
©salzmanart.

UN AN
DE GUERRE



Sommaire

EUROPE p.8

UKRAINE, UN AN APRÈS

Comment les Ukrainiens continuent-ils de vivre malgré tout ? De Marioupol à Horodnia, de Kiev à Bakhmout ou Mikolaïv, la presse étrangère raconte leur incroyable résilience.



IVOR PRICKEY/THE NEW YORK TIMES



BENEDETTO CRISTOFANI, ITALIE

DOSSIER p.28

LA MÉTHODE POUTINE

Avec cette guerre lancée il y a un an, le président a délibérément sapé les fondations fragiles d'un État démocratique. Et faute de véritable alternative, il sera probablement réélu président en 2024. Comment trouver une issue ?

CULTURE p.48

BONSOIR, NOUS SOMMES D'UKRAINE

L'invasion russe a donné naissance à d'innombrables mêmes, slogans. Dans la guerre, théâtre, littérature, spectacle vivant résistent aussi. Dix pages sur le combat culturel des Ukrainiens.



ALBINA KOLESNICHENKO, UKRAINE

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1 500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

The Atlantic Washington, mensuel.
Dagens Nyheter Stockholm, quotidien.
Dennik N Bratislava, quotidien.
The Economist Londres, hebdomadaire.
Frankfurter Allgemeine Zeitung Francfort, quotidien. **The Guardian** Londres, quotidien. **Los Angeles Review of Books** (lareviewofbooks.org), Los Angeles, en ligne. **Novaïa Gazeta Europe** (novaygazeta.eu), Riga, en ligne. **The Observer** Londres, hebdomadaire. **Obozrevatel** (obozrevatel.com), Kiev, en ligne. **OKO.press** (oko.press), Varsovie, en ligne. **Oukraïnska Pravda** (pravda.com.ua), Kiev, en ligne. **Süddeutsche Zeitung** Munich, quotidien. **De Volkskrant** Amsterdam, quotidien. **Voxpot** (voxpot.cz), Prague, en ligne.

CARAC EST UNE MUTUELLE D'ÉPARGNE,
DE RETRAITE ET DE PRÉVOYANCE OUVÈRTE À TOUS

Offre soumise à conditions

Du 1er janvier au 30 juin 2023

Profitez d'un taux annuel garanti sur vos versements réalisés entre le 1er janvier et le 30 juin 2023 sur le fonds en euros de la Carac

Taux 2023 minimum garanti,
net de frais de gestion et brut
de frais sur versement et de
prélèvements sociaux, sur
tous les versements sur le
fonds en euros réalisés entre le
1er janvier et le 30 juin 2023.*



Contactez
un conseiller Carac

www.carac.fr

N° Cristal 0 969 32 32 52

APPEL NON SURTAXÉ

* Le taux minimum garanti sera attribué au 31 décembre 2023 sur les versements réalisés entre le 1er janvier et le 30 juin 2023 au prorata temporis à partir de la date d'investissement sur le fonds libellé en euros ; et sous réserve que le contrat dispose d'une épargne non nulle sur le support libellé en euros au 31 décembre 2023. En cas de renonciation, de décès, ou de rachat total avant le 31 décembre 2023, le versement ne bénéficiera pas du taux minimum garanti. Le taux minimum garanti en 2023 ne préjuge pas des futurs taux de rendements pour les années suivantes.

Toutes les modalités et conditions d'application des offres sont disponibles sur Carac.fr à l'adresse suivante : <https://www.carac.fr/operations-promotionnelles>

Carac - Mutuelle d'épargne, de retraite et de prévoyance

Mutuelle soumise aux dispositions du Livre II du Code de la mutualité - SIREN : 775 691 165

Siège social : 159, Avenue Achille Peretti - CS 40091 - 92577 Neuilly-sur-Seine cedex

N° Cristal : 0 969 32 50 50 (Appel non surtaxé) - www.carac.fr

carac



SUR NOTRE SITE

Ce numéro est intégralement consacré à la guerre en Ukraine, retrouvez toute l'actualité internationale de la semaine sur notre site avec des articles traduits de la presse étrangère.



YASIN AKGUL/AFIP

Séismes. De nouveaux tremblements de terre affolent la Turquie

L'activité sismique ne cesse pas en Turquie et en Syrie. Après les séismes du 6 février, qui ont causé la mort d'au moins 47 000 personnes, deux autres ont été ressentis le 20 février dans la province d'Antioche (Antakya), provoquant la panique de la population. Retrouvez les reportages de la presse étrangère.

Retraites. Jusqu'où ira le gouvernement ?

Les débats sur la réforme des retraites se sont achevés à l'Assemblée nationale dans une ambiance

électrique. Mais la mobilisation ne faiblit pas et des incertitudes demeurent alors que les sénateurs doivent commencer à débattre du projet le 28 février et qu'une journée de grève massive s'annonce le 7 mars. La presse étrangère se passionne pour ce débat français : retrouvez sur notre site reportages, analyses et opinions.

Vu d'Israël. Nétanyahou passe en force à la Knesset

Alors que les manifestations se multiplient contre le projet de réforme de la justice, le Parlement en a adopté le 20 février les mesures les plus controversées. Pour la presse israélienne, une négociation entre le gouvernement et l'opposition semble de moins en moins probable.



OHAD ZWIGENBERG/POOL/AFIP

Agriculture. Les OGM reviennent en Europe par la petite porte

La Commission européenne devrait proposer d'assouplir la réglementation encadrant l'édition génomique appliquée à l'alimentation. Selon le lobby agro-industriel, cette technologie permettrait de développer des plantes capables de résister à la sécheresse. Une allégation contestée par de nombreux chercheurs, relate le **Financial Times**.

Et toujours, tout au long de la semaine, nos chroniques, telles que :

Modern Love, la chronique phare du *New York Times* qui donne d'autres visions de l'amour.

Le Courrier des recettes, pour revisiter la recette du poulet Marbella, l'histoire de la soupe de bœuf en Arménie, les mille et une manières d'accommoder le fenugrec en Inde... Un tour du monde culinaire avec des recettes glanées dans la presse étrangère.

La personne à suivre, une influenceuse ou un influenceur qui fait l'actualité sur Internet à l'étranger.

Courrier international

Édité par **Courrier international SA**, société anonyme avec directeur et conseil de surveillance au capital de 106 400 €
Actionnaire : La Société éditrice du Monde
Président du directoire, directeur de la publication : François-Xavier Devaux
Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard
Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
Dépôt légal Février 2023. Commission paritaire n° 0727 c 82101.
ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) Rédactrice en chef Virginie Lepetit (1612) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (1677), Claire Pomarès (web), Matthieu Recarte Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (1631), Conception graphique Javier Errea Comunicación

ÉDITION Anouk Delport (16 98), Ioris Queyroi, Fatima Rizki (17 30) 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 17 48) EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Marie Daoudal (Allemagne, Autriche, Suisse allemande, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Beniamino Morante (Italie, 19 72), Hélène Bienvenu (Pologne), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Valentin Scholz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Antoine Jacob (Danemark, Norvège, Suède), Alexandre Lévy (Grèce), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavou (Hongrie), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) FRANCE Carolin Lohrenz (chef de rubrique, 1693) AMÉRIQUES Béatrice Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) ASIE Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 16 39), Christine Chauveau (Asie du Sud-Est, 16 24), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Carole Dieterich (Asie du Sud), Élisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corée) MOYEN-ORIENT Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abirama (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhizi (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Hassina Mechâi (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Bousson (Afrique australe et Afrique de l'Est), Agnès Faurès (Afrique de l'Ouest) TRANSVERSALES Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 16 47), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivoire (Économie) MAGAZINE 360° Marie Bélozi (chef des informations, 17 32), Hugo Florent (16 74), Oumeïma Nechi HISTOIRE Mélanie Liffschitz (16 96)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondel (éditeur web), Antoine Cuny-Le Callet, Gabriel Hassan (éditeur web, 16 32), Carole Lyon (éditeur web, 17 36), Hoda Saliby (éditeur web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 16 65) COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Liffschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethron (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol, catalan), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Françoise Hérod, Julie Martin, Anne Romefort

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable) WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichello (chef de service, 16 17), Benjamin Fernandez, Jonathan Renaud-Badet, Pierrick Van-Thé ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saindon (16 53), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudeller, Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Théri Gauthé (16 70) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (16 66)

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08), Alizée Marchal (17 38)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : MAURY, 45330 Malesherbes

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Christophe Alexandre, Étienne Bianchi, Jean-Baptiste Bor, Emmanuelle Bour, Mélina Bourgoïn, François Burkard, Cécile Chemel, Anne-Françoise Cochet, Elisabetta Di Matteo, Lucie Droulers, Mona Guichard, Mehdi Harmi, Lucie Hoarau, Gabrielle Maréchaux, Florent Normand, Maëlys Sour

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 Directrice générale Élisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 39 68), Directeur délégué, directeur de Marque Courrier international Steve Dablin (01 57 28 38 84) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noel (sebastien.noel@mpublicite.fr, 37 00) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 30 21) Directeur délégué, pôle Opérations spéciales Steve Dablin (steve.dablin@mpublicite.fr, 38 84)

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellana (16 06) Gestion Lucie Madalena (16 26) Droits Blandine Mosnat (16 52) Comptabilité 01 48 88 45 51 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale internationale Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) Chef de produits Valentin Moreau (01 57 28 33 99) Communication et promotion Christiane Montillet MARKETING ET PRODUITS Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemand (16 91), Véronique Saudemont (17 39), Martine Prévot (16 49), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino Responsable du numérique Kévin Jolivet, Louise Dugeai (développement web)

Modifications de services ventes au numéro, réassortis 0805 05 01 47 Service clients Abonnements Courrier International, Service abonnements, A2100 – 62066 Arras Cedex 9 Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au samedi de 9h à 18h) Courriel abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 129 €. Autres destinations : <https://boutique.courrierinternational.com> Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : *Courrier international*
Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

- 1 AN (52 numéros) au prix de 129 € au lieu de 237,20 €*
- 1 AN (52 numéros) + 6 hors-séries au prix de 159 € au lieu de 290,60 €*

RCO23BO01

Monsieur Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de *Courrier international*

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2023>
ou téléphonez au 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi, de 9 heures à 18 heures)

*Offre réservée aux particuliers jusqu'au 31/3/2024 pour un premier abonnement en France métropolitaine. Pour les entreprises et l'étranger, nous consulter. Visuels non contractuels. En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et d'actions marketing sur ses produits et services.

Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales de Courrier international par voie postale. Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales des partenaires de Courrier international par voie postale.

Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse : <https://www.courrierinternational.com/page/donnees-personnelles> ou écrivez à notre délégué à la protection des données 67-69, avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris ou dp@groupelemonde.fr. Vous avez le droit de formuler une réclamation auprès de la Cnil. Pour toute question, contactez notre service clients par e-mail abo@courrierinternational.com ou par téléphone au 03 21 13 04 31 du lundi au samedi de 9 heures à 18 heures. Nos CSV sont consultables et téléchargeables en suivant ce lien : <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international

Avantages abonnés :

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier 📧

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique : (32) 2 744 44 33
abonnements@saipm.com
États-Unis/Canada : (1) 800 363 1310
expressmag@expressmag.co.m
Suisse : (41) 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch

Courrier international,
USPS number 03-465,
is published weekly
48 times per year (triple
issue in Aug and in Dec),
by Courrier International SA
c/o Distribution Grid, at
900 Castle Rd Secaucus,
NJ 07094, USA. Periodicals
Postage paid at Secaucus,
NJ, and at additional mail-
ing offices. POSTMASTER:
Send address changes to
Courrier International c/o
ExpressMag, 8275, avenue
Marco-Polo, Montréal, QC
H1E 7K1, Canada.



Certifié PEFC

Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

pefc-france.org

Origine du papier : UK, Allemagne, 100% de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Émissions : Ptot = 0,0083 kg/tonne de papier. Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. Ouvrage imprimé à 100% avec des encres conformes à la norme Blue Angel.

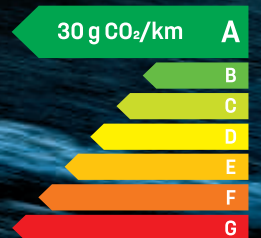




DS AUTOMOBILES
Spirit of Avant-Garde

DS 4

*QUAND LA TECHNOLOGIE
RÊVE DE VOYAGE*



Σ • TENSE
HYBRIDE RECHARGEABLE

DS préfère TotalEnergies – DSautomobiles.fr – CONSOMMATIONS MIXTES DE DS 4 : DE 1,2 À 6,2 L/100 KM. DS Automobiles RCS Paris 642 050 199.
Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo. **#SeDéplacerMoinsPolluer**

↘ Le 5 avril 2022.
Borodyanka,
littéralement défigurée
par les troupes russes,
est considérée comme
l'une des villes martyres
du nord-ouest de Kiev.

*Photo Ivor Prickett/
The New York Times*





UKRAINE UN AN APRÈS

Depuis le 24 février 2022, l'armée russe a appliqué en Ukraine la même stratégie de la terreur qu'en Tchétchénie ou en Syrie auparavant : destruction massive des villes, civils pris pour cible, centrales électriques bombardées comme en témoignent ces photographies (p. 8-11) publiées depuis un an dans le *New York Times*. Comment les Ukrainiens continuent-ils de vivre malgré tout ? De Marioupol à Horodnia, de Kiev à Bakhmout ou Mikolaïv, c'est leur incroyable capacité de résistance que nous avons choisi de raconter à travers une série de reportages traduits de la presse étrangère.



“Photographier l’enfer”

Le photographe David Hume Kennerly définit le travail de ses confrères et consœurs du *New York Times* sur le terrain en Ukraine d’une phrase choc : “Photographier l’enfer”. Depuis le début de l’invasion russe, une dizaine de photojournalistes parcourent la vaste zone de combat pour le quotidien américain. “Parmi le grondement de l’artillerie, les rafales sèches des armes légères et les explosions qui secouent jusqu’à l’os, les photographes du **New York Times** se font les témoins de cette lutte quotidienne pour survivre et abattre l’ennemi – ou tout simplement survivre”, écrit le journal. Publiées jour après jour, les images constituent

aujourd’hui une documentation au plus près de la guerre : le temps estimé pour faire défiler le portfolio principal d’un an de guerre est de dix-sept minutes. Avec toujours ce même avertissement en introduction : “Attention, images choquantes.”

Kennerly, vétéran parmi les photographes de guerre, lauréat du Pulitzer pour son travail sur

la guerre au Vietnam, explique : “On pourrait croire que le public, confronté à d’innombrables conflits, devient insensible aux reportages et aux images de la souffrance. Mais, d’après mon expérience, un bon photographe saura toujours nous faire réagir à la violence.” En témoignent les clichés de la ligne de front, de Marioupol, Kiev, Boutcha, Donetsk. Il y a les civils dont les maisons, les familles et les vies ont été brisées, ou les soldats ukrainiens – vétérans endurcis et jeunes volontaires – ayant recours à des dispositifs “aussi modernes que les drones de surveillance et aussi anciens que les tranchées”.

À l’autre bout de la chaîne, lors de la publication, David Hume Kennerly avoue “en avoir assez de ces mises en garde incessantes” précédant ses articles et marquant leur dureté. “Les meilleures photos de guerre donnent envie de détourner les yeux. Le plus important, c’est de ne pas le faire.”

—**Courrier international**

↑ Le 2 avril 2022. À Boutcha, dans la périphérie de Kiev, le monde découvre les atrocités commises par les troupes russes. Des cadavres de civils sont retrouvés dans toute la ville.

Photo Daniel Berehulak/
The New York Times





← Le 8 octobre 2022. À Dudchany, ville libérée de la région de Kherson, la famille Snizhana a vécu sans électricité et sans eau lors de l'occupation russe. Photo Nicole Tung/ The New York Times

↓ Le 6 avril 2022. À Boutcha, on parle de massacre. Des meurtres de masse, des exécutions sommaires, des viols y ont été commis contre les civils ukrainiens. Photo Daniel Berehulak/ The New York Times



↖ Le 20 septembre 2022. À Koupiansk, dans la région de Kharkiv, les soldats ukrainiens ont repoussé les Russes de l'autre côté de la rivière Oskil. Désormais sur le front, la ville est coupée en deux. Photo Nicole Tung/The New York Times

← Le 14 octobre 2022. À Kiev, cette femme se recueille devant les portraits de soldats morts du régiment d'Azov, bataillon créé par la frange la plus dure de l'extrême droite ukrainienne. Photo Finbarr O'Reilly/ The New York Times

↑ Le 15 novembre 2022. À Kherson, on distribue des colis alimentaires. Quelques jours plus tôt, les Russes se sont retirés de cette grande ville du sud de l'Ukraine. Une victoire importante pour Kiev. Photo Finbarr O'Reilly/ The New York Times

d'un
continent
à l'autre.
europe



Un jour sans fin à Marioupol

Vitaliy Nikitine est né et a grandi à Marioupol, la porte sur la mer Noire, aujourd'hui tristement célèbre. Lors du déclenchement de la guerre, le 24 février, il séjournait chez ses parents dans sa ville natale. Il raconte à ce média ukrainien les bombardements incessants, les passants tués dans la rue, et sa fuite après l'arrivée des Russes.



✎ Dessin de Krauze paru dans The Guardian, Londres.

— Oukraïnska Pravda
(extraits) Kiev

Je suis né à Marioupol”, commence Vitaliy, âgé de 28 ans. Il garde le souvenir d’une ville autrefois “grise et terne, hérissée de bâtiments post-soviétiques. C’était difficile pour moi d’y vivre, et je voulais donc en partir.”

Ses parents ont tout fait pour qu’il apprenne l’anglais pendant son enfance. Quand il a eu 15 ans, il est parti en Angleterre dans le cadre d’un échange d’été entre écoles. Il reconnaît que c’est ce qui l’a changé. Il a rencontré d’autres gens, découvert un autre pays, une autre façon de vivre. Et dès lors, il en a été totalement persuadé, il ne voulait plus vivre à Marioupol.

À 17 ans, il est parti faire ses études à Kiev. Plus tard, pendant six mois, il a travaillé comme moniteur d’alpinisme pour les enfants à New York. Rentré à Kiev, il a obtenu une licence en technologie chimique. “C’est surtout pour mes parents que je l’ai fait, parce qu’ils m’avaient dit

que les études supérieures étaient nécessaires. Donc, j’ai décroché mon diplôme, envoyé une photo à mon père, et je lui ai écrit : ‘C’est bon, salut !’” raconte-t-il.

“J’avais un ami qui vivait en Chine, il m’a proposé de venir et de travailler comme professeur d’anglais pour les enfants et les adolescents, avec une bonne paie. J’ai réfléchi : pourquoi ne pas essayer ?” poursuit-il. Il louait souvent un vélo et parcourait Pékin, marchait en montagne avec des livres, étudiait la culture de la Chine. Quand la pandémie de Covid-19 a commencé, il a eu moins de travail et son salaire a diminué. Il a donc décidé de rentrer à Kiev. Là, il a trouvé un emploi dans le secteur de l’informatique.

“J’avais différentes expériences professionnelles et personnelles, des hobbies. Je considère que tant que je suis de ce monde, ça vaut la peine d’obtenir le plus possible d’expériences différentes, de rencontrer le plus de gens possible avec d’autres visions du monde – et de se former sa propre individualité. Mais ce qui s’est passé après, je ne m’y attendais pas”, concède Vitaliy.

Pour les fêtes du Nouvel An 2022, Vitaliy a décidé d’aller voir ses parents à Marioupol. À cette époque-là, il ne les avait pas vus depuis plus de trois ans. Il prévoyait de rentrer à Kiev avant le 24 février. Mais il s’est

“Tous les jours, quelque chose devient pire, quelque chose de plus t’est pris.”

retrouvé victime d’un paradoxe. Alors qu’il vivait en Chine quand le Covid-19 était apparu, il n’était pas tombé malade. Au lieu de cela, il a attrapé le virus à Marioupol dix jours avant l’invasion.

“Je vivais dans un confort maximal à Marioupol et près de mes parents. Après 2018, la ville s’était vigoureusement développée. Quand je suis arrivé, j’ai dit : ‘Wouah !’” se souvient le jeune homme. La place centrale avait changé, l’avenue des Constructeurs avait été transformée en place de la Paix, le théâtre d’art dramatique restauré, les fontaines derrière ce bâtiment avaient été refaites. De

UN AN
DE GUERRE

beaux quais avaient été aménagés dans le style européen, et on y vendait d'excellents hot-dogs. D'après Vitaliy, à partir de 2014, Marioupol s'était ukrainisée, la ville était devenue patriotique, et il était ravi d'y revenir.

Dans la nuit du 23 au 24 février, Vitaliy a eu une forte fièvre. À 5 heures du matin, son meilleur ami, qui se trouvait alors à l'étranger, l'a appelé. "Il criait : 'Vitaliy, je ne sais pas ce que tu fais, mais la guerre a commencé. Prends tes affaires et fuis où tu peux.' Ma première pensée a été : 'Quelle guerre, qu'est-ce que tu dis?' Mais j'ai soudain eu le pressentiment que quelque chose de terrible était en train de se passer, et des explosions ont retenti dans la ville", explique Vitaliy.

Film d'horreur. De son point de vue, l'expérience de la guerre depuis 2014 a joué un mauvais tour aux habitants de Marioupol. Ils étaient tous habitués aux explosions. Beaucoup se sont dit qu'il était possible que la banlieue soit visée – et que ça passerait. Donc, au début, Vitaliy et ses parents n'ont même pas envisagé de partir. De plus, en regardant les nouvelles, alors qu'ils voyaient que les Russes avançaient sur Kiev, ils ont pensé : "Et si on part à Kiev et qu'ils prennent la ville?" Mais la situation a rapidement empiré.

"Tous les jours, j'avais l'impression d'être dans une version d'horreur du film *Un jour sans fin*. Tu restes chez toi, tu ne sais pas ce qu'il faut faire, tu essaies de trouver de quoi manger – et tu attends le lendemain. Dormir devient trop difficile. Nous, nous ne dormions presque pas. Le lendemain arrive – et tout se répète. Mais tous les jours, quelque chose devient pire, quelque chose de plus t'est pris", décrit-il.

Une semaine après le début de l'invasion, il n'y avait déjà plus ni lumière ni connexions ni eau courante à Marioupol, et l'aviation et les multiples lance-roquettes ennemis étaient sans cesse à l'œuvre.

"Un moment est resté gravé dans ma mémoire : quand mon père, qui a 65 ans, a enlacé ma mère et a tenté de la calmer. Notre cour est sous les tirs des roquettes et des mortiers. Notre voiture a déjà été détruite. Mes parents, toute leur vie, ont été des gens bien, ils ont



beaucoup travaillé, ils ont ouvert une entreprise. Ils comptent parmi les personnes les meilleures et les plus fortes que je connais. Ils n'auraient pas dû souffrir comme ça. À ce moment-là, j'ai compris que je ne pardonnerai jamais aux Russes", raconte Vitaliy.

Tout le monde n'était pas de cet avis. Certains de ses proches étaient convaincus que c'étaient les Ukrainiens qui tiraient sur Marioupol, alors que Vitaliy a vu les Russes bombarder le théâtre d'art dramatique.

"Le théâtre d'art dramatique était situé très près de chez moi; j'y allais tous les jours pour voir s'il y avait une évacuation. Ce jour-là, je n'y suis pas allé, et ça, ça m'a sauvé, se souvient-il avec horreur. Avec mon père, par la fenêtre, on a vu comment un projectile est tombé sur le théâtre. L'explosion a été terrible. Le théâtre a brûlé pendant deux jours. Je me suis retrouvé dans un état de choc profond, parce que j'avais vu des gens là-bas. J'avais communiqué avec eux la veille. Après ça, mes proches m'ont dit que c'étaient les Ukrainiens qui avaient tiré sur le théâtre. Alors que c'était bien visible, d'où et à quel moment avait été lancé ce projectile. Mes proches avaient une voiture. Avec mes parents, on leur a demandé de partir avec eux. Ils ont refusé en disant qu'ils attendraient ici le retour de l'URSS et de la Russie."

Quand l'eau a été coupée à Marioupol, Vitaliy a entrepris de récupérer des bancs dans l'école détruite. Ils ont récupéré le bois, l'ont rangé dans des paquets qu'ils ont déposés en divers endroits : dans l'appartement, dans leur garage, chez des proches. C'est la règle

numéro un en temps de guerre, confie-t-il. Ne jamais garder tous ses œufs dans le même panier.

Il n'avait d'autre choix que de se rendre en ville sous les tirs et les attaques aériennes. C'est comme ça qu'il a réussi à trouver de la viande, des pommes de terre et de l'eau. "J'ai vu comment les gens, sous les tirs, essayaient de traverser la rue pour atteindre un puits et en remonter un peu d'eau. Ils se sont retrouvés sous des tirs croisés et ils ont été tués directement dans la rue. Partout, il y avait des membres et des têtes arrachés", se remémore-t-il.

Un jour, il est revenu dans son école détruite, et il y a trouvé une collection complète des romans de J.R.R. Tolkien en version originale. Il a récupéré la trilogie du *Seigneur des anneaux*. "Je ne peux pas exprimer à quel point cette trouvaille a été importante pour moi. Il m'a semblé qu'avec moi ces livres seraient en sécurité, et qu'ils me seraient utiles. Ces livres m'ont incité à croire que je survivrais et que je partirais d'ici. Je lisais à la bougie et j'établissais des parallèles. Cette fois, les Orques étaient arrivés sur ma terre. C'est vraiment là que j'ai compris pourquoi les auteurs écrivent. C'est pour cette quête de sens que la culture doit exister", assure-t-il.

Trou noir. Le 18 mars, il dit avoir vu le symbole de la mort à Marioupol. La veille, l'armée ukrainienne avait déployé le matériel qui lui restait pour tirer sur les occupants établis sur la rive gauche de la rivière. Ce matériel était situé non loin de l'immeuble où il vivait. "Pour détruire le matériel ukrainien,

les Russes larguaient des bombes. Mais ce n'étaient pas des armes de précision, donc une bombe est tombée dans notre cour. L'école maternelle où j'avais été élève a été totalement détruite. La cour en face aussi a été brûlée complètement. Les balcons ont été écrasés. Tous les appartements brûlaient", déplore-t-il.

À 5 heures du matin, il est sorti dans la cour, il faisait -13 °C et il régnait un silence mortel – ni oiseau ni homme ni voiture. "J'ai regardé ce bâtiment que je connaissais depuis ma petite enfance, un

"Une bombe est tombée dans notre cour. L'école où j'avais été élève a été totalement détruite."

trou noir au lieu des fenêtres des appartements où habitaient des gens que je connaissais. Je n'entendais rien et je ne ressentais rien – seulement le vide. Et j'ai alors compris ce qu'est l'enfer de Dante; là où règne le froid éternel, il n'y a pas de bruit et tu es tout seul. À ce moment-là, j'ai été le plus près de la mort", confie-t-il.

Depuis, l'immeuble de Vitaliy a été totalement détruit. La famille, elle, a réussi à quitter Marioupol. Vitaliy a poursuivi sa route jusqu'à Lviv – le plus loin possible de l'enfer. Le plus loin possible de sa ville natale où il rêve de revenir. Pour rapporter à l'école la trilogie du *Seigneur des anneaux* et se baigner dans la mer.

—**Mariya Markovska**
Publié le 30 janvier

SOURCE

OUKRAÏNSKA PRAVDA

Kiev, Ukraine

pravda.com.ua

Le journal en ligne "Vérité ukrainienne" a été créé

en 2000 par le journaliste

Guéorgui Gongadzé,

assassiné au cours

de la même année alors qu'il

enquête sur la corruption

au sein du pouvoir.

Le titre, qui traite de sujets

exclusivement nationaux,

a néanmoins su préserver

son impartialité

et son indépendance.

À lire

UNE VILLE MARTYRE ET UN SYMBOLE

Le 20 mai 2022, après des semaines de bombardements, Moscou annonce la reddition des derniers soldats du régiment Azov réfugiés dans l'usine Azovstal de Marioupol. Une victoire hautement symbolique pour Vladimir Poutine, qui avait échoué à prendre la ville en 2014, lors de l'annexion de la Crimée.

● **L'anéantissement de Marioupol, pour l'exemple.** Dans cet article à retrouver sur notre site, le quotidien **Le Temps** écrivait dès le mois de mars : "Dans sa guerre totale, Vladimir Poutine voudra frapper les esprits, démontrer sa détermination, instiller la terreur. Comme en Tchétchénie avec Grozny. Comme en Syrie avec Alep."

● **À Marioupol, ville martyre, "c'est l'enfer sur terre".** Parmi les autres articles marquants que nous avons publiés lors du siège de la ville et après, ces témoignages recueillis en mars par le **Financial Times**. Le port du sud-est de l'Ukraine n'est alors plus qu'un champ de ruines, où les survivants tuent des chiens errants pour se nourrir et boivent l'eau qu'ils drainent des radiateurs, selon les récits de ceux qui ont pu fuir.

● **Le récit de Hlib Stryjko, 25 ans, survivant de Marioupol.** En octobre, le quotidien en ligne ukrainien **Oukraïnska Pravda** recueille, lui, le témoignage d'un fusilier marin rescapé de la bataille de Marioupol.



—De Volkskrant
Amsterdam

Oublier l'invasion le temps d'une fête

En Ukraine, la loi martiale est on ne peut plus claire : les grandes fêtes sont interdites dans la zone frontalière avec l'ennemi. Voilà pourtant que, dans la maison de la culture de Horodnia, à un jet de canon de la frontière avec la Russie et la Biélorussie, on apporte quatre guitares, trois valises pleines de costumes, des bouteilles de vin et des dizaines d'assiettes garnies de fromage, de salami et de cornichons. Arrivent ensuite l'ingénieur du son local, le quatuor vocal et le club de danse.

La direction de la maison de la culture entend célébrer ce grand jour, car nous sommes le 9 novembre, Journée de la langue et de la littérature ukrainiennes. La justice doit bien comprendre qu'un patriote ne peut passer cette grande journée en silence, non ?

Pour la forme, la direction a invité le public à l'heure du début de la dictée nationale en ukrainien, événement que les autorités vantent à qui mieux mieux. À l'entrée de la salle, chacun reçoit stylo et papier. Non que le public effectuera réellement la dictée – personne ne semble venu pour cela, à en croire les robes de ces dames et les nuages de parfum qui emplissent l'air.

Une bourgade aux frontières de la Russie et de la Biélorussie. Un soir de fête où, les hommes étant absents, on ne parvient jamais vraiment à se changer les idées. Ce journal néerlandais relate l'autre réalité de la guerre, celle d'une vie où l'on tente de préserver malgré tout un peu de l'ordinaire.

Depuis le début de la guerre, les habitants de Horodnia, dans l'extrême nord de l'Ukraine, ne ratent pas une occasion de se réunir, parce que s'il y a une chose qui les aide à tenir le coup, c'est bien de passer du temps ensemble. Mais le dernier grand événement à la maison de la culture remonte à belle lurette. Et si la vue de cette assemblée installée sur des sièges pliants au rembourrage vert emplit de nostalgie, elle fait aussi froid dans le dos : il n'y a que des femmes dans la salle.

En février 2022, l'Ukraine s'est fait agresser d'une manière que l'Europe n'imaginait plus possible depuis la Seconde Guerre mondiale. Comme dans toute guerre, les noms des plus lourdes batailles et des plus violents

massacres resteront dans l'histoire. Marioupol. Boutcha. Mais pour comprendre comment l'invasion russe change le pays, il faut porter le regard vers d'autres lieux.

Niché au milieu de champs de maïs, Horodnia est un petit bourg de maisons peintes et décorées de bois sculpté. Avant la guerre, on y comptait 11 000 âmes, mais nul ne sait combien y vivent encore. La moitié ? Les deux tiers ? Toujours est-il que, comme des centaines d'autres villages occupés dès les premiers jours de l'invasion, Horodnia était trop petit et stratégiquement trop peu important pour être défendu.

Le premier jour de la guerre, les troupes russes y sont entrées sans

même s'y arrêter. Le long convoi roulait tout droit sur Kiev, pensaient les villageois. Quarante jours plus tard, l'armée russe a de nouveau traversé le village, dans l'autre sens cette fois, l'armée ukrainienne sur ses talons. D'un point de vue esthétique, l'occupation a laissé Horodnia quasi indemne. On n'y voit guère, à sa lisière, que le cratère laissé par un missile, quelques maisons abîmées et une poignée de chars russes fondus. Mais à l'intérieur, aucune maison n'est plus la même.

Montée sur scène, Valentina Ilias, la directrice de la maison de la culture, salue le public et prévient que la dictée se fera attendre : *“Commençons par un peu*

de musique!” La salle applaudit. Valentina est ce qu'ils appellent une “épouse de guerre”. Peu avant le conflit, elle s'était installée avec Roman, ce chauffeur de taxi galant qui lui avait fait la cour lors d'une course. La proposition de mariage a suivi l'invasion. Valentina se souvient : *“Il m'a dit : ‘Il est temps d'officialiser notre relation. Il faut que tu sois protégée si je ne suis plus là.’”*

Lorsque Roman a obtenu une permission de quelques jours, en octobre, ils se sont mariés. Ils ont eu à peine le temps de prendre quelques photos près du petit lac aux abords du village, puis Roman a dû partir pour Bakhmout, cette ville du Donbass où, depuis des mois, les combats sont les plus intenses.

Champion de boxe. Après la mort de son père, qui s'est noyé à un âge encore jeune, Iouri Vorona avait promis à sa mère qu'il serait toujours là pour elle. Le 24 février 2022, il ne lui a pas dit qu'il allait se présenter au bureau de recrutement de Tchernihiv, la capitale de l'oblast. Située sur la route de Kiev, c'est une ville stratégiquement importante et trop grande pour être abandonnée aux mains de l'ennemi. Avant, Iouri, 25 ans, champion de boxe de l'oblast, partait régulièrement travailler en Angleterre



REPORTAGE

← Dans le village de Horodnia, près de la frontière biélorusse, on se saisit de chaque occasion pour se rassembler et se serrer les coudes. Photo Daniel Rosenthal/De Volkskrant

et en Pologne, dans le bâtiment, pour maintenir sa mère et lui-même hors de la pauvreté. Avec la guerre, pour la première fois de sa vie, il s'est retrouvé avec une arme automatique dans les mains.

À son poste de défense, à l'extérieur de Tchernihiv, Iouri prenait son téléphone dès que le calme revenait. À l'abri derrière des sacs de sable, il passait un rapide coup de fil à sa mère pour lui dire que tout allait bien. Elle s'inquiétait de voir tous ces véhicules russes passer devant sa maison, en direction de Tchernihiv. Sous ses pieds, elle sentait le sol trembler.

Au douzième jour de l'invasion, Iouri était mort. Blessé par un tir venant d'un char, puis touché au

“C'était un village empreint d'une mentalité soviétique, mais cela a changé.”

Svitlana Tomach, JOURNALISTE
DE LA GAZETTE LOCALE

cou et au cœur. Tchernihiv n'est pas tombée. Kiev non plus, en partie grâce à cela. Et l'Ukraine tient encore. Aujourd'hui, la mère de Iouri n'est pas venue à la maison de la culture. Tous ses pas la mènent à la tombe de son fils. “Depuis sa mort, ma vie s'est arrêtée. Je suis encore là, mais je ne vis plus.”

Trois femmes en costume traditionnel chantent sur scène sous un grand drapeau ukrainien. Elles entonnent des chants populaires. Dans la salle, les villageoises applaudissent toutes ensemble, comme avant-guerre.

La majorité des Ukrainiens ne pensaient pas que la Russie allait

envahir leur pays. Les habitants de Horodnia encore moins, explique Svitlana Tomach, journaliste de la gazette du village, assise au premier rang. Avant, elle écrivait des articles sur la récolte des pommes de terre et autres sujets similaires. À présent, elle rédige les nécrologies de jeunes du village.

Ici, on dit que la Russie, la Biélorussie et l'Ukraine sont des “sœurs”. D'ailleurs, à 25 kilomètres du village se dresse un monument baptisé “Trois Sœurs”, en hommage à la sororité de ces trois nations slaves. La plupart des habitants de Horodnia ont grandi en Union soviétique et ont de la famille de l'autre côté de la frontière. “C'était un village empreint d'une mentalité soviétique, explique Svitlana Tomach, mais cela a totalement changé.”

Et en très peu de temps. En vérité, cela a changé dès que les villageois ont vu les chars et entendu les avions de chasse russes, qui filaient tous vers Tchernihiv, là où vivent de nombreux enfants du village. Les administrations de Horodnia ont été prises d'assaut par des Russes en armes qui sortaient de camionnettes noires. La population a résisté – ce que racontent les habitants est corroboré par les photos.

Le 9 mars, date de la naissance du plus célèbre écrivain ukrainien, Taras Chevtchenko [1814-1861], une cinquantaine d'habitants sont descendus dans la rue avec des drapeaux ukrainiens. Un vieil homme, bientôt aidé par d'autres habitants, a barré la route à un char russe avec son vélo. Le char a dû faire un détour. Des gens ont installé des panneaux avec des flèches en direction de

Tchernihiv : “La route de l'enfer pour la Russie.” “Les Russes ont été étonnés de ne pas être bien accueillis, mais ils ne nous ont pas fait de mal”, raconte Svitlana Tomach.

Pour passer du temps ensemble, dans cette région frontalière du nord de l'Ukraine, il faut être inventif. Par peur d'une nouvelle offensive, cet hiver, des règles spéciales ont été mises en place. Par exemple, toutes les écoles situées à moins de 40 kilomètres de la frontière ont été fermées. Qui plus est, beaucoup de villageois sont partis très loin. Selon le personnel enseignant, la moitié des familles avec enfants est allée se réfugier ailleurs en Ukraine ou en Europe.

D'autres sont partis dans la direction opposée : en Russie ou en Biélorussie. Certains sont déjà revenus. Mais, aujourd'hui, ils ne sont pas présents à la maison de la culture. “Ils disent qu'ils avaient le droit d'avoir peur”, rapporte Olena Yatskova, conseillère municipale de Horodnia chargée de la culture. Mais vous n'avez pas le droit de fuir un village qui a toujours pris soin de vous, pour vous jeter comme ça dans les bras de l'ennemi.”

Zombies russes. Pour certains, la mise au ban de tout ce qui vient de Russie [y compris les livres en russe] est douloureuse. Katia Smal, 22 printemps, talons hauts, interprète sur scène une chanson pop qui raconte le rêve d'une Ukraine sans Russes. Avant l'invasion, Katia écrivait aussi des morceaux en russe. Elle vendait même sa musique en Russie. Si elle le regrette aujourd'hui, elle dit aussi parfois, au grand désespoir de sa mère, qu'elle ressent de la peine pour les soldats russes. “Eux non plus n'ont pas choisi cette guerre. Leur gouvernement a fait d'eux des zombies.”

Elle a été choquée lorsque son père s'est mis en colère contre certains membres de leur famille qui vivent en Biélorussie. “Il leur a dit : ‘Ne venez pas en Ukraine. Vous ne repartiriez pas d'ici vivants.’” C'était l'été dernier, quand son père, qui combattait au front, a eu quinze jours de permission. Oui, lui aussi se bat dans le Donbass. Pendant ces deux semaines, il a à peine parlé. Il a passé le plus clair de son temps à dormir. Katia s'est demandé si cet homme endormi, plus mince et plus petit que dans son souvenir, était bien son père.

Katia, 22 printemps, interprète sur scène une chanson pop qui raconte le rêve d'une Ukraine sans Russes.

“Je n'ai pas reconnu ses yeux. Ils étaient devenus vitreux. Comme s'il n'y avait rien derrière.”

Mais son silence, elle l'a compris. Elle sait qu'il a vu un homme brûler vif sous ses yeux. Et qu'il compte chercher du soutien psychologique après la victoire. “Je suis fière de lui... mais pas de moi.” En fait-elle assez ? se demande-t-elle sans cesse. Quand la guerre a commencé, elle avait trop peur pour entrer dans l'armée. Au printemps, elle est allée se réfugier un mois en France de crainte que le 9 mai, date de la victoire soviétique sur l'Allemagne nazie, la Russie ne largue une bombe atomique sur l'Ukraine.

Aujourd'hui, à la maison de la culture, Katia chante une chanson patriotique. Une vidéo de sa performance sera massivement partagée sur Facebook. Sous cette vidéo, une femme de Kharkiv, ville durement bombardée, écrit ne pas comprendre d'où viennent la joie et l'envie de danser de Katia en ces temps si sombres. Cinq cents personnes approuvent ce commentaire. Mais elles sont 50 000 à liker la chanson.

Quoi qu'en pensent les autres, la chanson de Katia, la salsa dansée par les quelques enfants que compte encore le club de danse et les chants populaires ukrainiens émeuvent toutes les femmes présentes à la maison de la culture. Cette culture que la Russie veut anéantir provoque rires et larmes.

Tous les hommes ne sont pas partis. Le père Andriy, lui, est toujours là. Et il sait comme nul autre ce que vivent les soldats du village. Toutes les deux semaines, ce prêtre de l'Église orthodoxe ukrainienne se rend au front pour les aider, avec des drones, des bougies, des filets de camouflage que les villageois collectent pour eux. Et pour les soutenir spirituellement quand le moral flanche.

Il rentre tout juste de Bakhmout et le sait : en 2022, l'Ukraine a remporté contre Poutine des victoires qui suscitent l'espoir, mais ce n'est pas cela qui occupe l'esprit des soldats du front. “Un instant, vous êtes là, avec des camarades, dans une tranchée, et l'instant

d'après, vous êtes le seul sur cinq encore en vie, explique le père Andriy. C'est la guerre totale là-bas. Quand on va à Bakhmout, on prie Dieu d'en revenir en vie.”

Il se rend également dans les hôpitaux pour rendre visite aux blessés du village. Parfois, ceux-ci n'osent même pas appeler chez eux : “C'est difficile de dire aux personnes qu'on aime qu'on est blessé, quand on leur avait promis que l'on rentrerait indemne.” Le père Andriy ne dit rien du nombre de morts parmi les soldats de Horodnia. Ce qu'il raconte cependant, c'est que plusieurs corps gisent encore sur les champs de bataille, parce qu'aller les chercher est trop dangereux.

Le vin est à peine débouché que tout le monde s'arrête de parler. A-t-on bien entendu ? Est-ce l'alerte aérienne ? Juste maintenant ? Les femmes en habits de fête se regardent. Mais aucune ne semble vouloir aller se réfugier dans une cave. Elles entonnent alors en chœur une chanson populaire de 1914, une chanson que les Ukrainiens ont pris cette année l'habitude de chanter tous ensemble, où qu'ils soient, dans un camp de réfugiés ou au front.

Une chanson qui parle de la glorieuse Ukraine en proie au malheur. De volontaires ukrainiens qui marchent vers une bataille sanglante pour libérer le pays des chaînes de Moscou. Dans la maison de la culture de Horodnia, le mugissement des sirènes ne parvient pas à couvrir les deux dernières phrases de la chanson. “Et nous libérerons nos frères ukrainiens. Et nous remplirons de joie notre glorieuse Ukraine.”

—Tom Vennink

Publié le 30 décembre 2022

SOURCE



DE VOLKSKRANT

Amsterdam, Pays-Bas
Quotidien, 261 000 ex.
volkskrant.nl

Né en 1919, comme hebdomadaire du mouvement travailliste catholique, “Le Journal du peuple” s'est laïcisé en 1965. Le journal est aujourd'hui la lecture favorite des progressistes d'Amsterdam, et le troisième quotidien du pays, après De Telegraaf et Algemeen Dagblad.



L'obscurité dévore tout autour d'elle

Conjuguées aux courtes journées d'hiver, les coupures de courant plongent la population dans les ténèbres, explique ce grand écrivain ukrainien. Impuissant et seul face à ses douleurs, chacun attend le retour de la lumière.



—The Observer Londres

L'Ukraine est entrée dans la nouvelle année comme dans une pièce sombre dont il est impossible d'allumer les lumières. Il y a bien des fenêtres, mais derrière les vitres aussi tout est noir. Il faut attendre le retour de l'aube ou le rétablissement de l'électricité. Et tant que nous n'avons ni l'une ni l'autre, cette obscurité nous épuise.

La célèbre poétesse ukrainienne Halyna Krouk, qui enseigne à l'université de Lviv, vit ainsi un terrible scénario récurrent : lors des black-out, les batteries et les piles qui alimentent ses lampes cessent à leur tour de fonctionner environ trente minutes avant le rétablissement de l'électricité. Elle se retrouve alors plongée dans le noir le plus complet, et ces ténèbres semblent encore plus opaques que celles qui ont suivi la

coupure du courant – la “première” obscurité, celle qu'il semble encore possible de surmonter, tant bien que mal.

Ces demi-heures de ténèbres impénétrables, qui vous laissent totalement démunis, sont les plus difficiles à supporter, tant physiquement que psychologiquement. Le temps s'étire à l'infini, et l'espace se resserre, devenant terriblement exigü. Une faim dévorante vous assaille, accompagnée d'une irrépressible envie de dormir. Les muscles s'amollissent, et chaque mouvement demande alors une énergie qui n'existe plus. Halyna Krouk, qui éprouve chaque jour ces sensations, appréhende terriblement ces trente minutes sans lumière.

Car l'obscurité totale, sans aucune source d'électricité de secours, vous laisse sans défense. Certains ont des bougies, mais elles leur donnent tout juste assez

de lumière pour entrevoir leur peur dans le reflet du miroir, leur mal-être intérieur qui transpire sur leur visage et inonde leurs yeux. Et puis l'électricité permet de communiquer avec nos proches et nos amis, avec le monde qui nous entoure. Mais il est impossible de communiquer avec des bougies, sauf pour envoyer un signe de vie par la fenêtre.

De nombreux Ukrainiens redoutent ce sentiment d'impuissance. Alors, comme les périodes d'obscurité se font de plus en plus longues et de plus en plus fréquentes et que les piles et les batteries de secours ne sont plus de taille à lutter, ils cherchent des conseils pour affronter cette obscurité. Ils échangent des renseignements sur les nouveaux modèles de batterie, plus puissants, sur les piles rechargeables et sur les lampes à LED, dont les puissantes ampoules permettent de lire pendant des heures grâce aux batteries externes. D'autres recommandent à leurs proches de prendre de la vitamine D, car il semblerait que sa carence accentue la dépression – un risque non négligeable pour ceux qui se retrouvent régulièrement plongés dans l'obscurité.

Durant ces demi-heures de ténèbres, le temps s'étire à l'infini, et l'espace se resserre, devenant terriblement exigü.

L'obscurité totale – quand plus rien ni personne n'est visible – oblige à plonger en soi-même. Les douleurs physiques se manifestent et la petite voix intérieure, angoissée et plaintive, prend toute la place.

Quand la lumière vainc de nouveau l'obscurité et que l'électricité revient, le calme temporaire refait son apparition et les pensées se reportent sur le monde extérieur. Halyna se remet à penser à ce colis de médicaments qu'elle a récemment envoyé à l'armée ukrainienne à Bakhmout. Est-il arrivé? Les soldats en ont-ils eu l'utilité?

Soutenir l'effort de guerre est devenu une forme de thérapie, sinon la panacée, pour beaucoup d'Ukrainiens. Halyna aimerait écrire des poèmes sur la vie et l'amour, mais elle se l'interdit. Elle se demande si on peut écrire sur d'autres sujets que la guerre en temps de guerre. Mais écrire uniquement sur la guerre n'est-ce pas

une manière de lui donner toute la place, comme si ce n'était pas déjà le cas?

L'amie de Halyna, Irina, qui vit également à Lviv, a une vision plus caustique de cette obscurité forcée dans les foyers. Elle est convaincue que la ville va connaître une explosion de naissances l'année prochaine. L'absence d'électricité et d'Internet pourrait également permettre aux enfants et aux adolescents de redécouvrir les joies de la communication en face-à-face, ce qui, pense-t-elle, est plutôt une bonne chose, même si tout le monde n'est pas d'accord.

De nombreux parents ont beau rêver que leurs enfants apprennent à vivre sans Internet, échanger dans le noir n'est pas des plus agréables, et enfants et bougies n'ont jamais fait bon ménage. Les enfants réagissent différemment à l'obscurité ou à l'absence d'Internet. Artem, le fils de 13 ans de nos amis qui vivent à Kiev, est ravi quand l'électricité disparaît le matin ou l'après-midi. C'est l'heure où il a cours en distanciel. Pas d'Internet, plus d'école. Mais s'il y a une coupure le soir, Artem s'ennuie et il est d'une humeur de chien.

Artem et ses parents vivent au dix-neuvième étage et, plusieurs fois par jour, ils doivent prendre les escaliers. Monter dans l'ascenseur même quand l'électricité fonctionne revient à jouer à la roulette russe. Vous pouvez y rester coincé durant des heures ! Leur forme physique a beau s'être améliorée, ils doivent se coucher plus tôt à cause de la fatigue et de l'absence d'électricité. Le problème, c'est qu'Artem s'endort bien plus tard que ses parents. Pendant la journée, quand l'électricité fonctionne, il télécharge des films et des clips sur son smartphone et, la nuit, il les regarde jusqu'à ce que sa batterie soit déchargée ou qu'il tombe de sommeil.

Bientôt, les jours rallongeront, les nuits seront plus courtes, et la nature viendra en aide aux Ukrainiens. Si en plus il y a de bonnes nouvelles en provenance du front, il sera plus facile pour les Ukrainiens de retrouver un état d'esprit plus optimiste et plus printanier. Pour l'instant, ils s'accrochent, parfois avec leurs dernières réserves de force et de volonté. Ils s'accrochent à la certitude d'une victoire de l'Ukraine et au rétablissement de tout ce que la Russie a détruit, surtout les installations électriques. Surtout la lumière.

—Andrei Kourkov
Publié le 5 février

ILS REFONT LA FRANCE

Anaïs BOUTON

Tous les vendredis de 19h15 à 20h00 | Disponible en podcast



En partenariat avec Courrier international

RTL VIVRE ENSEMBLE

6 GROUPE

APRÈS **THE FATHER** LE NOUVEAU FILM DE FLORIAN ZELLER
RÉCOMPENSÉ AUX OSCARS

HUGH
JACKMAN

LAURA
DERN

VANESSA
KIRBY

ZEN
McGRATH

ET
**ANTHONY
HOPKINS**

« **TROUBLANT ET INOUBLIABLE** »

LE JDD

« **UN GRAND FILM** »

LE PARISIEN

« **FASCINANT** »

DEADLINE



THE GUARDIAN

NOMINATION AUX
**GOLDEN
GLOBES**
MEILLEUR ACTEUR
HUGH JACKMAN

tiff
Toronto International
Film Festival 2022

79
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA
Official Selection

THE
SON

DE FLORIAN ZELLER

Le Parisien

Le Point

LE 1^{ER} MARS
EXCLUSIVEMENT AU CINÉMA

BFM
TV.

UGC
M6

mondo
studio

↳ Joe Biden et
Volodymyr Zelensky.
Dessin de Ramsés, Cuba.



La guerre entre dans une phase décisive

En effectuant une visite surprise à Kiev le lundi 20 février, Joe Biden a montré qu'il était "hors de question d'offrir à Poutine un quelconque compromis", analyse ce journal allemand.

—Süddeutsche Zeitung
Munich

En cette année de guerre, aucun voyage politique ne surclasse, en matière de symbole, la visite du président des États-Unis à Kiev. Le déplacement, en train, de Joe Biden adresse un puissant signal de soutien et de courage, d'audace et d'indéfectibilité. Le président américain se rend dans un pays en guerre, prévient au préalable la partie russe, la contraignant, ce faisant, à ne pas bouger – personne ne prendra le risque de tirer sur le président des États-Unis. Cette démonstration de puissance du petit groupe américain qui a effectué la visite a dû porter un coup sévère au président russe. Vladimir Poutine a toujours voulu négocier l'ordre en Europe avec Washington ? C'est

aujourd'hui avec Kiev que traite directement la Maison-Blanche.

Quant à ceux qui, aux États-Unis, ne s'intéressent pas, ou plus, à cette guerre dans la lointaine Europe, Joe Biden leur a également adressé un message : cette guerre touche les intérêts américains, c'est ici que se décident les conditions de l'ordre mondial de la prochaine décennie. Il ne convient pas de se tenir à l'écart, et cela vaut aussi pour la majorité républicaine à la Chambre des représentants. "L'Amérique est venue pour rester", a déclaré Biden à Kiev. Maintenant qu'il a prononcé ces mots, le président ne peut plus reculer.

Mais, avant tout, les États-Unis manifestent, dans leur soutien à une Ukraine épuisée, une volonté qui doit faire honte à bien des pays d'Europe. Biden dépasse-t-il ainsi

le cadre de son mandat, accroît-il le risque de guerre pour l'Occident ? Au contraire : c'est la retenue constante de ses opposants qui incite Poutine à passer à l'offensive. Le dictateur du Kremlin est doué d'une redoutable capacité à repérer les faiblesses des autres – mais aussi leurs forces. Ce que vient précisément de lui montrer Biden. Son niveau de prise de risque, y compris dans le domaine des livraisons d'armes, sa volonté de s'opposer à la Chine et son engagement personnel, qui n'est pas sans danger, devraient faire comprendre à toutes les âmes désespérées

La Chine abandonne sa prétendue neutralité et s'affiche ouvertement du côté de la Russie.

et lasses de la guerre que c'est maintenant que le conflit entre dans sa phase décisive, et qu'il faut redoubler d'efforts.

Biden et surtout les Ukrainiens savent qu'ils ne pourront pas tenir dans une guerre interminable, qui durerait des années. C'est maintenant qu'ils doivent prendre une décision. Le voyage de Biden tient lieu d'appel à la mobilisation. Un geste qui doit servir à avertir la Russie, motiver les Ukrainiens et galvaniser les alliés. En décembre encore, le président se montrait hésitant, voire méfiant vis-à-vis de son homologue Volodymyr Zelensky. Il semble désormais avoir compris qu'il ne peut y avoir d'amitié tiède dans cette guerre, qu'il est hors de question d'offrir à Poutine un quelconque compromis. Les intentions de la Russie sont dépourvues de toute forme de relativité. Il ne s'agit que de détruire un pays auquel Poutine ne reconnaît même pas le statut d'État.

Wang Yi à Moscou. Cette semaine marque le début d'une phase probablement décisive de la guerre qui se jouera au printemps. Biden a ouvert les hostilités avec sa visite surprise dans la capitale ukrainienne. En Pologne ce mardi, il fera connaître avec des mots ce qu'il a déjà montré à Kiev avec quelques images. Poutine lui répondra avec un grand discours. Pendant ce temps, le champ de la guerre s'étend, alors que la Chine abandonne sa prétendue neutralité et s'affiche ouvertement du côté de la Russie.

Les accusations américaines, reprochant à Pékin de livrer des armes à Moscou, devraient mettre fin à cette farce et obliger la Chine à clarifier sa position. Il en résulte inévitablement des tensions, mais c'est le prix de la clarté. La présence à Moscou du directeur du bureau central des Affaires étrangères chinois, Wang Yi, le jour anniversaire de l'invasion de l'Ukraine et la prochaine visite du président Xi Jinping au Kremlin en disent plus que les hypothétiques plans de paix en préparation à Pékin. La Chine s'accommoderait très bien d'un conflit long qui affaiblirait durablement l'Europe, obligerait les États-Unis à s'y impliquer et lui assurerait la dépendance de la Russie. Il n'est en revanche pas

dans son intérêt d'offrir une victoire aux Américains, ni de laisser les Russes commettre une telle violation du droit international, compte tenu des principes de souveraineté et d'intégrité territoriale qu'elle avance depuis toujours pour appuyer ses revendications sur Taïwan.

Le moment de vérité aura lieu en fin de semaine, à New York, où l'on verra des mains se lever à l'Assemblée générale des

Le moment de vérité aura lieu en fin de semaine à l'Assemblée générale des Nations unies.

Nations unies et au Conseil de sécurité. Le 12 octobre, 78 % des États avaient approuvé la résolution ES 11/4, jugeant que l'annexion des provinces orientales ukrainiennes par la Russie était contraire au droit international. Plusieurs pays s'étaient toutefois abstenus, parmi lesquels l'Inde, le Pakistan, l'Afrique du Sud, la Chine et l'Algérie. La visite de Joe Biden en Europe devrait clairement faire comprendre à leurs dirigeants qu'il n'y a pas de neutralité possible dans cette guerre. Si les représentants des États réunis à New York tiennent à faire respecter les principes de la Charte des Nations unies, il ne leur est plus possible de garder le silence.

—Stefan Kornelius
Publié le 20 février

SOURCE



SÜDDEUTSCHE ZEITUNG
Munich, Allemagne
Quotidien
sueddeutsche.de

Créé en 1945, le "Journal du sud de l'Allemagne" compte parmi les quotidiens de référence du pays. De tendance libérale, il est un grand défenseur des valeurs démocratiques et de l'état de droit. Sa page 3, qui publie grands reportages et articles de fond, est une institution. Le quotidien se distingue aussi par l'importance qu'il accorde à la culture, traitée dans ses pages immédiatement après l'actualité politique.

✎ Vladimir Poutine.
 “Biden à Kiev!” Dessin de Tom
 paru dans Trouw, Amsterdam.

La nouvelle diatribe de Poutine contre l'Occident

Le chef du Kremlin s'est lancé, le 21 février, dans un long et violent discours contre les valeurs occidentales. Il n'a par contre fait aucune annonce significative sur la suite de la guerre en Ukraine.



La ponctualité n'est pas le point fort de Vladimir Poutine. C'est donc avec quelques minutes de retard qu'il s'est présenté devant les députés, les membres du gouvernement et quelques invités triés sur le volet pour délivrer un discours annuel sans cesse reporté depuis le début de la guerre en Ukraine. Un discours qui s'est révélé exceptionnellement long – près de deux heures – mais finalement assez creux, duquel on retiendra surtout le ton violemment antioccidental et belliqueux.

Les Occidentaux ont été accusés tour à tour de fourberie, de mensonge et, surtout, de désir d'en “finir avec la Russie” tout en faisant souffrir le plus possible ses habitants. “Ce sont eux qui ont déclenché cette guerre. Nous, nous avons employé la force pour l'arrêter”, a-t-il dit en reprenant des arguments déjà annoncés au lendemain de l'invasion de l'Ukraine : les efforts “sincères” de la Russie pour éviter la guerre qui ont buté sur les ambitions prédatrices de l'Alliance atlantique, des Américains et des Occidentaux en général. “C'est

du bla-bla, tout ça”, a commenté sur sa chaîne Telegram (près de 800 000 abonnés) le nationaliste et militaire russe Igor Guirkine, dit “Strelkov”, aujourd'hui en disgrâce auprès du Kremlin. “On n'a pas entendu un mot sur les défaites militaires, les échecs et les difficultés sur le terrain. L'industrie militaire se porte bien, l'économie en général encore mieux. Bref, tout va bien dans le meilleur des mondes.”

Bla-bla ou pas, cela a visiblement plu au public. Selon un

décompte fait par l'agence officielle **Ria Novosti**, le chef de l'État a été applaudi 53 fois ; à quatre reprises, ces applaudissements se sont transformés en ovation debout. “Il est impossible de vaincre la Russie sur le champ de bataille”, a aussi lancé Vladimir Poutine, avant de développer un autre de ses “sujets fétiches”, selon le service en russe de la **BBC**, à savoir la “défense des enfants russes contre les forces corruptrices de l'Occident”.

Tout cela, comme le note la BBC, semble effectivement bien loin de la réalité de la guerre. Son éditorialiste russe, Ilya Barabanov, poursuit : “En un an, Vladimir Poutine n'a jamais été en mesure de formuler les objectifs réels de la campagne militaire qu'il a déclenchée.” Et il s'est bien gardé de le faire pendant ces deux heures de discours, ni même de faire une de ces annonces que les Russes craignent le plus, à savoir une mobilisation générale, l'instauration d'une loi martiale ou la fermeture des frontières.

Ces “attentes déçues” ont beaucoup amusé son ancien conseiller et fan inconditionnel, le politologue Sergueï Markov : “C'est un agent des services secrets. Les annonces tonitruantes ne sont pas son style. Quand tout le monde s'y attend, il ne fera rien. Il le fera quand tout le monde ne s'y attend plus”, écrit-il sur Loguika Markova, sa chaîne Telegram. À la toute fin de son discours, Poutine a néanmoins annoncé une décision concrète, à savoir la “suspension” de la participation russe au traité New Start sur le désarmement nucléaire. “Suspension et non pas retrait”, a-t-il insisté, comme pour dire que tout n'est pas complètement perdu.

— **Courrier international**

Verbatim

“Il y a urgence, c'est la guerre. Cette pénurie de munitions doit être résolue au plus vite. C'est une question de semaines.”

Josep Borrell,

CHEF DE LA DIPLOMATIE EUROPÉENNE

Le 19 février, au dernier jour de la Conférence de Munich sur la sécurité, le haut représentant de la Commission européenne, cité par **The Guardian**, a assuré que l'UE allait agir pour réapprovisionner l'Ukraine en munitions.

Macron fait encore réagir à Kiev comme à Moscou

●●● Vaincre la Russie, oui, mais sans l'“écraser” : les propos d'Emmanuel Macron, dimanche 19 février, de retour de la Conférence de Munich, ne sont une fois de plus pas passés inaperçus. Sans surprise, les médias russes mettent l'accent sur la volonté affichée du président français de ne pas causer une défaite totale de la Russie. Mais aussi de se démarquer de ceux qui, dans le monde, souhaitent cela, souligne le quotidien **RBC** de Moscou. “Cela n'a jamais été la position de la France”, poursuit le journal en citant les propos du chef de l'État, à la différence, suggère **RBC**, de “certains État d'Europe de l'Est”. L'agence officielle **Tass** insiste également sur les propos de Macron plaidant pour une reprise des négociations avec Vladimir Poutine et expliquant qu'aucune des parties ne peut vraiment

arracher une victoire militaire sur le terrain. Ces précautions exprimées par le chef de l'État français ne semblent pas, en revanche, être pleinement appréciées par les autorités russes. Ses propos sont “en contradiction avec les actions de la France”, a estimé la porte-parole du ministère des Affaires étrangères, Maria Zakharova, rappelant que la France est membre à part entière de l'Alliance atlantique et fournit des armes à Kiev. “Paris résiste peut-être mais finit par se ranger”, estime-t-elle dans le quotidien **Kommersant**. À Kiev, le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, s'est borné à dire que Macron “perd[ait] son temps”. Tout dialogue avec Poutine est “inutile”, a-t-il conclu dans les colonnes du **Corriere della Sera**.

— **Courrier international**

La diplomatie chinoise en ordre de bataille

●●● La Chine a déployé toute sa diplomatie mardi 21 février. À commencer par Wang Yi, responsable de la définition de la politique étrangère chinoise, qui s'est rendu à Moscou. “Alors que la sécurité internationale s'affaiblit et se déséquilibre de jour en jour, des relations saines et stables entre les deux grands pays voisins que sont la Chine et la Russie sont dans l'intérêt du monde”, commente le quotidien officiel **Huanqiu Shibao**. Le même jour, à Pékin, le porte-parole du ministère des Affaires étrangères, Wang Wenbin, a de son côté apporté un démenti – repris par de nombreux médias chinois, dont le site économique **Yicai** – aux récentes affirmations du secrétaire d'État américain, Antony Blinken, suggérant que Pékin se préparerait à livrer des armes à Moscou : “Ce sont

les États-Unis qui mettent le plus d'armes sur le champ de bataille ukrainien. [...] Ils répandent maintenant la fausse information selon laquelle la Chine fournirait des armes. Quelles sont leurs intentions ?” Qin Gang, le ministre des Affaires étrangères, a lui aussi réagi lors d'une conférence sur les plans de sécurité de Pékin dont rend compte **Huanqiu Shibao**. Sans les citer nommément, il a lancé un avertissement aux États-Unis : “La Chine presse les pays concernés de cesser immédiatement de jeter de l'huile sur le feu.” Face à ce regain de tension, **Asia Nikkei** s'inquiète : “Il est risqué d'acculer la Chine”, écrit le magazine japonais. Il avertit : “Faire pression sur Xi Jinping risque de fabriquer un autre Poutine.”

— **Courrier international**

↳ Dessin de Kazanevsky, Ukraine.

La “grande offensive” est-elle imminente ?

Plusieurs experts ukrainiens s'interrogent sur l'éventualité d'un nouvel assaut généralisé du Kremlin. Certains le prédisent, d'autres estiment qu'il est déjà en cours ou qu'il aurait même déjà échoué.



Quand aura lieu la grande offensive russe annoncée depuis quelques semaines ? C'est la question que se posent les médias ukrainiens à la veille du premier anniversaire de la guerre ouverte entre Kiev et Moscou. “En décembre 2022, déclarations, aversissements et prédictions se sont succédé au sujet d'une deuxième vague puissante d'invasion russe”, résume sur son site la version ukrainienne de **Radio Svoboda**.

Radio Svoboda rappelle que “l'invasion du 24 février 2022 avait commencé par des frappes et des bombardements massifs sur les villes à l'aide de l'aviation, et les opérations terrestres avaient impliqué environ 190 000 hommes, des centaines de chars, de blindés, avec

l'utilisation de l'artillerie, simultanément dans le nord, le sud et l'est de l'Ukraine”.

Mais depuis lors, “l'agresseur a perdu l'initiative sur le front”, or “l'absence de gains et le mécontentement croissant dans l'entourage proche de Poutine” com-

pteraient “parmi les conditions militaires et politiques prévalables à une offensive de grande envergure. De plus, l'anniversaire de l'invasion approche, le président de la Fédération de Russie est connu pour son penchant pour le symbolisme, et il attache une importance particulière aux dates.” Toutefois, “contrairement à l'opération gigantesque de l'an dernier, cette offensive se déroulera de façon progressive. Les événements actuels n'en constituent

que le début et ne visent qu'un objectif intermédiaire : atteindre les frontières administratives des régions de Donetsk et Louhansk”.

Un avis que ne partage pas Viktor Iahoun, ancien adjoint du chef du SBU, les services de renseignements ukrainiens, qui, interrogé par la chaîne d'information en continu **Fakty**, souligne que, “le 9 février, le conseiller du cabinet présidentiel Mykhailo Podoliak a déclaré que l'armée russe avait déjà lancé une nouvelle offensive de grande envergure”.

Dans le même temps, selon Iahoun, “les occupants connaissent d'énormes problèmes de soutien logistique, de ravitaillement en munitions et d'entretien des véhicules blindés”. “À ce rythme, ajoute-t-il, les Russes peuvent encore tenir jusqu'à deux semaines. Nous prévoyons qu'au début du mois de mars ils devront s'arrêter, car il est tout simplement impossible de maintenir l'offensive à un tel rythme pendant plus d'un mois.”

Pour le journaliste et blogueur spécialiste des questions militaires Iouriy Boutousov, repris par le quotidien de Lviv **Vissoky Zamok**, toute préparation d'une opération comparable à celle d'il y a un an serait de toute façon rapidement identifiée. “En fait, précise-t-il, le brouillard de guerre n'existe pas dans la guerre moderne au niveau stratégique, les moyens modernes de renseignement radio-électronique et spatial dévoilent tous les plans et repèrent tous les mouvements des groupements militaires.”

De son point de vue, “cela signifie que l'ennemi se prépare à une offensive, mais l'ampleur de cette dernière concerne le front et la zone frontalière, et elle est liée non à une date concrète mais à la création de conditions favorables. Autrement dit, l'ennemi attaquera là où nos défenses seront mal organisées et peu profondes, où le renseignement et le commandement sont faibles, [...] où se trouvent des unités affaiblies et épuisées. En cette deuxième année de guerre, la nature des combats est en train de changer, il faut empêcher les actions et les percées à grande échelle en sapant la capacité de combat de l'ennemi dans certaines zones du front”.

“Par conséquent, s'avance-t-il, la Fédération de Russie ne fera rien d'inattendu ni d'imprévisible sur le front, même le jour anniversaire de l'invasion.”

— **Courrier international**

Mobilisation massive

●●● En vue d'une nouvelle offensive – qui aurait peut-être déjà commencé –, Moscou aurait massé plus de 300 000 soldats dans l'est de l'Ukraine, rapportait le magazine **Foreign Policy** le 8 février, en citant des responsables ukrainiens. Et ce à la suite de la mobilisation partielle décrétée en septembre dernier. Des analystes militaires font état d'un chiffre inférieur. Mais, écrit **Foreign Policy**, “même les estimations les plus prudentes sont nettement plus élevées que les forces mobilisées par le président russe Vladimir Poutine pour envahir le pays en février 2022”. Pour ce qui est des équipements, l'armée ukrainienne estime que son ennemi dispose de “1 800 chars, 3 950 véhicules

blindés, 2 700 systèmes d'artillerie, 810 lance-roquettes multiples datant de l'ère soviétique, tels que des *Grad* et des *Smertch*, 400 avions de combat et 300 hélicoptères prêts pour la nouvelle vague d'attaques”. Selon **The Wall Street Journal**, qui dit s'appuyer sur des chiffres de l'Institut international d'études stratégiques, au début de la guerre la Russie comptait 900 000 militaires et 2 millions de réservistes. À titre de comparaison, l'Ukraine disposait de 196 000 hommes et d'un contingent de 900 000 réservistes. En juillet, 700 000 nouveaux combattants, qu'ils soient conscrits ou volontaires, sont venus gonfler les rangs ukrainiens.

Le “plaidoyer pour des négociations” de Jürgen Habermas



●●● Il faut s'arrêter avant le point de non-retour, plaide Jürgen Habermas. Le penseur

et théoricien de l'école de Francfort a publié le 15 février dans la **Süddeutsche Zeitung** un “plaidoyer pour des négociations”, dans lequel il développe sa position sur la guerre en Ukraine. “Pour moi, l'important, c'est le caractère préventif de la négociation, explique-t-il. Il s'agit de négocier au bon moment, afin d'empêcher que la guerre ne se prolonge et ne coûte encore plus de vies humaines et de destructions.” Or les alliés de l'Ukraine semblent perdre leur objectif de départ, à savoir des négociations d'égal à égal entre Kiev et Moscou. L'annonce de la livraison de chars Leopard aux Ukrainiens a rapidement laissé la place aux débats sur l'envoi d'avions de combat, regrette le penseur nonagénaire.

Il note aussi que les appels à vaincre la Russie se font de plus en plus audibles, y compris en Allemagne. “La montée en puissance de nos livraisons d'armes dans la perspective d'une victoire à tout prix développé une dynamique propre qui risque de nous faire franchir plus ou moins discrètement le seuil de la troisième guerre mondiale.” Plus la guerre durera, plus il sera difficile d'organiser des négociations, conclut le philosophe. La souffrance et les morts engendrées par les combats risquent de durcir davantage les positions des deux camps, et il sera à l'avenir encore plus difficile de trouver un “compromis acceptable”. Jürgen Habermas reprend à son compte la phrase du chancelier allemand, Olaf Scholz, selon laquelle “l'Ukraine ne doit pas perdre la guerre”. Elle ne doit pas, en revanche, nécessairement la gagner.

Cahier numéro trois de l'édition n°3045 du 16 au 22 février 2023

L'ORS

LE
GUIDE
2023



UNIVERSITÉS, PRÉPAS, POST-BAC PARCOURSUP LES 500 FORMATIONS GAGNANTES

AVEC **franceinfo:**

CAROLINE LAGIERRE

NOTRE GUIDE DES MEILLEURES
FORMATIONS À RETROUVER DANS
NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL UKRAINE



Les grandes phases du conflit

Lancée le 24 février 2022, l’“opération militaire spéciale” russe déclenchée par Vladimir Poutine avait été pensée comme une guerre éclair. Elle devait renverser en quelques jours le gouvernement pro-occidental de Kiev. Mais les erreurs logistiques de l’état-major russe et la féroce résistance ukrainienne, appuyée par les États-Unis et l’Europe, ont installé le conflit dans la durée. Le point, en cartes, sur les principales étapes de cette guerre.



LA RUSSIE ENVAHIT L’UKRAINE. “Aujourd’hui, le 24 février à 5 heures, les bombes russes pleuvent sur Kiev”, écrit la reporter Nataliya Gumenyuk dans un texte publié par **The Guardian**. Depuis la Russie, la Biélorussie, la Crimée et les républiques autoproclamées de Donetsk et de Louhansk, les troupes russes entrent en Ukraine. Elles s’emparent très vite de la centrale nucléaire de Tchernobyl.



LA CONTRE-OFFENSIVE UKRAINIENNE. À la fin de l’été 2022, les troupes ukrainiennes lancent une contre-offensive couronnée de succès. Dans le Nord-Est, elles repoussent les Russes dans les régions de Kharkiv et d’Izioum. Dans le Sud, elles entrent dans Kherson le 11 novembre, après de rapides combats. Les Russes se retirent de la rive ouest du fleuve Dniepr.

Un an de guerre

24 FÉVRIER 2022 Les troupes russes entrent en Ukraine depuis la Russie, la Biélorussie et la Crimée. Les principales villes ukrainiennes se réveillent sous les bombardements. Le président Volodymyr Zelensky appelle les Ukrainiens à prendre les armes et instaure la loi martiale.

2 MARS L’Assemblée générale des Nations unies adopte une **résolution condamnant l’invasion** de l’Ukraine par la Russie.

25 MARS Après l’échec de la conquête de Kiev, **Moscou annonce se concentrer sur le Donbass.**

30 MARS La barre des **4 millions de réfugiés ukrainiens est dépassée**, selon les chiffres du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. Une vague migratoire d’une ampleur inédite en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale.

23 JUIN Les chefs d’État et de gouvernement des Vingt-Sept accordent à l’Ukraine le statut de **candidat à l’UE.**

10 SEPT. Les forces ukrainiennes reprennent les villes de **Koupiansk et d’Izioum.**

3 AVRIL Après le retrait des troupes russes, des centaines de dépouilles de civils sont retrouvées à **Boutcha**, en périphérie de Kiev.

20 MAI **Marioupol** passe sous le contrôle russe.

29 AOÛT Début de la contre-offensive ukrainienne dans le Sud.

23 JUIN Les chefs d’État et de gouvernement des Vingt-Sept accordent à l’Ukraine le statut de **candidat à l’UE.**

30 MAI Les pays membres de l’Union européenne (UE) s’entendent sur un **embargo partiel** des importations de pétrole russe.





L'INVASION À SON APOGÉE. Depuis le 24 février, les forces russes avancent rapidement. Certaines sont parvenues jusqu'en banlieue de Kiev. À Irpin, à 20 kilomètres de la capitale, elles font face à une résistance féroce, tout comme à Kharkiv, deuxième ville ukrainienne, dans le nord-est du pays. Dans le Sud, le siège de la ville portuaire de Marioupol a commencé.

LE REPLI RUSSE DU NORD DE L'UKRAINE. Après de lourdes pertes humaines et l'échec de la conquête de Kiev, Moscou déclare se concentrer sur le Donbass. Le soir du 6 avril, le ministère de la Défense américain annonce que "les forces russes près de Kiev et de Tchernihiv ont achevé leur retrait de la région pour se reconsolider et se repositionner en Biélorussie et en Russie".



De possibles offensives à venir :
 → russe → ukrainienne

- Zones contrôlées par les Russes ou les séparatistes prorusses avant le 24 février
- Zones libérées par l'armée ukrainienne lors de contre-offensives
- ⊕ Pays membres de l'Otan
- ⊙ Centrale nucléaire de Zaporijjia
- Mouvement de l'armée : → russe → ukrainienne

Abréviations : HO. Hongrie, MO. Moldavie, SL. Slovaquie
 * Territoire prorusse, sécessionniste de la Moldavie

COURRIER INTERNATIONAL D'APRÈS L'INSTITUTE FOR THE STUDY OF WAR (ISW)

L'ENLÈVEMENT. Depuis l'automne 2022, la ville de Bakhmout, dans le Donbass, est l'un des rares secteurs où les forces russes cherchent à regagner du terrain face aux Ukrainiens. Les attaques s'y sont intensifiées à partir de novembre. Dans l'attente d'une grande offensive de Moscou, Kiev tient bon, cherche à remplir ses arsenaux et prépare une nouvelle contre-offensive.

11 SEPT. Moscou déclare regrouper une partie de ses forces autour de Donetsk.

23 SEPT. Moscou organise des référendums sur le rattachement à la Russie des oblasts qu'elle occupe. Le président américain et le chancelier allemand les qualifient d'impostures.



← n° 1661, 1^{er} sept. 2022

28 OCT. Fin de la mobilisation partielle russe, qui a provoqué plusieurs manifestations de protestation dans le pays et de nombreuses désertions.

11 NOV. Les troupes ukrainiennes entrent dans Kherson.



10 JANV. 2023 Les mercenaires du Groupe Wagner revendiquent la prise de Soledar.



25 JANV. L'Allemagne annonce la livraison de chars lourds à l'Ukraine et accepte que ses alliés en livrent aussi.

→ n° 1683 du 2 février 2023



21 SEPT. Vladimir Poutine annonce une "mobilisation partielle" des Russes en âge de combattre, soit 300 000 réservistes.

8 OCTOBRE Une explosion détruit partiellement le pont de Crimée.

11 OCT. La Russie lance une série d'attaques (qui se poursuivent jusqu'à la fin de décembre) visant les infrastructures énergétiques.

29 OCT. La flotte russe basée dans la rade de Sébastopol est attaquée par des drones.



30 NOV. Ursula von der Leyen, présidente de la Commission européenne, propose la création d'un tribunal soutenu par l'ONU pour enquêter sur les crimes de guerre russes.

11 JANV. Trois mois après sa nomination, le général Sourovikine est remplacé par le général Guerassimov. Les récentes victoires du Groupe Wagner, dirigé par Evgueni Prigojine, ont souligné l'échec du haut commandement à atteindre ses objectifs.

8-9 FÉV. En tournée en Europe, le président ukrainien réclame des avions de combat à ses alliés.



↳ Dessin d'Elkin, Russie.

À Bakhmout, “c’est une pure folie, une boucherie”

Après la chute de Soledar en janvier, les troupes russes se sont concentrées sur cette ville du Donbass. Les combats acharnés autour de Bakhmout montrent à quel point la guerre a évolué au cours de l’année écoulée, relate ce site tchèque.



CARTOON MOVEMENT

—Voxpot (extraits) Prague

Les combats sur l’autoroute de Jytomyr, c’était l’école primaire”, se souvient Dima, 35 ans. C’était il y a un an, lors de l’offensive de Kiev. Son unité des forces spéciales avait repoussé les soldats russes qui tentaient de contourner la capitale ukrainienne pour en couper l’approvisionnement. “Les Russes ne s’attendaient absolument pas à rencontrer une résistance. Ils n’étaient pas prêts à combattre.”

“Les combats de l’été à Izioum, c’était du niveau du lycée”, continue-t-il. L’armée russe savait ce qu’elle faisait, mais elle ne s’était pas encore habituée au mode de combat ukrainien et était en sous-effectif sur un front trop long. Les Ukrainiens sont ainsi parvenus à libérer toute la région de Kharkiv, puis la ville de Kherson dans le Sud. “Mais les combats à Bakhmout, c’est de la pure folie, une boucherie. Les Russes se sont mis à calquer leur tactique sur la nôtre, ils ont mobilisé de nouvelles unités, ils ont un gros avantage en matière de puissance de feu et combattent en avançant constamment”, poursuit Dima.

“On peut s’estimer heureux quand on a quarante ou cinquante missiles”, ajoute son collègue Igor, aux cheveux gris, appuyé contre le plan de travail de la cuisine. “Les Russes, eux, paniquent à l’idée de ne plus rien avoir à tirer dès que leurs stocks tombent à un dixième.” Je lui demande comment il sait cela. Il répond que le temps est souvent long au front et que les soldats occupent le temps en écoutant les communications interceptées de l’autre côté. [L’application] Telegram [la messagerie la plus populaire en Ukraine] en est remplie.

Vagues de soldats. Pour ce qui est des munitions, la situation s’est un peu améliorée depuis le printemps dernier. À l’époque, les artilleurs ukrainiens préféraient parfois ne pas tirer la dernière salve de missiles – qui était pourtant prête – pour éviter de se retrouver les mains vides. Mais elle n’est plus aussi bonne qu’elle l’était pendant l’été, quand, pour la première fois, des munitions sont arrivées en grand nombre

de l’Ouest. Les systèmes d’artillerie et les systèmes Himars à longue portée permettaient alors de tirer des roquettes les unes après les autres.

Selon Igor, le printemps sera très chaud. Tout le monde dans l’armée ne parle que de ça : que quelque chose de grand se prépare des deux côtés du front. Depuis l’automne, les Russes ont mobilisé 300 000 hommes au bas mot. Même s’il se dit que seulement la moitié d’entre eux participent aux combats, les Ukrainiens ont déjà ressenti les effets de leur présence. “Ils attaquent désormais en trois ou quatre vagues. Les soldats de la première vague vont littéralement à l’abattoir”, explique Dima. Ceux qui ne sont pas couverts courent se mettre en position et commencent à tirer pour laisser du temps au deuxième groupe. “Le plus souvent, il n’en reste pas beaucoup de vivants.”



REPORTAGE

Debout à proximité, son collègue illustre la scène en faisant mine de tirer par rafale avec une kalachnikov imaginaire. Selon Dima, les soldats des vagues suivantes se mettent alors à fortifier leurs positions. Ils amènent des armes plus lourdes, comme des mitrailleuses, et tirent cette fois à couvert. “Parfois, on arrive à tous les descendre. Mais quand ce n’est pas le cas, le dernier groupe, le quatrième, apporte des mortiers et des lance-grenades, et alors ils tiennent plus ou moins la position.”

Pour un soldat ukrainien tué actuellement à Bakhmout, il peut parfois y avoir, selon Dima, jusqu’à cinq Russes morts. Même lorsqu’ils sont touchés par un coup qui tuerait sur-le-champ une personne dans un état normal, certains continuent à tirer pendant un certain temps encore comme si de rien n’était. Igor pense que ceux dont les vies sont littéralement sacrifiées sont sous méthamphétamine. Je hausse les épaules. Que des soldats combattent en étant drogués n’est pas propre à cette guerre. “À croire que ce ne sont pas des humains”, ajoute Dima. Lorsque les Ukrainiens font des reconnaissances avec des drones, dit-il, ils voient les Russes tirer des obus de mortier de derrière leurs positions de façon que pas même l’idée de

se replier ne puisse traverser l'esprit de leurs soldats.

À la mi-janvier, Mykhaïlo Podoliak, un conseiller du président ukrainien, avait estimé que les Russes pourraient avoir perdu jusqu'à 20 000 soldats dans les batailles pour Soledar et Bakhmout au cours des derniers mois. Mais les pertes sont énormes aussi du côté ukrainien. Morts ou blessés, jusqu'à 1 000 soldats peuvent être mis hors de combat en l'espace d'une semaine. Les chiffres exacts ne sont connus que de l'état-major ukrainien, qui les garde secrets.

Il y a dix jours, nous avons assisté aux funérailles de l'ancien commandant de l'unité avec laquelle nous sommes maintenant assis dans la cuisine d'une maison près de Bakhmout. Ils étaient trois sur le poste. Lorsqu'ils se sont retirés, Dima est parti le premier, suivi par Igor trente mètres plus loin, puis par le dernier, à la même distance, le commandant Denis, qui était âgé de 35 ans. Dima et Igor s'en sont sortis, mais un obus a atterri sur Denis et l'a découpé en deux. Il a laissé une femme et trois enfants derrière lui, et malgré le froid glacial, une centaine de personnes sont venues lui faire leurs adieux à Kiev. "À tous ceux qui ne reviendront pas", lance notre collègue journaliste Taras en levant son verre. On ne trinque

“Les gars, j'ai peur. Si nous y retournons demain, qui d'autre y restera pour de bon ?”

Dima, 35 ans, MEMBRE D'UNE UNITÉ UKRAINIENNE

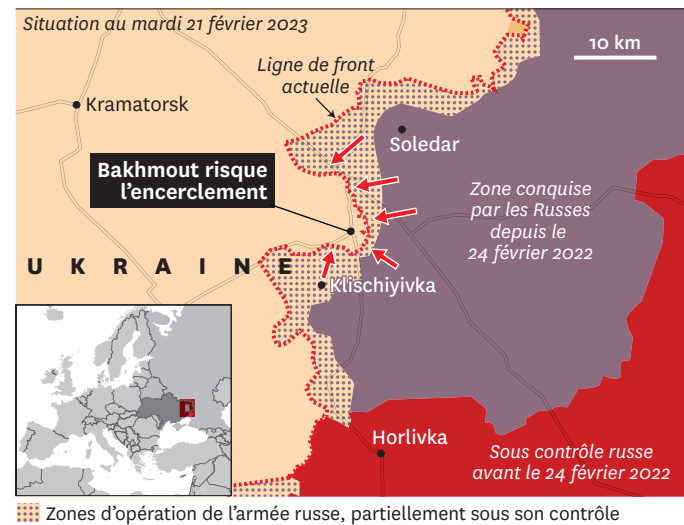
pas pour ce toast. Chacun vide sa vodka d'un trait et le silence gagne la pièce le temps d'un instant. "Les gars, j'ai peur, soupire finalement faiblement Dima. Si nous y retournons demain, qui d'autre y restera pour de bon ?" Mais de telles réflexions n'ont pas leur place ici. "Arrête avec

ça!" lui répond Igor. "N'y pense même pas..."

Les soldats russes sont arrivés à la périphérie de Bakhmout et de la ville voisine de Soledar au début du mois d'août. Mais leur progression, jusqu'alors relativement rapide vers l'ouest, s'est arrêtée pendant près de six mois. À la fin de l'été, l'armée ukrainienne, fraîchement alimentée en armes et munitions occidentales, a pris l'initiative. Les Russes, eux, ne se sont alors pratiquement plus préoccupés que d'une chose : ne pas perdre davantage de soldats et les territoires précédemment conquis.

Remorquage. Le retournement de situation ne s'est produit qu'au début de cette année, et ce précisément dans les environs de Bakhmout et Soledar, à dix kilomètres plus au nord. Complétée par de nouveaux conscrits et soutenue par les mercenaires du groupe militaire privé Wagner, l'armée russe s'est remise en mouvement. Quelques jours seulement avant notre arrivée, ses soldats avaient fait la conquête de Soledar, presque entièrement détruite par les longs bombardements. Immédiatement après, l'essentiel de l'effort de guerre s'est à nouveau porté sur Bakhmout, ravagée elle aussi par un siège de six mois.

Tandis que nous nous en approchons, les troupes russes se trouvent par endroits à un ou deux kilomètres seulement de la route principale qui relie encore la ville au reste du monde. De temps à autre, quelques chars se tiennent dans les buissons qui l'entourent. L'un d'entre eux vient justement d'être amené sur un camion et avance maintenant sur la route. Un autre char dont le blindage a été transpercé est, lui, à l'arrêt de l'autre côté de la route. "Deux gars sont morts dedans. Mais on a réussi à le ramener du combat", souligne le tankiste, qui attend d'être remorqué vers l'atelier de réparation. Il



s'agit d'un char soviétique T-72, récemment arrivé ici en provenance de République tchèque. Je demande si le matériel livré de l'étranger est de bonne qualité. L'homme lève le pouce pour faire comprendre qu'ils en sont satisfaits.

Hier, un officier supérieur nous a pourtant confié officieusement que les pays de l'Occident envoyaient surtout de l'armement classé hors service chez eux. Par exemple, le moteur des chars peut s'arrêter de tourner en plein milieu d'une bataille. En avril dernier déjà, l'un des commandants nous avait dit que beaucoup des missiles antichars NLAW fournis par le Royaume-Uni possédaient des batteries de lancement défectueuses. Que lorsqu'un soldat partait au combat, ce n'est parfois qu'une fois confronté au char qu'il découvrait que quelque chose ne fonctionnait pas. Il devait alors rapidement s'enfuir avec un char dans le dos. "Toutes vos armées se débarrassent en Ukraine de ce qu'elles auraient de toute façon dû mettre au rebut", regrettait-il alors.

Alors que l'industrie de l'armement russe tournait déjà à plein régime avant la guerre, selon les soldats ukrainiens, celle de l'Ukraine s'est enfin mise, elle aussi, en ordre de marche. L'Ukraine est désormais en

“Les Russes ont réduit tout un village en cendres en deux jours seulement.”

UN TANKISTE UKRAINIEN

mesure de couvrir une partie de ses besoins en munitions. Néanmoins, pour ce qui est des chars, c'est plus compliqué.

Le pays compte quatre usines en mesure de les réparer. Lorsqu'il y a quelques jours, dans une base proche du front, il a été question de la fabrication et de l'entretien des chars et des véhicules blindés, tout le monde était d'accord pour dire que la chute de Marioupol n'était pas seulement une tragédie humaine mais aussi un coup dur pour l'industrie ukrainienne de l'armement. C'est là-bas, en effet, qu'était produit le meilleur acier pour des blindages de qualité. Désormais, c'est en Pologne ou dans des pays encore plus éloignés qu'il faut acheter de l'acier et il est beaucoup plus cher.

Au tankiste qui attend que l'on emmène son véhicule, je demande combien de chars ils auraient besoin qu'on leur livre. "Il en manque neufrien que dans notre seule compagnie", répond-il. "Au total, pour les chasser d'ici, je dirais de 1 000 à 2 000", dit-il en

riant. Ici, sur le bord de la route, il est relativement en sécurité, mais au front, deux kilomètres plus loin, où il était encore pas plus tard que ce matin, lui aussi affirme que les choses sont devenues complètement folles. "Les Russes ont réduit tout un village en cendres en deux jours seulement. T'imagines un peu ?" Il parle du village de Klischiyivka, à quelques kilomètres de là.

Depuis l'été, la rue Yuvileyna, dans la périphérie sud-ouest de la ville, est devenue le nouveau centre de Bakhmout. Ce quartier est désormais le plus éloigné de la ligne de front. D'un côté de la route, un marché improvisé et plutôt clairsemé s'étend le long des murs des maisons. De l'autre, un char se cache sous des immeubles d'habitation de cinq étages.

"Ce n'est pas notre guerre, c'est la guerre des généraux. Nous, nous n'avons pas notre mot à dire", se plaint un homme au cœur d'un groupe de personnes debout devant un bâtiment où de l'aide humanitaire vient d'être distribuée. Au premier coup d'œil on reconnaît qu'elles n'appartiennent pas exactement à l'intelligentsia locale. La majorité des habitants qui avaient un endroit où aller est déjà partie. Eux n'en avaient probablement pas la possibilité. Ils n'ont ni contacts ni argent et ne savent pas comment s'orienter.

“La paix”. "Et qu'est-ce que tu voudrais dire alors que nous n'avons pas d'électricité, pas d'eau et même pas de connexion avec le monde?" dit en riant la femme à côté de lui pendant qu'un corbeau croasse bruyamment dans le grondement constant de l'artillerie. Je leur demande pourquoi ils restent dans la ville bombardée, pourquoi donc ils ne partent pas. "Où voulez-vous que nous allions? Et où trouverions-nous l'argent pour ça?" s'amuse la femme. "C'est ici que je vis. Regardez. C'est là que j'habite et



Actuelles

LAURE MANENT

VENREDI À 16H15

Le magazine de celles et ceux qui font bouger un monde encore largement dominé par les hommes

Chaque semaine, retrouvez l'actualité féministe dans le monde avec Courrier international



↓ Le 18 février 2022, lors de la procession funéraire d'un volontaire ukrainien mort près de Bakhmout. Photo Emilio Morenatti/AP Photo/Sipa



c'est là que la roquette a atterri", indique-t-elle en montrant un immeuble touché. Elle dit qu'elle ne veut pas se cacher dans une cave, alors elle reste chez elle, même si elle sait qu'une nouvelle frappe peut se produire à tout moment.

Je leur demande s'ils se soucient de savoir qui de l'Ukraine ou de la Russie contrôlera la ville. Ma question suscite un rire moqueur dans le groupe. "C'est la paix qui devrait régner ici. Peu importe que ce soit l'un ou l'autre, c'est la paix qu'il nous faut", poursuit l'homme. La femme ajoute que la chose la plus importante est que tout le monde reste en vie. "Oui, et foutez-nous la paix", s'exclame un autre homme.

La marche entre les étals dispersés au bord de la rue. La tension est palpable dans l'air. "Combien vous êtes payés pour ça, hein? On vous en donne assez?" me crie une femme d'une trentaine d'années en passant devant moi avec son compagnon et un enfant. Les deux adultes semblent ivres. "What money?" poursuit son compagnon sur le même ton en faisant bruisser des billets imaginaires entre ses doigts. "Simon vous ne seriez pas là, hein? Parce que nous, on est en train de crever ici!" ajoute la femme.

"Mais non, nous allons bien", ricane son compagnon. "Nous allons même très bien", ajoute-t-il plus doucement. "Nous sommes ici chez nous et tout va pour le mieux." "Mais dégagez d'ici", se remet à

hurler la femme alors qu'un des soldats qui nous accompagnent passe à côté de moi. "C'est ça, va voir ton petit soldat! Fous le camp d'ici!" Je recule jusqu'au stand de viande. Je demande à la vendeuse comment elle fait pour vivre ici. Elle a l'air tranquille. Elle me répond que j'entends peut-être dire qu'ils sont continuellement bombardés. "Mais nous payons nos impôts. Nous payons comme il faut. Donc ce n'est pas comme certains voudraient vous le faire croire", dit-elle en me fixant du regard. Elle ajoute qu'elle travaille tous les jours.

Sans électricité. Comment se fait-il que ce qui la contrarie le plus dans ce déluge de bombes, c'est que quelqu'un puisse penser qu'elle ne paie pas ses impôts? Je me présente.

La femme s'appelle Ruslana. Elle doit avoir une quarantaine d'années, a les cheveux bruns et une expression un peu timide mais gentille. Je lui demande s'il y a du travail ailleurs que sur le marché. Elle me répond que sans électricité, sans gaz et sans réseau, c'est à peu près la seule chose qu'il reste à faire en ville. Quand ça deviendra trop angoissant, elle et sa sœur partiront probablement. Mais pour l'instant, il est encore possible de travailler, alors elles restent.

"Et puis où pourrions-nous bien aller? Dites-moi, quelqu'un a-t-il besoin de nous quelque part? Où? Qui?" crie-t-elle désormais,

"Où pourrions-nous bien aller? Dites-moi, quelqu'un a-t-il besoin de nous quelque part?"

Ruslana,
VENDEUSE À BAKHMOUT

avant de répondre elle-même à sa propre question : nulle part, car partout les gens ont leurs propres problèmes. Elle se reprend, fait un pas en arrière, sourit à nouveau et dit que tout ira bien. "J'aime ma ville, mais si eux là-bas devaient arriver jusqu'ici, je m'en irais", confie-t-elle quand même en hochant la tête en direction du front, où un grondement résonne encore. Ruslana dit que les avis sont ici partagés, qu'il y a des gens aussi bien pour l'Ukraine que pour la Russie. Elle aussi a beaucoup d'amis de l'autre côté et elle s'efforce de ne pas se disputer avec eux. Chacun porte un regard différent sur la situation.

"Ce n'est pas leur faute. Le responsable de cette guerre, c'est Poutine." Elle-même l'appréciait autrefois parce qu'il savait se battre pour son pays. Mais aujourd'hui, elle ne peut plus en dire autant. "Comment peut-on dire de quelqu'un qu'il est votre frère et l'attaquer? Comment peut-on laisser des gens vivre dans la misère dans des caves pendant des mois sans eau, gaz et électricité?" Ruslana ne comprend pas.

Je lui demande si quelqu'un vit près d'ici. Elle me répond

que de l'autre côté de la ville se trouve un petit barrage sur la rivière Bakhmouta, un barrage que les Russes essaient en vain de traverser et que les Ukrainiens défendent de toutes leurs forces. Au-delà ne règne plus que la mort.

"Hier soir, vers 18 heures, un bombardement a soufflé ce qui restait des fenêtres de mon appartement", dit-elle en haussant les épaules. "Mais ça ne m'empêche pas de rentrer quand même chez moi tous les soirs", répond Ruslana en se répétant la question rhétorique de savoir où elle fuirait si elle devait quitter son chez-elle. "Personne n'a besoin de nous nulle part, mais je crois en l'avenir."

Nous remontons dans la voiture et descendons la colline en direction du centre. Plus nous nous approchons de la rivière, plus la ville est dévastée par les bombes. Les soldats fortifient les tranchées dans sa partie haute, et plus loin, nous ne croisons plus que de rares personnes et plutôt dans des voitures qui roulent vite. Des éclats de verre et des branches cassées jonchent la rue principale. La route est éventrée par les missiles, une maison sur deux est partiellement calcinée ou complètement effondrée.

Nous nous arrêtons et marchons le long de l'avenue principale. Des tessons craquent sous nos pas. La ville donne l'impression que la nature a repris le dessus. Il n'y a plus personne à qui parler, tout le monde est parti. Même les caves sont vides. Ici, Bakhmout est définitivement une ville fantôme.

— Vojtech Bohac
Publié le 10 février

SOURCE

VOXPOT

Prague, République tchèque
voxpot.cz

Créé par un jeune journaliste et politologue spécialisé dans les affaires de l'Europe de l'Est et des Balkans, Voxpot est un site de reportages, d'analyses et d'entretiens indépendant qui décrit l'actualité mondiale pour la restituer dans un contexte tchèque. Le site se concentre sur des sujets peu ou moins traités par les autres médias.

À lire

UNE VIOLENCE EXTRÊME

Après une série de défaites dans l'est et le sud de l'Ukraine, l'armée russe a fait de la bataille de Bakhmout un symbole. Sur place, comme plusieurs des reportages que nous avons publiés en attestent, les combats sont d'une extrême violence et les pertes massives des deux côtés. Bakhmout a été surnommé le "Verdun de l'Ukraine". Retrouvez sur notre site les articles traduits de la presse étrangère sur cette bataille, et celle de Soledar, ville repassée depuis sous contrôle russe.

● Autour de Bakhmout, des volontaires se battent contre des forçats russes

Dans les environs de la ville du Donbass fait rage la bataille la plus sanglante de la guerre. Afin de défendre cette ville hautement symbolique, les forces ukrainiennes, des volontaires pour la plupart, affrontent les mercenaires du Groupe Wagner et des milliers de conscrits issus des prisons russes. Un reportage du *Times*, de Londres, publié le 20 janvier.

● Dans l'est de l'Ukraine, l'enfer au plus près du front

De Kharkiv à Izioum en passant par la région de Kramatorsk, les environs de Donetsk et Bakhmout assiégé, un journaliste du site hongrois *Valasz Online* racontait fin janvier la férocité des combats et le calvaire des habitants, à l'aube du premier anniversaire de la guerre.



La guerre en chiffres

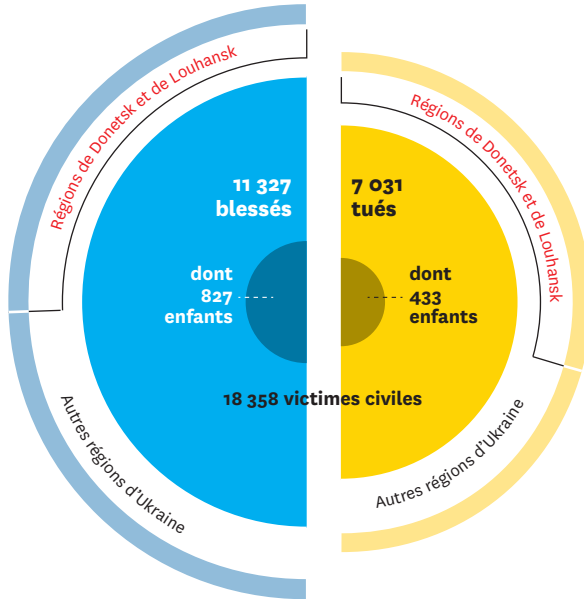
Après un an de conflit, les victimes se comptent par milliers parmi les civils et les militaires. Pour ce macabre recensement, comme pour nombre de données concernant la Russie et l'Ukraine, les instances internationales en sont réduites aux estimations.

Le Donbass concentre plus de la moitié des victimes civiles

Victimes civiles

Du 24 février 2022 au 15 janvier 2023, le Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme (HCDH) a enregistré 18 358 victimes civiles dans le pays. Il estime néanmoins que les chiffres réels sont considérablement plus élevés*.

La plupart des victimes civiles enregistrées ont été causées par des tirs d'artillerie lourde, des lance-roquettes multiples, des missiles et des frappes aériennes.



* La réception des informations en provenance de certains endroits où des hostilités intenses se sont déroulées a été retardée et de nombreux rapports sont encore en attente de corroboration.

Victimes militaires

Depuis le 24 février 2022, il y aurait eu (estimations) :



Plus de 100 000 blessés ou tués

(Source : chef d'état-major des armées norvégiennes, 22 janvier 2023)



De 175 000 à 200 000 blessés ou tués (de 40 000 à 60 000 morts)

(Source : ministère de la Défense britannique, 17 février 2023)



Dans ces chiffres sont inclus les membres du **groupe Wagner**

30 000 blessés ou tués (9 000 morts)

(Source : Maison-Blanche, 19 février 2023)

Sur les routes de l'exil

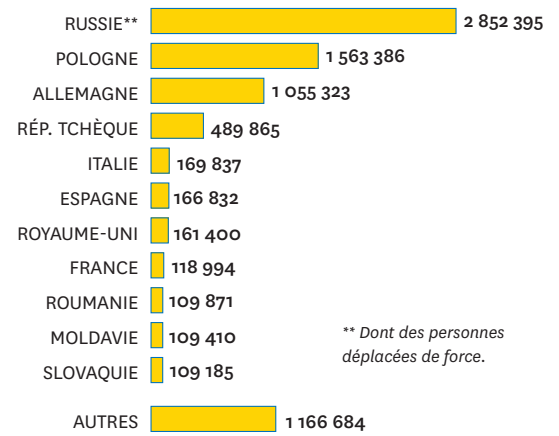
Personnes déplacées à l'intérieur du pays (23 janvier 2023)

5 352 000

Réfugiés venant d'Ukraine enregistrés en Europe (14 février 2023)

8 073 182

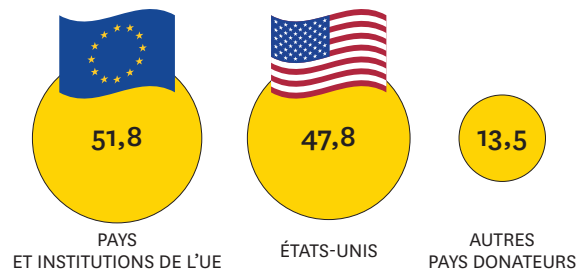
Répartition par pays



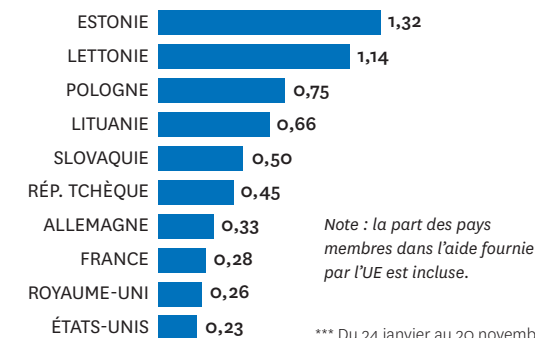
** Dont des personnes déplacées de force.

Aides : en volume, les États-Unis sont au coude-à-coude avec l'Europe, mais l'effort le plus important est celui fourni par les pays Baltes

Aide publique, en milliards d'euros***



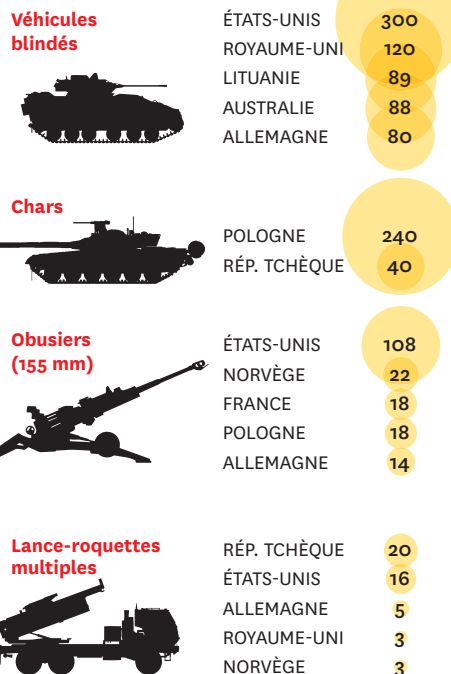
Aide publique d'une sélection de pays, en % du PIB***



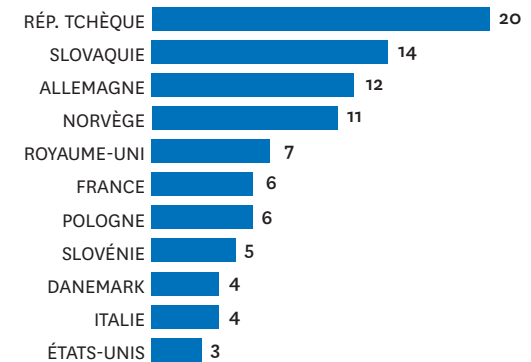
Note : la part des pays membres dans l'aide fournie par l'UE est incluse.

*** Du 24 janvier au 20 novembre 2022.

Nombre d'armes livrées, par catégories***



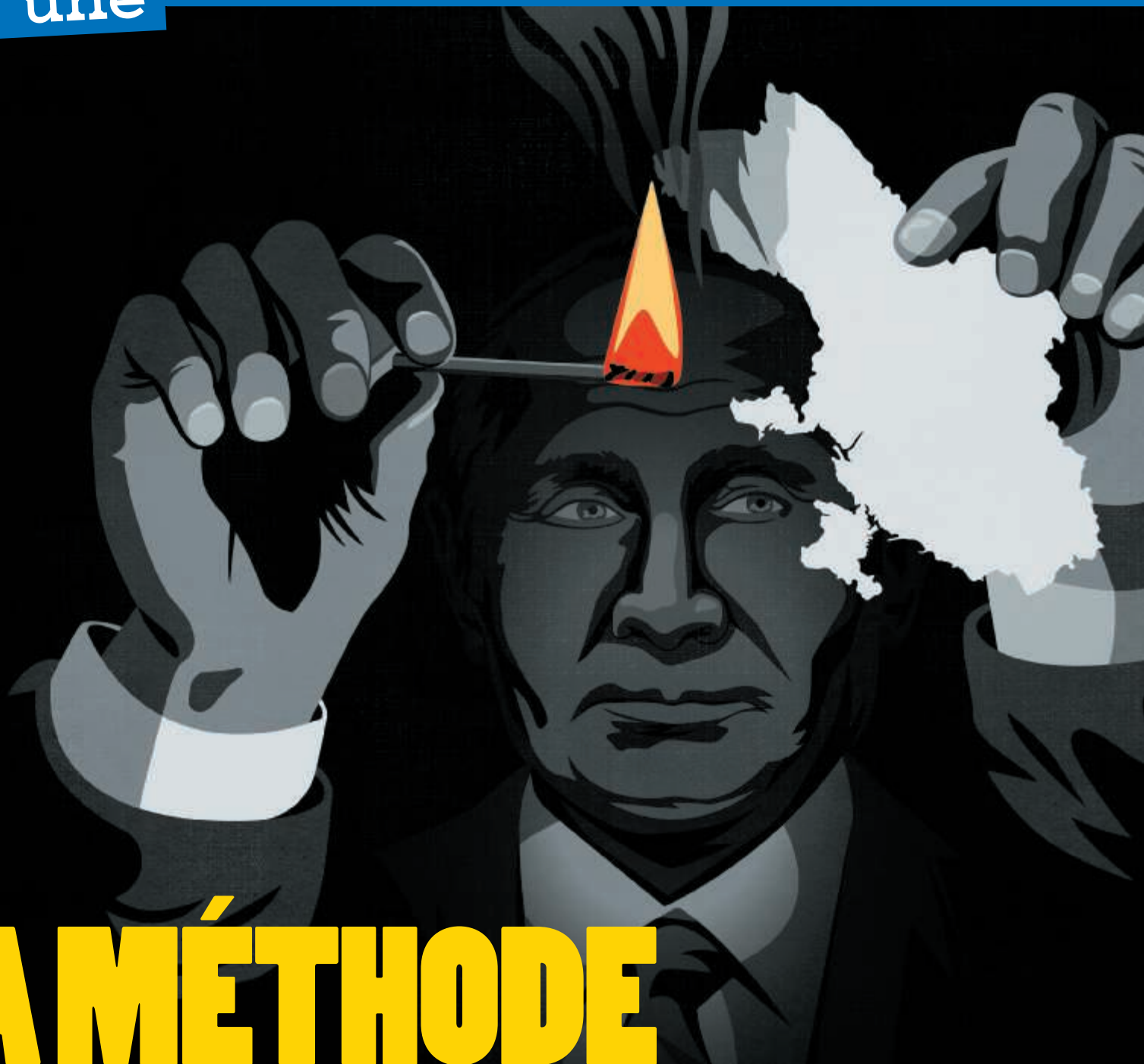
Armes lourdes promises à l'Ukraine par une sélection de pays, en % du stock propre du pays***



Autres livraisons d'armes annoncées (25 janvier 2023)

- ÉTATS-UNIS : 31 chars M1 Abrams
 - ALLEMAGNE : 14 chars Leopard 2 A6
- L'Allemagne autorise par ailleurs ses partenaires européens à envoyer davantage de chars Leopard à partir de leurs propres stocks.
- ITALIE et FRANCE en coopération : systèmes de défense aérienne Samp-T
 - FINLANDE et SUÈDE : envoi conjoint d'un lot d'armes lourdes d'une valeur de plus de 400 millions de dollars.

à la une



LA MÉTHODE

POUTINE

La guerre lancée il y a un an contre l'Ukraine par le président russe est une étape fondamentale dans un processus engagé depuis des années. Vladimir Poutine a délibérément sapé les fondations fragiles d'un État démocratique, rappelle l'écrivain russe Viktor Erofeev dans la FAZ. Et faute de véritable alternative, il sera probablement réélu président en 2024. Comment trouver une issue ? Pour la journaliste Anne Applebaum, il n'y a pas d'autre solution qu'une défaite militaire de la Russie pour en finir avec les ambitions "impériales" de Poutine.

Il mène une perestroïka à l'envers

Le maître du Kremlin est loin d'être un fou furieux, estime cet écrivain russe en exil. Il suit au contraire un plan méthodique et réfléchi, visant à démanteler les réformes post-guerre froide de Gorbatchev.

— **Frankfurter Allgemeine Zeitung**
(extraits) Francfort

Le jeune Tchekhov a écrit un conte humoristique sur un Français qui voit, dans un café de Moscou, des marchands engloutir des montagnes de blinis au caviar. Il se dit : de deux choses l'une, ou ils sont fous ou ils cherchent à mourir des suites d'une occlusion intestinale – mais non, ils étaient tout bonnement habitués à se sustenter de la sorte.

Ainsi en va-t-il aussi de l'analyse occidentale de la Russie de Poutine. Aux yeux de l'Occident, Poutine est en train d'anéantir de facto l'État russe. Et plus encore depuis l'invasion de l'Ukraine. Il détruit tous les fondements sur lesquels s'appuie un État civilisé moderne pour exister. Il enfreint toutes les lois, de la guerre comme de la paix, fait sortir son gouvernement de l'état de droit.

Par méconnaissance de la tradition historique russe, l'Occident en arrive à la conclusion offusquée que l'homme est un fou, un va-t-en-guerre, alors qu'il ne fait qu'assouvir son appétit – comme les marchands du récit de Tchekhov. Sauf qu'en l'occurrence il assouvit son appétit de pouvoir autocratique. Croyez-le ou non, Poutine s'est mis en devoir de mener à bien sa propre perestroïka en Russie, usant pour ce faire de la manière forte, avec une rationalité et une détermination qu'on pourrait presque qualifier d'allemandes.

Passage obligé. Pour comprendre le contexte et les objectifs de cette politique, il faut d'abord se rendre à une terrible évidence : dans son désir de ramener la Russie à ses racines et d'en refaire une superpuissance antioccidentale, Poutine est prêt à tout. Il vise une victoire par tous les moyens, et la seule chose à laquelle il ne soit pas résolu, c'est la défaite. Mais que devient l'État russe en ces temps de guerre ?

Nous connaissons tous la perestroïka du dernier dirigeant de l'URSS, Mikhaïl Gorbatchev – la tentative désespérée d'engager des réformes démocratiques au sein de l'Union soviétique, qui a bercé les espoirs de l'intelligentsia russe et de l'ensemble du monde occidental. Ces espoirs ont joué un mauvais tour à leurs protagonistes. Ils pensaient que l'on ne pouvait pas faire remonter le passé à la surface, que le déclin de l'Union soviétique était de bon augure pour

tous, et que tous étaient en route vers des lendemains qui chantent, qu'il suffisait pour cela d'engager des réformes.

Malgré toute cette naïveté et toutes les pesanteurs de la perestroïka, la Russie s'est réellement retroussé les manches, et les traces de ce chamboulement sont encore visibles aujourd'hui, sous la forme de l'économie de marché et du renoncement aux utopies communistes. Seulement voilà, ce ne sont que des traces.

Alors que Gorbatchev caressait l'ambition de créer un État européen doté des règles de droit qui l'accompagnent, affaiblissant bon gré mal gré les structures du pouvoir soviétique et préparant le démantèlement de l'État soviétique,

Poutine s'emploie à rétablir un pouvoir autocratique, aussi proche de la Russie tsariste que du stalinisme.

nous assistons en ce moment au phénomène inverse. Depuis son accession aux responsabilités, Poutine s'emploie à rétablir un pouvoir autocratique, aussi proche de la Russie tsariste que du stalinisme.

L'autocratie, ce n'est pas simplement le monarque suprême sur son trône réel ou imaginaire. C'est toute la pyramide du pouvoir, échafaudée sur le principe de l'autocratie et de la servilité. Dans un régime bureaucratique, chaque bureaucrate est à la fois un petit autocrate et un serviteur du tsar. Le pouvoir autocratique étouffe toute initiative politique émanant du peuple. C'est pour cette raison précise que la perestroïka de Poutine est une perestroïka à l'envers, en miroir de celle de Gorbatchev, qu'il impose avec un grand succès.

Pour qui veut revenir aux racines de l'autocratie, le rejet de la civilisation occidentale est un passage obligé. Certes, l'Occident a aussi été traversé ça et là de dictatures militaires ou semi-militaires – en Italie et en Allemagne, en Espagne et au Portugal. Mais la différence entre toutes ces affreuses dictatures et l'autocratie russe tient au fait qu'en Europe la dictature prive le peuple de la liberté de choix, tandis qu'en Russie le peuple n'a aucune idée de ce qu'est la liberté. C'est ce qui explique que la manipulation politique, par voie de propagande, obtienne des succès si vastes et durables en Russie.

SOURCE



FRANKFURTER ALLGEMEINE ZEITUNG

Francfort, Allemagne
Quotidien, 190364 ex.
faz.net

Fondée en 1949, la FAZ, grand quotidien conservateur et libéral, est un outil de référence dans les milieux d'affaires et intellectuels allemands. Considérée comme le plus grand quotidien en Allemagne, elle s'inscrit dans la lignée des grands titres anglophones comme *The New York Times* et *the Financial Times*.

✎ Dessin de **Benedetto Cristofani** d'après une parution dans **Foreign Affairs**, Congers, NY.

Beaucoup se demandent si le jeune Poutine, dans les premières années de son règne, n'a pas voulu s'engager dans la voie de l'Europe. Sans doute était-il plongé dans des abîmes d'incertitude. On l'imaginait déboussolé – on voyait en lui un libéral en puissance, lui, le protégé d'Anatoli Sobtchak, le maire de Saint-Petersbourg proche de Gorbatchev. Mais sa nature était d'être tout sauf un libéral, et il ne pouvait pas trahir longtemps son passé d'agent du KGB.

Après un rapide tour d'horizon autour de lui, il s'est mis à démanteler le modèle d'État démocratique en place. Il n'avait aucunement l'intention de suivre les directives de son prédécesseur, Boris Eltsine, et de remiser aux oubliettes l'idée de la grande Russie, ou de hisser son pays au niveau de vie – modeste – du Portugal. Du reste, il n'avait aucune chance d'y parvenir. Privé de la motivation démocratique de devenir une nation de citoyens libres, le peuple témoignait d'une totale ignorance politique et ne confiait que trop volontiers les pleins pouvoirs à Poutine. Le peuple ne représentait pas la moindre menace pour lui, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

Dès ses premières années aux responsabilités, Poutine a balayé la question des valeurs universelles si chère à Gorbatchev. Pour Poutine, les valeurs se divisent en deux catégories : il y a

Éparpillée dans les prisons et à l'étranger, l'opposition démocratique ne trouvera ni la force ni les moyens de reprendre le pouvoir.

“les nôtres” et “celles qui ne sont pas les nôtres”, et la civilisation russe a pour mandat de s'adapter aux valeurs russes traditionnelles – ce qui est à l'évidence une feinte, puisque celles-ci, pour le Kremlin, se réduisent à la loyauté à l'autocratie en place. Après les grands médias généralistes, Poutine s'est aussi occupé des oligarques, catégorisés entre “les personnalités fidèles” et “celles qui ne le sont pas”, embastillant les uns, courtisant les autres, et s'assurant un monopole sur le règlement des grandes questions économiques et financières.

L'économie de marché russe, elle, s'est maintenue cahin-caha selon les standards occidentaux.

En plus de vingt ans, Poutine n'est pas parvenu à ficeler une idéologie un tant soit peu convaincante tournée vers l'avenir du pays. Le patriotisme ne mène pas loin, l'orthodoxie servile en vigueur non plus. Reste une conviction, celle que “nous valons mieux que tous les autres”. La guerre contre l'Ukraine est une forme de caprice de tsar de la part de Poutine, qui a compris que la mobilisation souderait plus sûrement le pays qu'une modernisation à l'occidentale.

Les ornements du pouvoir, comme le Parlement pseudo-multipartite et la justice prétendument indépendante demeurent, mais leur fonction première est apparue clairement avant même le début du conflit : pérenniser le pouvoir de Poutine, assimilé à la Russie dans les rangs de la Douma.

L'opposition, qui l'a toujours indisposé, lui mais aussi les oligarques, a été définitivement réduite au silence au début de la guerre. Les plus vieux et légendaires foyers critiques du pouvoir, comme [l'ONG pour la réhabilitation des victimes des répressions stalinienne] Memorial ou le Centre Sakharov, ont cessé d'exister. Or un État moderne normal a besoin d'une opposition. Faute de quoi le mécontentement couve au sein de l'élite politique et dégénère en lutte larvée pour le pouvoir, menant à terme à la désagrégation de l'État.

“Terre brûlée”. Les analystes occidentaux ont, bien entendu, été choqués par la libération – défiant toute conception du droit – de détenus emprisonnés par la justice, pour qu'ils aillent combattre en Ukraine. Mais cette mesure a sa logique propre dans un régime autocratique : “Je fais ce que je veux”, selon la formule russe en usage. La guerre a transformé de nombreux problèmes humains en secrets d'État, y compris les enterrements, qui ressemblent de plus en plus souvent à de simples processus d'élimination. Les employés des pompes funèbres déplorent que cette tendance qui a commencé avec la pandémie ait été renforcée par le secret de la guerre.

La destruction des vestiges de l'État civilisé dont rêvait Gorbatchev place non seulement la Russie mais aussi le monde entier face à son avenir. La Russie deviendra-t-elle une “terre brûlée” idéologique après la guerre? De quels principes s'inspirera-t-on pour remédier à l'œuvre de destruction qui a cours depuis déjà plus de vingt ans? Pour l'instant, la question de l'avenir du pays est en suspens. Face à toutes les sanctions internationales, le peuple témoigne d'une patience à toute épreuve. Comme la mobilisation partielle [dans le cadre de la guerre en Ukraine] l'a montré récemment, il craint davantage les pouvoirs publics que la mort. Éparpillée dans les prisons et à l'étranger, l'opposition démocratique ne trouvera ni la force ni les moyens de reprendre le pouvoir, par quelque procédé que ce soit.

Du côté occidental, tous les efforts de reconstruction seront dirigés vers l'Ukraine, et naturellement ils ne se tourneront pas vers la Russie. Selon toute vraisemblance, cette guerre va devenir un “conflit gelé”, aucun des deux camps ne remportant la victoire. Dans la perestroïka de Poutine, l'État se subordonne au monarque, dont il ne se sépare qu'après sa défaite, laquelle est improbable.

La Russie va-t-elle s'effondrer ou se doter d'une forme d'État civilisé acceptable aux yeux du monde? Les vingt à trente années qui suivront la guerre s'annoncent difficiles à tout point de vue. Mais, tôt ou tard, la perestroïka de Poutine qui, dans toute sa cruauté, ne recule devant rien, prendra fin. Selon les lois tacites de l'histoire russe, s'amorcera alors le dégel – toute la question étant alors de savoir s'il sera provisoire, comme c'est d'ordinaire le cas, ou définitif, ce qui serait inédit.

— Viktor Erofeev
Publié le 7 février

L'auteur



VIKTOR EROFEEV

Né en 1947, cet écrivain très médiatisé en Russie a passé une partie de son enfance à Paris. Fils de diplomate soviétique, il a vécu jusqu'en 2022 à Moscou, où il a notamment animé des émissions culturelles sur la chaîne Kouloura. L'auteur de la célèbre *Belle de Moscou* (1990) a aussi beaucoup écrit dans la presse russe, allant jusqu'à publier en 2002 une lettre ouverte pour dénoncer la guerre du pouvoir contre la littérature. Il vit en Allemagne depuis le début du conflit en Ukraine.

➤ Dessin de Tjeerd Royards, Pays-Bas.

POUTINE N'EST PAS LÉNINE, CELA NE POURRA PAS DURER

Le régime actuel n'a pas les moyens de mettre en place une dictature solide. Les Russes qui ont fui le pays peuvent encore espérer la chute du régime, estime ce journaliste russe de cet emblématique journal d'opposition en exil.

— Novaïa Gazeta Europe Riga

Cessons de nous voiler la face et posons les choses froidement. Nous vivons tous – ceux qui sont restés en Russie comme ceux qui ont été obligés de partir – dans l'espoir d'un effondrement prochain du régime. Comme il y a cent ans, à Berlin et à Paris, à Belgrade et à Riga, ceux qui avaient fui ou avaient été chassés de Russie – le fleuron de la nation – attendaient la fin des bolcheviks. Nous rentrerons, nous rentrerons bientôt! Même l'Église orthodoxe à Belgrade, nous l'avons construite sans fondations : l'argent était rare, et elle ne servirait pas longtemps puisque nous rentrerions. À Moscou, à Saint-Petersbourg, à Tambov, on attendait aussi la fin des bolcheviks. Cette folie ne pouvait s'éterniser!

En Russie, les bolcheviks contrôlaient presque tout. Mais à Berlin et à Paris, à Belgrade et à Riga, la culture russe fleurissait, journaux et revues étaient publiés, on donnait des conférences et des débats. Nous rentrerons! Et puis tous ces gens brillants, officiers et professeurs, politiciens et poètes, sont finalement morts en exil. Et nous déambulons aujourd'hui à Sainte-Geneviève-des-Bois [où se trouve le cimetière russe] comme dans un livre d'histoire : tant de noms familiers depuis l'enfance.

Ceux qui sont restés en Russie ont soit disparu dans des camps, soit vécu en tâchant de faire profil bas. Et la bête qui s'est emparée du pays l'a tourmenté durant trois générations : elle a tué sans compter, détruit la culture. Ce n'est qu'après avoir tout saccagé – les ressources matérielles, humaines et politiques – qu'elle a quitté le pouvoir à contrecœur. Puis, il s'est avéré qu'elle ne l'avait pas quitté.



Tout cela semble indiquer que, cent ans plus tard, nous qui avons investi Istanbul, Berlin, Riga et des dizaines de villes d'Europe et d'Asie, nous qui, demeurés en Russie, guettons sur ce qu'il reste d'Internet accessible les signes d'un effondrement imminent, nous n'avons aucune chance. Nous nous entourons d'amis qui pensent comme nous, nous avons nos journaux et nos débats en exil, nos concerts. L'histoire d'une prise de pouvoir par des criminels se répète, alors l'histoire de l'exil se répète. Beaucoup croient entendre l'histoire nous dire : "Abandonnez tout espoir", "Vous ne reviendrez pas, la Russie est condamnée."

Mais non, ce n'est pas ce qu'elle dit ; il faut savoir l'écouter ! Contrairement aux bolcheviks, le pouvoir actuel ne durera pas longtemps ; et même si rien ne le prouve, il y a de bonnes raisons de le penser. À comparer les régimes de Lénine et de Poutine, plusieurs éléments m'indiquent que Poutine est plus faible et qu'il ne tiendra pas. En gros, les communistes sont tombés lorsque leurs ressources, humaines, financières, morales, ont été épuisées. Qu'en est-il des ressources de Poutine par rapport à celles de Lénine ?

Lénine et ses héritiers bénéficiaient d'une réserve inépuisable d'esclaves : ils emprisonnaient des gens, les déplaçaient depuis les campagnes vers les villes, par la violence ou

en provoquant des famines. Poutine n'a pas les mêmes moyens. Ce n'est pas seulement parce que son système de domination n'est pas axé sur la répression de masse, c'est aussi une question de moyens matériels. La ressource en main-d'œuvre que les bolcheviks utilisaient, à savoir les campagnes, est en effet épuisée depuis longtemps.

Trotsky avait à l'époque constitué l'Armée rouge en un temps record, et elle était relativement disciplinée et efficace. L'armée de Poutine est tout sauf efficace : enlisée en Ukraine, elle essaie de faire passer une ville de 10 000 habitants pour Stalingrad et subit de lourdes pertes. Elle est par ailleurs indisciplinée, et le banditisme y est encouragé ou du moins n'y est pas puni. Comme une armée féodale, elle est composée de formations hostiles les unes aux autres. Pour l'instant, Poutine parvient à la mobiliser, mais il est évident qu'à mesure que les pertes augmenteront la désertion et la reddition s'étendront.

Lénine avait hérité de l'Empire russe des infrastructures décentes, bien qu'elles aient souffert de la guerre civile. Chez Poutine, tout est en déclin : l'économie, la sphère sociale et la démographie. Il n'a rien accompli. Comparez l'URSS de 1945 à celle de 1968, en vingt-trois ans, ce n'était plus le même pays. Poutine lui aussi est au pouvoir depuis vingt-trois ans. Pas de villes nouvelles, pas de percées technologiques, rien qui soit comparable, même de loin, au vol de Iouri Gagarine.

Globalement, le monde se fichait des bolcheviks. La Grande Guerre continuait, peu de gens comprenaient le degré de danger que représentait Lénine. Aujourd'hui, l'Occident a pris conscience que le régime de Poutine est

Cérémonies

QUAND POUTINE EN APPELLE À STALINGRAD

Le 2 février 2023, les cérémonies du 80^e anniversaire de la bataille de Stalingrad ont été l'occasion pour le président russe de réveiller les mémoires : "Les chars allemands nous menacent à nouveau, et on se prépare à nouveau à faire la guerre à la Russie sur la terre ukrainienne par l'entremise des successeurs d'Hitler", a-t-il asséné depuis Volgograd, nom actuel de la ville héroïque que certains rêvent de rebaptiser "Stalingrad" (et dans laquelle, la veille, un nouveau buste de Joseph Staline avait été installé près du musée de la Bataille de Stalingrad).

SOURCE

NOVAÏA GAZETA EUROPE

Riga, Lettonie
novayagazeta.eu
 Le site russophone *Novaïa Gazeta Europe* a été créé en avril 2022 par une partie de la rédaction du journal d'opposition *Novaïa Gazeta*, après la suspension de l'autorisation de paraître de ce dernier dans le contexte du déclenchement de la guerre en Ukraine.

une menace existentielle. Lénine n'a pas combattu de grandes puissances, il s'est contenté de réprimer les aspirations des colonies à la libération. De plus, étant rationnel, il a accepté ses défaites : la Pologne, la Finlande, le traité de Brest-Litovsk, entre autres. Poutine s'est engagé dans une guerre contre le monde développé. Plus de nations et de ressources se sont unies contre la Russie que contre Hitler.

Le système répressif de Lénine était monstrueusement cruel, mais également fondé sur une idéologie. Pour une part, les tchékistes [membres de la Tchéka, ancêtre du KGB] n'étaient pas que des bourreaux, mais aussi des gens qui avaient foi en un idéal et en leurs dirigeants. Aujourd'hui, quiconque a été confronté à la "garde" de Poutine – les forces spéciales, les gardiens de prison – vous le dira : ils exécuteront n'importe quel ordre, mais ils ne mourront pas pour le système.

Absurdité. Sous Lénine et consorts, la population aussi, pour une part, croyait en ce que disaient les dirigeants. Il pouvait y avoir une vision positive, une foi en un avenir meilleur. De nos jours, personne n'y croit, il n'y a que la haine envers le monde entier pour seule idée commune.

Il est peu probable que, sous Lénine et ses successeurs, le pouvoir ait été autant discrédité qu'il l'est actuellement. Les faits de corruption, les mensonges et l'hypocrisie ne surprennent plus personne. Le pouvoir n'est pas respecté : les gens sont prêts à se résigner, mais ils ne le défendront pas comme ils ont défendu Boris Eltsine [le premier président de la Russie postsoviétique] en 1991.

Pour l'opinion publique, Poutine n'a plus d'autorité : dans combien de foyers russes trinquent-on encore en famille à sa santé ? Globalement, personne ne prête vraiment attention à ce qu'il dit. Ce ne sont pas les fascistes ou des nationalistes qui soutiennent Poutine aujourd'hui, ce sont ceux qui se fichent de tout. Si Poutine était remplacé et que le cours politique prenait un virage à 180 degrés, ils seraient également pour. Lénine jouissait d'une grande autorité dans son cercle rapproché. L'élite de Poutine est visiblement déçue : elle comprend qu'il a non seulement embourbé le pays, mais également ruiné leur vie en les exposant à des sanctions qui ne leur permettent pas de jouir tranquillement de leurs milliards.

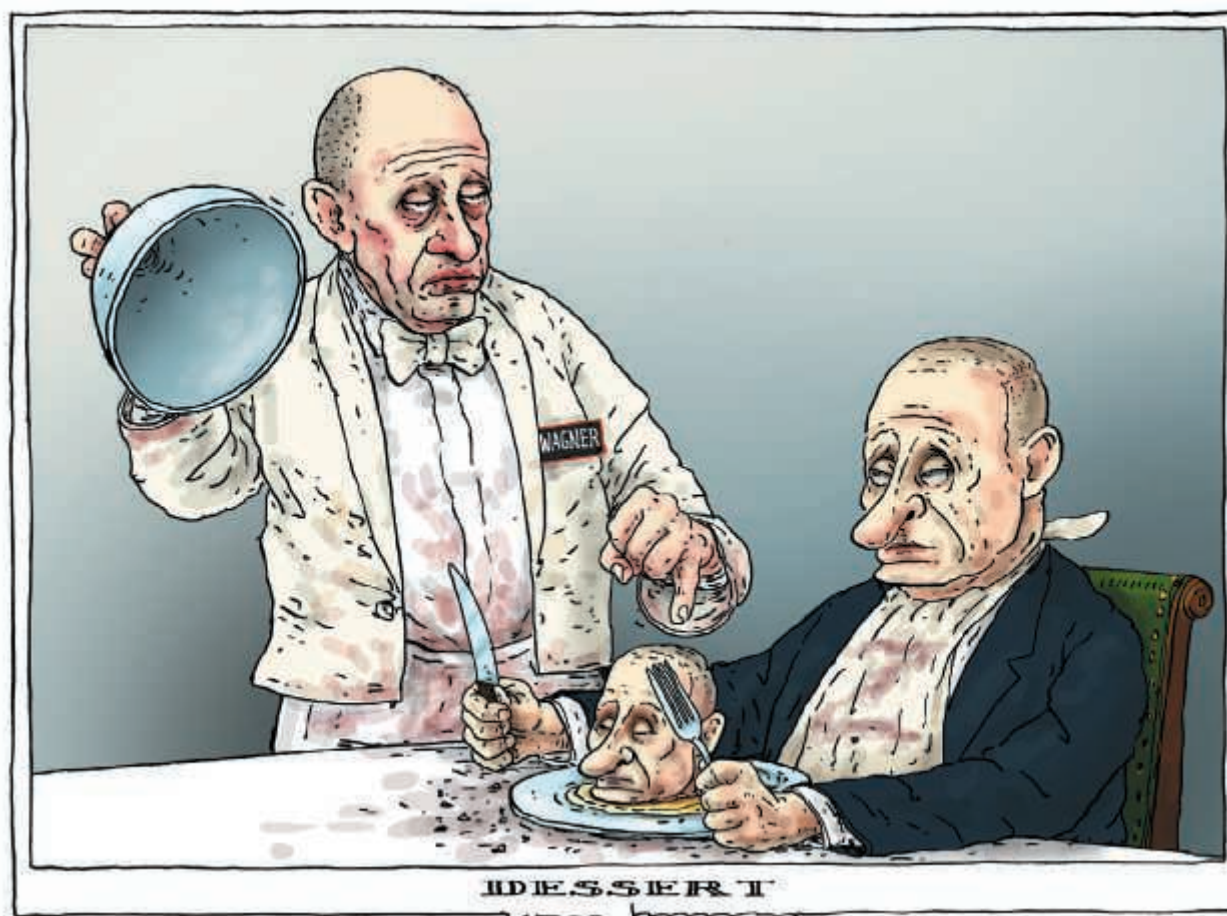
Pour conclure, je ne crois pas que, à un tel niveau d'absurdité, d'inefficacité et de mensonge, un régime puisse survivre longtemps. Dans les années 2000 [après l'arrivée de Poutine au Kremlin], Egor Gaïdar [ministre sous Eltsine, père de la "thérapie de choc" libérale] s'est rendu aux États-Unis et y a rencontré le vice-président Dick Cheney. À la fin de leur entrevue, Cheney lui a demandé : "Alors, c'est reparti pour soixante-dix ans ?" Non, a répondu Gaïdar, "pour quinze à vingt ans tout au plus". Nous y sommes presque, ne baissez pas les bras !

—Leonid Gozman
 Publié le 18 janvier

Pour l'opinion publique, Poutine n'a plus d'autorité : dans combien de foyers russes trinquent-on encore en famille à sa santé ?

OPINION





Evgueni Prigojine : le vendeur de hot-dogs devenu chef de guerre

Après presque dix ans de prison, le fondateur du Groupe Wagner a connu une ascension fulgurante. Comment est-il devenu le bras armé de Vladimir Poutine, et jusqu'où ses ambitions le mèneront-elles ? Dans cette enquête, des connaissances et d'ex-collaborateurs dressent le portrait de ce fidèle d'entre les fidèles. Du moins jusqu'à présent.

—The Guardian (extraits) Londres

En 2014, alors que la Russie mène dans l'est de l'Ukraine une première invasion qui ne dit pas son nom, un groupe de hauts responsables russes se retrouve au ministère de la Défense, imposant complexe stalinien dressé sur les rives de la Moskova. Ils sont venus rencontrer Evgueni Prigojine, cinquanteenaire au crâne rasé et au langage fleuri, que la plupart ne connaissent que comme entrepreneur chargé de contrats de restauration pour les forces armées.

Mais là n'est pas le sujet qu'il veut aborder. Il demande au ministère la mise à disposition de terrains sur lesquels organiser l'entraînement de "volontaires" qui, sans lien officiel avec l'armée russe, pourraient être envoyés au combat dans les guerres que mène la Russie. "Ordres de 'Papa'", précise-t-il aux représentants de la Défense, utilisant à dessein ce surnom de Vladimir Poutine pour marquer ses liens étroits avec le président.

La rencontre est rapportée par un ancien haut responsable du ministère de la Défense alors directement impliqué dans les discussions.

↑ Evgueni Prigojine et Vladimir Poutine. Dessin de Joep Bertrams paru dans De Groene Amsterdammer, Pays-Bas.

"Sur le moment, son projet ne m'inspirait pas tellement", se souvient-il.

Or les décisions prises ce jour-là devaient avoir de formidables conséquences sur la politique étrangère russe, et ses prochaines aventures militaires. L'armée de mercenaires de Prigojine, bientôt connue sous le nom de Groupe Wagner, allait combattre en Ukraine, en Syrie et dans nombre de pays d'Afrique.

Et depuis que Poutine a décidé l'année dernière l'invasion généralisée de l'Ukraine, Wagner lui a emboîté le pas et a de nouveau concentré ses activités sur le territoire du voisin de la Russie. Selon le renseignement occidental,

Pour ceux qui le connaissent, Prigojine serait animé entre autres par le frisson de la conquête et le désir d'écraser ses adversaires.

les rangs du groupe paramilitaire atteindraient aujourd'hui environ 50 000 hommes, dont des dizaines de milliers d'anciens détenus recrutés dans les prisons russes.

Wagner est "sans doute l'armée la plus expérimentée du monde aujourd'hui", affirme début janvier Prigojine dans une vidéo publiée alors que ses troupes venaient de prendre la ville ukrainienne de Soledar, offrant ainsi à Moscou sa première conquête territoriale depuis l'été 2022.

L'ascension a été phénoménale pour cet homme qui a passé presque dix ans derrière les barreaux et exercé à sa sortie le métier de vendeur de hot-dogs.

Banditisme. Pour reconstituer son histoire, nous sommes allés à la rencontre de nombreux interlocuteurs ayant au fil du temps croisé Prigojine, qui pour beaucoup n'ont accepté de parler que sous le couvert de l'anonymat. Ceux qui le connaissent s'accordent à penser que Prigojine n'est mû ni uniquement par l'argent ni uniquement par le pouvoir, quoique son parcours lui ait valu d'accumuler quantité de l'un comme de l'autre. Non, estiment-ils, ce qui l'anime, c'est plutôt le frisson de la conquête, la conviction qu'il combat des élites corrompues au nom des "petits", et le désir d'écraser ses adversaires.

Evgueni Prigojine naît en 1961 à Leningrad, l'actuelle Saint-Petersbourg. Son père meurt alors qu'il est encore enfant, sa mère travaille dans un hôpital. Le garçon sera scolarisé dans une académie sportive, où il pratique le ski de fond plusieurs heures par jour, sans toutefois sortir suffisamment du lot pour entamer une carrière professionnelle. Sa scolarité terminée, il tombe dans le petit banditisme.

À partir de 1981, ce sont les archives judiciaires qui nous racontent son histoire. Un soir de mars 1980, dans le crépuscule glauque du règne de Leonid Brejnev sur l'URSS, il est minuit quand Prigojine, 18 ans, et trois de ses amis sortent d'un café de Saint-Petersbourg et repèrent une femme qui marche seule dans

l'obscurité. L'un des hommes se charge de détourner son attention en lui demandant une cigarette, et tandis qu'elle ouvre son sac à main, Prigojine surgit derrière elle, lui passe le bras autour du cou et serre jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Evgueni s'empare de ses boucles d'oreilles en or pendant que ses amis la dépouillent de ses chaussures.

Selon le tribunal, ce n'est là qu'un des nombreux vols que commet en quelques mois la petite bande de Prigojine. Condamné à treize ans de prison, il y croupira toutes les années 1980. L'Union soviétique est à l'agonie quand il est libéré, en 1990, et retourne à Saint-Petersbourg.

La ville est à l'aube d'une métamorphose, et de grandes richesses font de l'œil à ceux qui seront assez roués, ou assez violents, pour s'en emparer. Prigojine commence petit, dans la vente de hot-dogs – il prépare lui-même sa moutarde dans la cuisine de l'appartement familial. "On gagnait 1 000 dollars par mois, ce qui faisait une vraie montagne de billets en roubles. Ma mère arrivait à peine à les compter", se souvenait-il dans l'une de ses rares interviews, donnée en 2011 au portail d'information de Saint-Petersbourg *Gorod 812*.

Mais, déjà, Prigojine vise plus haut, et il sait comment se faire les contacts dont il a besoin. Rapidement, il prend des parts dans une chaîne de supermarchés, et en 1995 lui vient l'idée d'ouvrir un restaurant. Il va chercher le gérant d'hôtel britannique Tony Gear, ancien du Savoy de Londres, qui travaille alors pour l'un des rares hôtels de luxe de Saint-Petersbourg.

Prigojine lui confie d'abord un caviste, puis son nouveau restaurant, la Vieille Douane, sur l'île Vassilievski, à Saint-Petersbourg. Dans un premier temps, pour attirer le chaland, Tony Gear embauche des stripteaseuses – mais la cuisine est bonne, le bouche-à-oreille fonctionne, les stripteaseuses sont congédiées. Le Britannique s'emploie alors à faire connaître le restaurant comme l'adresse la plus raffinée de cette ville où le concept de gastronomie est encore balbutiant. Stars de la chanson et hommes d'affaires se donnent rendez-vous à la Vieille Douane, tout comme le maire de Saint-Petersbourg, Anatoli Sobtchak, qui vient parfois accompagné de son adjoint, un certain Vladimir Poutine.

Dans les années 1990, ceux qui le connaissent s'en souviennent, Prigojine ne se vante pas de ses dix ans de prison. Pour créer des liens avec ses nouveaux clients de la haute, il mise plutôt sur le charme. "Il est capable de s'adapter pour plaire à n'importe qui quand il a besoin d'obtenir quelque chose. C'est vraiment l'un de ses talents", juge un homme d'affaires qui l'a connu à l'époque.

Poutine, devenu président de la Russie, aime recevoir les dignitaires étrangers dans sa ville natale, et cela se passe parfois à la Vieille Douane, ou alors sur la *New Island*, une péniche transformée en restaurant par Prigojine.

Dans l'album photo des sorties officielles de Poutine à l'époque, Prigojine est souvent présent

à l'arrière-plan, impassible et discret. Le voilà, debout derrière les convives, à l'occasion d'un dîner entre Poutine et George W. Bush, ou en retrait, un peu flou, derrière le prince Charles en 2003 lors d'un gala au musée de l'Ermitage. "Poutine voyait que je ne rechigne pas à passer les plats", a commenté Prigojine par la suite. Les deux hommes nouent alors une relation qui va prendre des dimensions inattendues.

Rapidement, Prigojine remporte des appels d'offres pour le service de traiteur de grands événements officiels. Puis ce sera de gros contrats publics. En 2012, il décroche plusieurs contrats à hauteur de plus de 10,5 milliards de roubles (225 millions d'euros) pour fournir les cantines des écoles de Moscou. Puis, avec l'annexion de la Crimée en mars 2014 et l'intervention militaire russe dans l'est de l'Ukraine qui suit, de nouveaux horizons s'ouvrent.

Point de bascule. Dans les deux cas, Poutine nie toute implication des troupes régulières, et le Kremlin cherche alors des moyens de rendre le mensonge un peu crédible. Si les sociétés militaires privées sont illégales en Russie, plusieurs groupes surgissent, qui semblent agir en coordination avec le ministère de la Défense tout en gardant leurs distances. Wagner, fondé par Prigojine, va devenir, et de loin, le plus important de tous. "À mon avis, Prigojine a lancé son idée à Poutine, et il a accepté – c'est comme ça que ça marche", résume un ancien fonctionnaire du ministère de la Défense. Le ministère met à la disposition de Prigojine des terrains à Molokino, dans le sud de la Russie, où des entreprises liées à l'ex-vendeur de hot-dogs construisent une base pour des combattants, maquillée en camp de vacances pour enfants. Et le dispositif semble aiguïser l'appétit de Prigojine. "Il est comme un chien renifleur avec l'argent", poursuit l'ancien du ministère. En 2015, ses sociétés avaient cumulé 92 milliards de roubles (1,12 milliard d'euros) de contrats pour ravitailler l'armée.

Mais l'ascension rapide de Prigojine n'est pas du goût de tous au ministère de la Défense, et les tensions vont s'accroître proportionnellement à ses activités. Fin 2015, Poutine décide d'intervenir en Syrie pour apporter son sou-

"Il est comme un chien renifleur avec l'argent."

UN ANCIEN FONCTIONNAIRE
DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

tien militaire au régime de Bachar El-Assad : ce sera un point de bascule pour Prigojine, qui décroche des contrats de ravitaillement et de fourniture de matériel – et envoie là-bas son Groupe Wagner.

En Syrie, la société paramilitaire va s'imposer pour la première fois comme une formidable force guerrière et jouer un rôle de premier plan, quoique officieux. Ses mercenaires agissent en toute impunité, et de nombreux crimes de guerre leur sont attribués. Sur une vidéo, on

Contexte

Pour le Kremlin, le danger vient des "turbo-patriotes"

●●● Le message d'Oleg Matveychev "a fait des vagues" en Russie. Ce membre du parti de Vladimir Poutine, qui siège comme député à la Douma, a prédit dans une vidéo décortiquée par **The Spectator** "une année 2023 dangereuse", marquée par "la menace des turbo-patriotes". Dans son scénario, d'éventuels revers russes sur le champ de bataille pourraient fragiliser le Kremlin et galvaniser les ultranationalistes, au point de les inciter à présenter un candidat unique contre le président sortant aux prochaines élections, prévues pour 2024.

"Il faut prendre cet accès d'alarmisme avec précaution", estime le spécialiste du pouvoir russe Mark Galeotti dans les colonnes de l'hebdomadaire londonien. *Oleg Matveychev est un habitué des sorties outrancières, comme lorsqu'il fantasmait sur l'envoi des progressistes dans les mines d'uranium.* Mais cette sortie "semble traduire une inquiétude grandissante au sein de l'élite dirigeante". Le signal que "le Kremlin prend le danger turbo-patriote au sérieux". Car, dans le même temps, les blogueurs militaires hésitent de moins en moins à critiquer les ratés de l'armée russe sur les réseaux sociaux. "Pour eux, tenir des propos anti-Poutine s'apparente de plus en plus à du patriotisme", souligne Galeotti. Dans un autre registre, Evgueni Prigojine lui-même se positionne, par ses sorties enflammées, "plus comme un patriote révolutionnaire que comme un défenseur du régime".

a pu voir des hommes de Wagner décapiter et démembrer un Syrien.

Mais avec des activités qui ne cessent de s'étendre, Prigojine attire de plus en plus les regards. L'opposant et militant anticorruption Alexeï Navalny publie une enquête sur les sociétés de Prigojine et l'accuse de mener grand train grâce à des contrats obtenus de manière irrégulière auprès du ministère de la Défense.

"Ses enfants n'arrêtaient pas de poster des photos sur Instagram, ils crânaient avec leur jet privé", raconte Lioubov Sobol, une proche de Navalny. Elle et d'autres font survoler de somptueuses demeures présumées appartenir à Prigojine par un drone, révélant la présence d'un hélicoptère et d'un terrain de basket. Peu après, le mari de la jeune femme est victime d'une tentative



DANS NOS
ARCHIVES

courrierinternational.com

POUTINE À LA UNE DE COURRIER INTERNATIONAL



27 janvier 2022



Octobre 2018



14 mars 2018

d'empoisonnement, après qu'un homme l'attendant devant leur domicile lui a planté une seringue dans la cuisse. S'ensuivent d'incessantes pressions judiciaires et manœuvres d'intimidation contre elle, raconte Lioubov Sobol, qui dès qu'elle sort de chez elle se voit suivie ostensiblement par des hommes de main. "C'est la logique mafieuse : tu te mêles de mes affaires, je vais m'occuper des tiennes", résume-t-elle.

Des journalistes russes enquêtant sur les activités de Prigojine sont aussi la cible de menaces et d'intimidation qu'ils pensent liées à leur travail. Trois d'entre eux vont même trouver la mort en 2018 en Centrafrique, où ils s'étaient rendus pour enquêter sur les opérations du Groupe Wagner, lors d'une embuscade visiblement soigneusement préparée, et impliquant

Repères

Le premier cercle

DMITRI MEDVEDEV LE SUCCESSEUR ?

Ancien président de la Fédération de Russie (2008-2012), ex-Premier ministre (2012-2020), actuel vice-président du Conseil de sécurité et actuel président du parti au pouvoir Russie unie, Dmitri Medvedev a obtenu, le 26 décembre, un titre supplémentaire : celui de vice-président de la Commission militaro-industrielle, dirigée par le président russe. Il devient ainsi l'adjoint de Vladimir Poutine au sein de deux structures stratégiques, et y occupe des postes spécialement créés pour lui. Une "énorme source de pouvoir", selon le site russe **Eurasia Daily**, qui estime que "Medvedev est de retour dans le grand jeu politique". Cet intime de Poutine "ne se réduit pas aux violentes diatribes antioccidentales qu'il publie régulièrement sur sa chaîne Telegram", et peut même être considéré comme le "candidat n° 1 à la succession de Poutine" en 2024.

RAMZAN KADYROV, LE FIDÈLE PARI LES FIDÈLES

Le dirigeant de la Tchétchénie est salué par les médias favorables au Kremlin comme un fervent patriote russe et un chef de guerre redouté, fier du rôle et du sacrifice des soldats tchétchènes sur le théâtre ukrainien. Jouissant d'une grande liberté politique et d'expression, il a exprimé, lors du retrait des forces russes de Kharkiv, en septembre 2022, sa vive désapprobation, estimant que "des erreurs avaient été commises", et reproché à la communication officielle de ne pas "dire la vérité, même quand c'est désagréable". Selon **Moskovski Komsomolets**, il "fait ce que ne peuvent pas ou redoutent de faire nos dirigeants : parler franchement avec le peuple".

Décryptage

APRÈS LES PRISONNIERS, LE TOUT-VENANT

Le 9 février, Evgueni Prigojine a fait savoir que sa structure militaire privée Wagner ne recrutait plus dans les colonies pénitentiaires, et ce depuis un mois déjà. Comme il n'en a pas énoncé la raison, les médias d'opposition avancent leurs hypothèses. Pour le site **Vajnyé Istorii**, il y en a deux : il n'y a plus de candidats (le chiffre des pertes les décourage) ; c'est le ministère de la Défense qui recrute désormais pour ses propres rangs, en offrant les mêmes conditions – amnistie et liberté au bout de six mois, salaire mensuel de 200 000 roubles (2500 euros). Dans la région de Volgograd, 160 prisonniers se seraient portés volontaires, 26 auraient déjà été incorporés. Mais Prigojine ne désarme pas : il vient de publier une vidéo où il appelle désormais le tout-venant à s'engager à ses côtés. En septembre, rappelle **Moskovski Komsomolets**, il avait déjà prévenu : "Si ce ne sont pas les prisonniers, ce seront vos enfants."

notamment un Russe, instructeur en sécurité lié au groupe paramilitaire. Prigojine a toujours nié toute implication dans ces assassinats.

Reste qu'à l'époque il a déjà étendu ses activités à au moins 10 pays d'Afrique, où il propose ses services d'entraînement dans les domaines de la sécurité et du maniement des armes et décroche des concessions minières et autres lucratifs marchés. L'ancien "cuisinier de Poutine" gère son réseau depuis des bureaux situés à Saint-Petersbourg, sur l'île Vassilievski, non loin de la Vieille Douane où il a commencé son ascension.

Quoique absent de tous les organigrammes officiels, il participe désormais régulièrement à des réunions de haut niveau portant sur les marchés du ministère de la Défense. En avril 2018, il est même convié à une rencontre bilatérale entre Poutine et le président malgache Hery Rajaonarimampianina au Kremlin. Peu de temps après débarquent à Madagascar des consultants politiques proches de Prigojine.

Quoique absent de tous les organigrammes officiels, il participe régulièrement à des réunions de haut niveau au ministère de la Défense.

Cependant, Poutine continue de balayer les allégations selon lesquelles il serait un homme de l'ombre au service de la politique étrangère du Kremlin. "Il travaille dans la restauration, c'est ça son métier", insiste le président russe lors d'une interview à la télévision autrichienne.

Puis en février 2022, Poutine décide de lancer contre l'Ukraine un assaut de grande envergure. Alors qu'il niait depuis des années ses liens avec Wagner, Prigojine s'en vante désormais et reconnaît en septembre 2022 avoir bien fondé le groupe, en 2014. L'aveu survient après qu'une vidéo devenue virale l'a montré dans une prison en train de vanter aux détenus un départ au combat en Ukraine : ils y mourront probablement, leur dit-il, mais s'ils sont encore en vie au bout de six mois, ils seront libérés, amnistiés et grassement payés.

"C'est un type comme nous, au fond", juge dans un entretien un détenu d'une des prisons où s'est rendu Prigojine. "Lui aussi a fait de la prison. Je crois que beaucoup de gens se sont engagés parce qu'ils lui ont fait confiance." Nombre de ces recrues ont été envoyées en première ligne et traitées comme de la chair à canon. "De confrérie guerrière, Wagner s'est mué en corps de serfs combattants", résume Marat Gabidouline, un ancien commandant du groupe qui vit aujourd'hui à Paris.

Prigojine aime vanter la "discipline ultra-stricte" de Wagner – selon un autre ancien commandant, cela peut aller jusqu'à la mort pour les récalcitrants. Andreï Medvedev, un autre commandant du groupe qui dit avoir combattu autour de Bakhmout de juillet à octobre, assure avoir eu connaissance d'au moins une dizaine de ces exécutions, quand il n'en a pas

été le témoin direct. "Les chefs les ont emmenés sur un champ de tir, et ils ont été abattus devant tout le monde", raconte-t-il.

Déclarations enflammées. Prigojine, emprisonné toute sa vingtaine, organisant aujourd'hui la libération et la réhabilitation de milliers de détenus, pour certains condamnés pour les crimes les plus atroces – le symbole est fort. Pour le politologue Ivan Krastev, cela s'intègre dans un grand projet de "redéfinition de la nation russe" dans un contexte nouveau, celui de la guerre déclarée. "Les prisonniers sont accueillis à bras ouverts par la nation, qui au contraire rejette les élites cosmopolites anti-guerre, dont certains des oligarques proches de Poutine", expose-t-il.

Ces dernières semaines, Prigojine a multiplié les déclarations enflammées contre les "traîtres" des élites qui passent leurs vacances à l'étranger et rêvent de voir la Russie perdre la guerre. Ils sont nombreux dans le gouvernement de Poutine à être prêts à "tomber à genoux devant l'Oncle Sam", assure le fondateur de Wagner. Pour Krastev, il est devenu de facto "la figure de proue du poutinisme antiélites".

Nombre de ceux qui ont connu Prigojine l'assurent : cela fait des années qu'il se voit en défenseur des petits contre les élites – image plutôt incongrue quand on sait la fortune qu'il ne cesse d'amasser à titre personnel et pour sa famille. Cependant, il y recourt souvent. "Il se présente comme le défenseur des masses, des classes inférieures", confirme Marat Gabidouline.

Aujourd'hui, face à ses critiques de plus en plus hardies, certains se demandent s'il y a une limite aux ambitions d'Evgueni Prigojine. D'autres s'interrogent : est-il allé trop loin ? Quand il regarde aujourd'hui son ancien associé, l'homme d'affaires qui l'a connu dans les années 1990 est certain d'une chose : "Beaucoup, au sein du système, le haïssent, et Prigojine en est conscient. Il sait donc que s'il s'arrête, il risque de signer son arrêt de mort. Il n'a pas le choix, il ne peut pas faire machine arrière."

—Shaun Walker et Pjotr Sauer

Publié le 24 janvier

SOURCE



THE GUARDIAN

Londres, Royaume-Uni
Quotidien, 134 443 ex.
theguardian.com

L'indépendance et la qualité caractérisent ce titre né en 1821, qui compte dans ses rangs certains des chroniqueurs les plus respectés du pays. *The Guardian* est le journal de référence de l'intelligentsia. Orienté au centre gauche, il se montre très critique vis-à-vis du gouvernement conservateur.

HUMILIER LES GÉNÉRAUX: UNE MÉTHODE À PART ENTIÈRE

Les têtes tombent au sein des hautes sphères de la machine de guerre. Le message adressé par le président russe à ses subordonnés est clair, relève ce quotidien suédois : nul n'est en sécurité, nul ne doit acquérir trop de pouvoir.

—Dagens Nyheter (extraits) Stockholm

Vladimir Poutine a pour habitude de moriger ses plus proches subordonnés, de préférence devant les caméras. À quelques jours de son entrée en guerre, en février de l'année dernière, il avait ainsi obligé des hauts dignitaires à approuver une prochaine "indépendance" de deux régions d'Ukraine occupées par les troupes russes. Ceux qui, pendant cette réunion officielle au Kremlin, bafouillaient ou marmonnaient dans leur barbe étaient tournés en ridicule.

Le 11 janvier encore, un Poutine soupirant et soufflant humiliait une fois de plus un ministre en direct à la télévision. Le président s'inscrit ici dans une vieille tradition russe. Joseph Staline avait également pour habitude de "lâcher" du jour au lendemain des hauts gradés ou des apparatchiks du régime – la mort était alors la plus probable.

Stratégie

Un nouveau commandement groupé

●●● Le 11 janvier, ce n'est rien de moins que le chef de l'État-major général des forces armées de Russie, le général Valeri Guerassimov, qui a été désigné à la tête du commandement des opérations en Ukraine, en remplacement du général Sourovikine, nommé à ce poste trois mois auparavant. Guerassimov s'est vu également attribuer trois adjoints : le commandant en chef des troupes terrestres, le général Salioukov, le chef adjoint de l'État-major général des forces

Il y a beaucoup à dire sur les remaniements de janvier à la tête de l'armée russe. Ainsi, bon nombre d'analystes ont jugé que la nomination du chef d'état-major Valeri Guerassimov à la tête des opérations ukrainiennes était un signe d'escalade, un indice montrant que la Russie se préparait à une guerre au long cours. Certains y ont vu à l'inverse un signe que les troupes russes allaient se retirer des territoires conquis, comme le général Sergueï Sourovikine (limogé depuis et remplacé par Guerassimov) l'avait fait de la ville de Kherson en novembre.

Mais on peut aussi y voir une manière pour Poutine de diriger le pays et de tenir l'élite sous sa férule immédiate. L'objectif est ici que personne ne se sente en sécurité ni à égalité avec le chef. Résultat : tout le monde joue des coudes pour se rapprocher du président, de sorte qu'il s'en prenne plutôt aux autres.

Le remontage de bretelles de ses lieutenants fait désormais partie intégrante de la "méthode

armées, Alexei Kim, et le commandant en chef des forces aérospatiales, Sergueï Sourovikine lui-même, rétrogradé mais maintenu au sein de ce nouveau "commandement groupé".

"En plus de la nomination de Guerassimov, la désignation de ses adjoints indique que l'ensemble de l'armée est appelé à s'impliquer dans l'opération spéciale", et cela signifie sûrement que nous sommes au seuil d'une offensive d'envergure", écrivait alors **Nezavissimaïa Gazeta**.



CARTOON MOVEMENT

↑ Dessin de Gatis Sluka paru dans Latvijas Avize, Riga.

Poutine". Et nul n'est à l'abri. Ainsi a-t-on vu, à la télévision, Poutine ignorer superbement Guerassimov lors d'un exercice militaire en septembre dernier. Il refusait même de regarder dans sa direction, pendant que ce dernier tentait en vain d'attirer l'attention du président. Au même moment, le général était malmené dans les médias et sur les blogs militaires, sans que le Kremlin n'intervienne.

Foire d'empoigne. L'ancien chef de l'état-major en disgrâce s'est désormais vu confier [le 11 janvier] la direction des "opérations spéciales en Ukraine". Une mission ingrate, c'est le moins qu'on puisse dire, et d'autant plus surprenante que Guerassimov passe pour être le cerveau derrière le plan d'invasion de l'Ukraine, voilà un an. L'offensive s'était soldée par un fiasco, et la parade victorieuse à Kiev promise avait dû être annulée.

Le général Guerassimov est déjà confronté à un problème pour le moins épineux : la gestion des unités qui, depuis le début de la guerre, agissent de manière plus ou moins indépendante, sans se préoccuper de Moscou. Il s'agit en l'occurrence des forces loyales au despote tchétchène Ramzan Kadyrov et du groupe privé Wagner, sous la houlette d'Evgueni Prigojine.

Début janvier, Prigojine s'était vanté à la cantonade que ses mercenaires étaient en autonomie totale autour de Soledar, petite ville dévastée proche de Bakhmout, dans l'est de l'Ukraine. Et ce sans aucun soutien de l'armée régulière russe. Il s'était même fait prendre en photo dans une mine de sel située dans ses faubourgs, affirmant que la ville était désormais entre les mains de Wagner – donc de la Russie.

Cette tentative de s'arroger la paternité d'une "victoire" à Soledar était toutefois contredite à la fois par la défense russe et par le propre porte-parole de Vladimir Poutine, qui prend soin généralement de ne pas citer le nom de Wagner [depuis, la petite ville est passée sous contrôle des troupes régulières russes].

Prigojine a tenté sa chance. Mais il n'a pas les moyens de se brouiller avec le président russe, puisque c'est l'État qui fournit des armes à son groupe. Sans l'imprimatur du Kremlin, il n'aurait pas non plus été en mesure de recruter pour Wagner des détenus condamnés pour meurtre.

Ajoutons que Prigojine est un proche du général Sourovikine et qu'il n'a pas ménagé ses critiques à l'encontre de Valeri Guerassimov, celui qui est désormais son supérieur hiérarchique en Ukraine, sur le papier en tout cas.

Autrement dit, tous les ingrédients d'une foire d'empoigne sont réunis entre des hommes à qui Poutine semble – pour l'instant – laisser la gestion du conflit. Et qui, tous, espèrent conforter leur position tant que la guerre continue.

Mais peut-être Guerassimov se retrouvera-t-il assis à la longue table de Poutine pour un limogeage en direct à la télévision. Peut-être Prigojine finira-t-il derrière les barreaux dans quelque affaire de corruption. Aucun des deux hommes ne sait ce qui l'attend. La seule chose dont ils soient sûrs, c'est que c'est Poutine qui a la main.

—Ingmar Nevéus
Publié le 13 janvier

Président à vie?

Au pouvoir depuis 1999, Vladimir Poutine briguera très probablement un cinquième mandat en 2024. Le chef du Kremlin dispose de plusieurs options pour aborder cette élection, indiquent les analystes russes.

—Dennik N (extraits) Bratislava

Bien que Vladimir Poutine n'ait pas encore annoncé officiellement s'il se portera candidat, le Kremlin se prépare déjà en vue de l'année électorale 2024. Indépendamment de l'évolution de la guerre en Ukraine, la tenue du scrutin est prévue pour le 17 mars 2024, et des sources gouvernementales ont confirmé au quotidien *Kommersant* que Poutine entendait se présenter.

Que ce soit en qualité de président ou de Premier ministre (2008-2012), l'autocrate septuagénaire est au pouvoir depuis plus de vingt ans. Il a fait modifier la Constitution afin de pouvoir, sur le modèle du dictateur biélorusse Alexandre Loukachenko, se présenter plus de deux fois de suite et ainsi devenir, de facto, président à vie. Ses précédents mandats ayant été annulés après le référendum constitutionnel de 2020, il est ainsi autorisé à en briguer un nouveau. D'abord en 2024, puis, qui sait, peut-être même en 2030.

Poutine s'est présenté quatre fois à la présidentielle. La dernière fois, en 2018, sans que personne ne s'oppose véritablement à lui ; et il en sera très probablement de même l'année prochaine. Le militant anticorruption Alexeï Navalny, le plus populaire des représentants de l'opposition, est toujours emprisonné. Cette fois, les adversaires formels de Poutine pourraient être, par exemple, des membres de la Douma aux opinions favorables à la guerre.

Problème logistique. Selon *Kommersant*, le Kremlin entend tester la "machine électorale" lors des régionales prévues à l'automne. Une attention accrue sera accordée à ce qui est appelé "la nouvelle couche", c'est-à-dire aux Russes qui ont participé à la guerre en Ukraine et à leurs proches. La participation de ces anciens combattants et volontaires aux élections a également été annoncée par *Vedomosti*. "Ils ont démontré qu'ils étaient des patriotes, donc si l'un d'entre eux veut se lancer en politique, il faut lui en donner la possibilité", a déclaré une source du quotidien russe.

L'organisation d'un scrutin dans les quatre régions ukrainiennes annexées en 2022 (Donetsk, Louhansk, Zaporijjia et Kherson) est également envisagée. Celle-ci pourrait toutefois poser un problème logistique majeur, car les Russes y ont perdu plusieurs villes depuis.

Les frontières de la Russie, telles que les conçoit Poutine, se déplacent au gré des combats, sans qu'elles soient reconnues par la communauté internationale. Quoi qu'il en soit, les dirigeants de ces régions ont été tenus de dresser une liste des problèmes sociaux les plus urgents, tout en évaluant le climat sur les réseaux sociaux.

"La dynamique est positive... Tout se déroule selon le plan du ministère de la Défense et de l'état-major", avait déclaré Poutine à la télévision publique russe Rossiya 1 après que son armée a frappé un immeuble d'habitation à Dnipro, tuant plus de 30 personnes. Les plans du Kremlin pourraient toutefois être considérablement altérés par une guerre dont l'évolution, ces derniers mois, n'a pas été celle que Poutine attendait. L'Ukraine, qui a réussi à libérer plusieurs villes, a pris l'initiative au début de l'automne, même si, récemment, elle a perdu le contrôle de Soledar, dans le Donbass.

Selon le politologue russe Andreï Kolesnikov, la situation peut évoluer dans plusieurs directions, et Poutine dispose de plusieurs options sur la manière d'envisager 2024. L'une d'entre elles est qu'il aborde l'élection de la manière habituelle et qu'il essaie de se présenter comme un pacificateur avec un message économique. L'autre option est qu'il reste un président de guerre. "Tout dépendra de l'atmosphère au tournant 2023-2024", a expliqué Kolesnikov à *Dennik N*.

Quoique moins probables, l'annulation des élections et la déclaration d'un état d'urgence constituent un scénario également envisageable. "Dans ce cas, Poutine endosserait le costume de père de la nation et deviendrait une sorte de président technique."

Selon des sources de *Kommersant*, les responsables du Kremlin ont déjà tenu les premières consultations sur le thème de l'élection. "Les contours de la composante idéologique ne sont pas encore clairement définis, mais on suppose qu'elle reposera sur l'unité." La campagne devrait être lancée en décembre prochain, moment où Poutine pourrait annoncer sa candidature. Un calendrier

Une partie de l'élite veut croire que Poutine est ouvert à un éventuel abandon du pouvoir pour résoudre le conflit avec l'Ukraine.

→ Dessin de Tiounine paru dans *Kommersant*, Moscou.

Élections

UN PRÉSIDENT, QUATRE RUSSIE

Avant le scrutin présidentiel de mars 2024, des élections régionales partielles se tiendront en septembre 2023, qui serviront de test pour la finalisation du projet de campagne du candidat Poutine, dont la participation à la présidentielle fait peu de doute. Vingt régions doivent élire leur gouverneur au suffrage universel, seize leur assemblée. Selon les toutes dernières études d'opinion, les candidats de Russie unie, parti au pouvoir, devraient "remporter tous les scrutins où ils seront présents", relaie le quotidien russe *Kommersant*. Cependant, remarque un sociologue, en cette "époque de peur", les exigences des électeurs ont changé, "ils veulent la vérité". De plus, la réalité sociologique du pays est plus complexe. Le journal recense quatre Russie différentes : la "Russie profonde", la "Russie qui se bat", la "Russie moscovite" et la "Russie en exil". Or, actuellement, les partis ne s'adressent qu'aux deux premières.



similaire à celui de 2018, sauf que l'élection se tiendra cette fois dans un tout autre contexte.

L'été dernier déjà, le site russe *Meduza* considérait comme acquis le fait que la campagne de Poutine se construirait autour du récit du retour de la Grande Russie et de la lutte contre l'Occident dans un monde multipolaire. Reste que la demande pour ce type de rhétorique s'est considérablement affaiblie. "Ce n'est pas ce qui préoccupe le plus les électeurs, mais ce qui intéresse le président lui-même", écrit le site. Surtout, à l'époque, le Kremlin espérait encore que la guerre aurait pris fin avant la présidentielle, une issue qui apparaît plus qu'incertaine aujourd'hui. "Qu'est-ce qui sera déclaré comme victoire ? Il faut se présenter à l'élection avec des succès sous le bras, comme plusieurs territoires annexés. Mais qui sait de quels territoires il s'agira ?" s'interroge encore *Meduza*.

Selon la politologue Tatiana Stanovaïa, la détermination de Poutine à rester au pouvoir s'est renforcée malgré cette guerre qui tourne mal. "Compte tenu de son mépris pour les déserteurs politiques, qui ont abandonné leurs fonctions lorsque les temps étaient difficiles, il est peu probable qu'il devienne l'un d'entre eux", estime-t-elle.

Néanmoins, certains veulent croire que Poutine est ouvert à un éventuel abandon du pouvoir pour résoudre le conflit avec l'Ukraine. "Bien que cela apparaisse comme un vœu pieux, une partie de l'élite espère clairement qu'une 'remise à zéro' sera suffisante pour mettre fin à la série de revers de la Russie", ajoute-t-elle.



Le président russe est connu pour sa propension à prendre des décisions à la dernière minute, souvent en fonction de facteurs conjoncturels.

Les deux parties sont habitées d'un sentiment d'incertitude et, rappelle-t-elle, Poutine est connu pour sa propension à prendre des décisions à la dernière minute, souvent en fonction de facteurs conjoncturels et sans tenir compte des attentes du public. Pour l'élite, l'élection de 2024 est donc devenue une source de préoccupation majeure, et elle s'efforcera de jauger les plans de Poutine pour minimiser les risques.

Ainsi, la Russie restera coincée entre sa folie militaire et une réflexion approfondie sur une éventuelle désescalade. Tatiana Stanovaïa prédit une année déprimante pour la Russie : la répression va sans aucun doute s'intensifier, toute dissidence sera criminalisée, et de nouveaux prétextes seront trouvés pour infliger des peines de prison encore plus longues. Poutine se retrouvera face à un choix cornélien : faire le don Quichotte et redoubler d'efforts pour vaincre définitivement Kiev ou revenir à la table des négociations avec l'Occident, sinon avec l'Ukraine.

—Mirek Toda
Publié le 16 janvier

SOURCE

DENNÍK N
Bratislava, Slovaquie
Quotidien, 5 000 ex.
dennikn.sk
Denník N ("Le Quotidien N", "N" comme nezavisly, "indépendant"), journal très critique vis-à-vis du pouvoir, se veut le garant des valeurs de la démocratie libérale.

UN RÉGIME ET UN PEUPLE PARANOÏAQUES

Pour ce site d'information ukrainien, Vladimir Poutine entraîne ses concitoyens dans une spirale qui relève de la paranoïa pure et simple.

—Obozrevatel Kiev

Au moment où, dans l'espace médiatique ukrainien, on débat d'une probable nouvelle offensive russe, le pouvoir dans la Fédération de Russie se prépare réellement à une grande guerre – et cette fois, sur son propre territoire. Chaque jour, la marge de manœuvre se réduit : dans tout le pays se déroulent des inspections des abris, pour ceux qui critiquent les décisions de Poutine, on parle déjà de réintroduire la peine de mort, et partir de Russie est un véritable chemin de croix. La psychose de masse, à la veille d'une nouvelle vague de mobilisation dans la Fédération de Russie, atteint déjà un niveau maximal.

Près de douze mois après le début de l'invasion de l'Ukraine, rien ne va plus, selon la majorité des Russes. Au lieu de joyeusement récolter les fruits de "la prise de Kiev", ils n'écartent plus, désormais, la possibilité d'une frappe sur Moscou. Des systèmes de défense antiaérienne sont déployés sur les toits des bâtiments administratifs dans le périmètre du Kremlin, un signal désagréable pour les Russes.

Parfum d'URSS. Une atmosphère de peur règne désormais dans plusieurs villes de Russie, suscitée par le flot des cercueils de zinc des "défenseurs de la patrie", ainsi que par divers autres incidents. Début février, la version russe de Telegram a basculé dans l'hystérie autour d'une information sur l'explosion d'un drone Tu-141 Strij près de Kalouga. Un seul mot peut décrire la réaction à cette "attaque" sur le territoire de la Fédération de Russie : le choc. Et si l'on envisage l'hypothèse que ce drone est venu d'Ukraine, ce vol sans encombre au-dessus de la Russie s'est poursuivi sur 300 kilomètres. Ce qui témoigne parfaitement de la situation de la défense antiaérienne russe. Il y a un an, les Russes n'escomptaient sûrement pas que leur "guerre victorieuse" aurait un tel résultat.

Du fait de ce serrage de vis, la Russie rappelle de plus en plus l'URSS en matière de censure et de fermeture, et elle engendre également une psychose de masse. Il n'y a aucun doute que les dirigeants de la Fédération de Russie agissent ainsi délibérément : l'essentiel est de maintenir la température à un certain degré pour "lutter avec succès contre l'ennemi".

On en est à un tel stade que ceux qui ont quitté le pays et critiquent la décision "géniale" du dictateur du Kremlin ne sont pas seulement estampillés comme des "traîtres à la patrie", on est même prêt à les exécuter. La proposition de leur appliquer la peine de mort a été formulée par un député de la Douma, le membre du parti Russie unie Andreï Kolesnik.

Les Russes de la rue ne sont pas en retard sur le gouvernement, et leur folie a déjà déteint sur les enfants. Par exemple, dans la ville de Nolinsk, dans la région de Kirov, un garçon de 9 ans a été traité d'"Ukrainien" et a été battu dans une aire de jeux simplement parce qu'il avait une luge bleu et jaune.

Dans le même temps, le Kremlin lance les préparatifs d'une nouvelle vague de mobilisation massive pour envoyer les Russes à la guerre. Les étudiants sont les témoins des signes croissants de cette mobilisation future. Le ministère de l'Éducation a adressé aux universités une circulaire annonçant que tous les établissements d'enseignement russes devraient organiser des préparations permanentes à un appel total à la guerre.

L'Ukraine, depuis un an, résiste à l'agression et élimine systématiquement les envahisseurs. Et elle va continuer. Et maintenant, la guerre touche la majorité des Russes : la règle du boomerang est une réalité incontestable.

—Oleh Chevtchenko
Publié le 7 février



OPINION

SOURCE

OBOZREVATEL

Kiev, Ukraine

obozrevatel.com

"L'Observateur" est un journal en ligne lancé en 2001. S'il existe en ukrainien et en russe, la version ukrainienne a connu des aléas divers, avant d'être enfin stabilisée à partir de 2017. Depuis l'invasion du 24 février 2022, le site consacre l'essentiel de ses contenus à la guerre, et affiche la même attitude hostile envers la Russie que les autres médias ukrainiens.



L'empire russe doit mourir

Pour la chroniqueuse américaine Anne Applebaum, seule une défaite militaire en Ukraine permettra de faire advenir un changement politique radical en Russie et de mettre fin à l'impérialisme de Vladimir Poutine.

—The Atlantic *Washington*

Pendant le quart de siècle qu'a duré son existence formelle, l'École d'éducation civique de Moscou n'avait pas de campus, ni de programme, ni d'enseignants. L'établissement proposait des séminaires aux politiciens et aux journalistes, organisés par d'autres politiciens et journalistes, originaires de Russie et du monde entier. Le siège en était l'appartement moscovite de ses fondateurs, Lena Nemirovskaja et Iouri Senokosov.

Ils s'étaient rencontrés dans les années 1970, à l'époque où ils travaillaient pour une revue de philosophie, et étaient animés d'une même haine pour la politique brutale et arbitraire qui régissait leur vie depuis toujours ou presque. Le père de Lena Nemirovskaja avait connu le goulag, et Iouri Senokosov m'a confié un jour qu'il n'arrivait pas à avaler le pain noir russe, dont le goût lui rappelait la misère et les drames de son enfance soviétique.

Tous deux estimaient également que la Russie pouvait changer. Peut-être pas de fond en comble, peut-être pas de manière très spectaculaire, mais changer tout de même. Lena Nemirovskaja m'a dit un jour que sa grande ambition était de rendre la Russie "un petit peu plus civilisée" en confrontant son peuple à des

Au début du xx^e siècle, la plupart des progressistes russes ne comprenaient pas que le projet impérial en lui-même était source d'autocratie.

idées nouvelles. Leur école, fruit des conversations qu'ils avaient eues dans leur cuisine, avait pour but d'atteindre cet unique objectif, qui n'avait rien de révolutionnaire.

Longtemps, elle a prospéré. De 1992 à 2021, Lena Nemirovskaja estime que plus de 30 000 personnes – des parlementaires, des conseillers municipaux, des hommes d'affaires, des journalistes – ont assisté à leurs séminaires, organisés dans tout le pays, sur le droit, les élections et les médias. Ils ont eu pour intervenants des éditeurs britanniques, des ministres polonais ou des gouverneurs américains, et ont obtenu le soutien financier d'un éventail tout aussi large de fondations et de philanthropes européens, américains et russes. J'ai dû assister à une douzaine de séminaires, la plupart sur le journalisme.

Mais l'école n'en était pas moins un établissement russe, imaginé par des Russes et pour des Russes. Les sujets étaient sélectionnés parce qu'ils intéressaient les Russes, et plus tard parce qu'ils intéressaient les Géorgiens, les Biélorusses et les Ukrainiens, qui assistaient également à certains des séminaires. Je m'en souviens d'un particulièrement ennuyeux (à mes yeux) sur le fédéralisme en Scandinavie,

qui avait fasciné les participants parce qu'ils n'avaient jamais réfléchi, dans les sociétés très centralisées qui étaient les leurs, aux diverses relations qui pouvaient exister entre les administrations régionales et nationales.

À l'époque, ce projet ne semblait ni naïf, ni idéaliste, ni radical, et encore moins séditieux. Pendant la première décennie de la présidence de Vladimir Poutine, la vie démocratique était certes limitée mais légale en Russie ; les prises de position de l'opposition étaient tolérées du moment qu'elles ne recueillaient pas trop de suffrages, et des débats, des séances de formation et autres cours sur la démocratie et l'état de droit étaient organisés régulièrement.

Lame de fond. Lena Nemirovskaïa m'a confié qu'il ne lui est jamais venu à l'idée qu'elle avait pu créer une organisation "dissidente". Au contraire, ses efforts avaient pour but de soutenir précisément le type de transformation que les dirigeants au pouvoir dans la Russie des années 1990 disaient appeler de leurs vœux. Seulement voilà, peu à peu, ces gens-là ont été évincés ou ont retourné leur veste.

Des officiers du FSB, la police secrète russe, ont commencé à s'inviter dans les séminaires et à poser des questions. Des articles à charge sur l'établissement ont paru dans la presse russe. Enfin, l'État a décrété que l'établissement était un "agent de l'étranger" et qu'il devait dès lors s'afficher comme tel.

En 2021, l'école a été fermée. Lena Nemirovskaïa et Iouri Senokosov ont vendu leur appartement et sont allés s'installer à Riga, en Lettonie, où ils organisent toujours des séminaires, à cette différence près qu'ils s'adressent désormais aux exilés.

Bon nombre de leurs amis, collègues et anciens élèves ont également fui le pays au compte-gouttes. Au printemps 2022, au lendemain de l'invasion de l'Ukraine, les gouttes s'étaient transformées en lame de fond. Des dizaines de milliers de journalistes, militants, avocats et artistes russes ont quitté le pays, emportant avec eux ce qui restait d'indépendance dans les domaines des médias, de l'édition, de la culture et des arts. Parmi eux, beaucoup avaient peut-être assisté un jour à un séminaire sur l'administration locale à l'École d'éducation civique de Moscou.

Beaucoup de gens, en Russie et en dehors, ont eu l'impression que c'était la fin de l'histoire. Ils avaient tort – les histoires comme celle-ci ne se terminent jamais.

Les idées naviguent à travers le temps et l'espace, prenant parfois des chemins de traverse. L'idée qu'un pays doit être différent

✎ **Dessin de Kountouris paru dans Efimerida Ton Syntakton, Athènes.**

L'autrice



Née en 1964 à Washington, **Anne Applebaum** est une journaliste américaine. Elle écrit notamment sur l'histoire du communisme et les sociétés de l'Europe centrale et orientale, ainsi que sur la Russie et l'Union soviétique. Son livre *Goulag, une histoire* (publié en français par Grasset en 2005) a remporté en 2004 le prix Pulitzer, la plus haute distinction journalistique aux États-Unis. Actuellement journaliste pour le mensuel américain *The Atlantic*, elle a aussi collaboré avec d'autres titres prestigieux comme *The Economist* et *The Spectator*.

– gouverné différemment, organisé différemment – peut émaner de vieux livres, d'un voyage à l'étranger ou simplement de l'imagination de ses habitants.

À l'apogée de l'Empire russe, au XIX^e siècle, sous le règne de certains des autocrates les plus écrasants de leur époque, pléthore de mouvements de réformes ont fleuri, lancés par des sociaux-démocrates, des réformateurs paysans ou des promoteurs d'une Constitution et d'un Parlement. Certaines personnes nées dans l'élite impériale russe se sont à leur tour mises à penser différemment des autres membres de leur classe sociale. C'est ainsi que Léon Tolstoï a évolué pour devenir un pacifiste célèbre dans le monde entier. Le père de l'écrivain Vladimir Nabokov a prononcé en public des discours enflammés dans les années qui ont précédé la Révolution russe, a édité un journal progressiste et a connu la prison. Son fils se souviendra plus tard que, le soir, quand son père tenait ses réunions politiques, "le vestibule était encombré de pardessus et de galoches" et que les invités débattaient jusque tard dans la nuit.

L'État s'en prenait à quiconque pensait en dehors des clous, même alors. Mikhaïl Zygar, auteur russe et fondateur d'une chaîne de télévision indépendante appelée TV Dojd, a écrit *L'empire doit mourir* [2017, inédit en français], un ouvrage qui, entre autres, raconte l'histoire des penseurs indépendants qui ont été chassés de Russie au début du XX^e siècle, et dont certains reviendront façonner le pays à la révolution. C'est une époque où "le nombre d'émigrés politiques russes est tel que l'on parle de l'émergence d'une société civile russe alternative, y écrit-il. La diaspora russe n'est plus une branche de la Russie, au point que l'on ne sait plus très bien ce qui est la branche et ce qui est le tronc."

Il y avait dans ce raisonnement un angle mort important : à l'époque, et même plus tard, la plupart des progressistes russes ne comprenaient pas que c'était le projet impérial en lui-même qui était source d'autocratie.

Imaginer une Russie postpoutinienne. Si les armées blanches ont été défaits par les bolcheviques, c'est en partie parce qu'elles avaient refusé d'unir leurs forces dans les années 1918-1920 avec une Pologne indépendante de fraîche date ou avec l'Ukraine, qui était alors candidate à l'indépendance. Et si les idées démocratiques n'ont pas triomphé, ni dans la branche ni dans le tronc, dans les années qui ont suivi la Révolution russe, c'est en partie parce que l'État avait besoin d'user d'une grande violence afin de retenir l'Ukraine, la Géorgie et d'autres républiques dans le giron de l'Union soviétique [lire p. 30].

Toujours est-il que même les décennies de peur et de pauvreté qui ont suivi la révolution russe n'ont pas permis d'éradiquer la croyance selon laquelle un autre État était possible. De nouvelles générations de penseurs continuaient d'émerger des ténèbres soviétiques. Certains contribueraient au lancement du mouvement de défense des droits humains moderne. D'autres, comme les fondateurs et des élèves de l'École d'éducation civique de Moscou, tenteront de créer une autre Russie dans les années qui suivront l'effondrement de l'URSS.

Au lieu de se poser en nouveau sauveur de l'empire, Alexeï Navalny appelle à l'émergence d'une Russie radicalement différente.

Ils ont échoué, de toute évidence, au profit d'un énième dictateur, lequel se sert en ce moment d'une guerre impérialiste pour éliminer ses ennemis et semer la peur à travers la Russie. Or, même aujourd'hui, même à l'heure où la majorité des Russes reste silencieuse, intimidée par la propagande ou sous l'influence de slogans nationalistes, plus de 17 000 Russes ont protesté sur le sol russe, à la fois contre le régime et contre l'apathie de leurs concitoyens, et se sont opposés à l'impérialisme russe, ce qui leur a valu d'être placés en détention ou emprisonnés.

L'opposant Alexeï Navalny a ainsi été incarcéré en janvier 2021. Placé à l'isolement, il a profité d'une audience au tribunal le 21 septembre pour dénoncer cette guerre "criminelle" et accuser Poutine de vouloir "maculer de ce sang des centaines de milliers de personnes". Le 30 septembre dernier, il a publié une tribune, envoyée sous le manteau depuis sa cellule, qui imagine une Russie postpoutinienne et propose le remplacement du système présidentiel russe actuel – qui a dégénéré aujourd'hui en autocratie pure et dure – par une république parlementaire. Au lieu de se poser en nouveau sauveur de l'empire, il appelle donc à l'émergence d'une Russie radicalement différente.

À l'étranger, des centaines de milliers de Russes anonymes commencent à comprendre le lien étroit qui unit l'empire à l'autocratie. Certains nouveaux exilés ont tout bonnement tourné le dos à la politique et beaucoup cherchent tout simplement à échapper à la conscription. Mais un nombre non négligeable s'oppose aussi à cette guerre depuis l'étranger, à

TWITTER

UKRAINE LES MOTS DE LA GUERRE

L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.

À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

L'Empire à son apogée*



La Russie aujourd'hui*



travers des sites web russophones qui couvrent le conflit et tentent de faire passer des informations aux Russes de Russie.

Un large éventail de groupes et de personnes entend continuer de faire vivre une autre idée de la Russie, afin de créer une “société civile alternative” en dehors de Russie. Garry Kasparov – l'ancien champion du monde d'échecs devenu défenseur de la démocratie, qui a coorganisé des manifestations à Moscou dans les années 2000, au point d'être aujourd'hui persona non grata dans un pays dont il fut naguère un héros – me confiait dernièrement qu'il espérait bâtir une sorte de “Corée du Sud virtuelle”, une “opposition en exil” qui se démarquerait d'une Russie qui ressemble de plus en plus à la Corée du Nord.

Où sont les manifestations d'exilés ? Sur un point au moins, tous ces exilés du XXI^e siècle se distinguent de leurs prédécesseurs du XX^e siècle : ils restent à l'étranger – ou en prison – en raison d'une odieuse guerre de conquête impérialiste. Beaucoup s'opposent donc non seulement au régime, mais aussi à l'empire. Pour la première fois, certains estiment que ce n'est pas simplement le régime qui doit changer, mais la définition même de nation.

Kasparov fait partie des nombreuses personnes qui jugent que seule une défaite militaire permettra de faire advenir un changement politique. Il croit aujourd'hui que la démocratie ne sera possible “que lorsque la Crimée sera libérée et que le drapeau ukrainien flottera sur Sébastopol”.

Cette idée – qu'il puisse exister une autre Russie, une Russie qui soit un État-nation et non un empire – ne fait guère d'adeptes en Ukraine aujourd'hui. Au contraire, bon nombre d'Ukrainiens jugent l'opposition démocratique russe tout aussi coupable, tout aussi impérialiste, et tout aussi responsable de cette guerre que les non-dissidents.

Force est de reconnaître que toutes les personnes qui ont été qualifiées de “progressistes russes” par le passé ne se sont pas opposées à l'empire, ni à Poutine. Certaines étaient des technocrates qui plaidaient en faveur d'une dictature à la Pinochet, ou des people dont le progressisme se résumait à des photos postées sur Instagram de leurs lieux de villégiature en Europe.

La journaliste ukrainienne Olga Tokariuk faisait remarquer dernièrement sur Twitter : “Même les progressistes russes diffusent régulièrement une vision impérialiste de la politique étrangère et de l'Ukraine. On constate une tolérance à l'égard de la guerre et une aversion pour la démocratie.”

Beaucoup demandent où sont les manifestations monstres de Russes à Londres ou à Tbilissi. Pourquoi est-ce que les milliers d'exilés ne font pas entendre leur voix ?

L'argument qui voudrait qu'il n'existe pas de “bons Russes” répond à une logique émotionnelle profonde – et politique –, et pas seulement chez les Ukrainiens. Après tout, les progressistes russes ont fait chou blanc par

le passé. Ils ont échoué dans les années 1900, dans les années 2000 et ils échouent à nouveau aujourd'hui.

Ils ne sont pas parvenus à arrêter Poutine ni à empêcher cette catastrophe. Certains d'entre eux ne comprenaient pas non plus – tout au moins jusqu'à une date récente – que l'impérialisme russe avait encouragé et entretenu l'autocratie russe et que l'empire devait mourir. On entend la colère née de cet échec dans le changement de ton du président ukrainien, Volodymyr Zelensky, dans ses discours.

Verbatim

“N'ayez pas peur de sa chute”

●●● Opposants de longue date à Vladimir Poutine, l'ancien champion du monde d'échecs Garry Kasparov et l'ancien oligarque Mikhaïl Khodorkovski ont assuré, fin janvier, dans les pages du magazine américain **Foreign Affairs**, que les jours du président russe “[étaient] comptés” : “Si l'Occident tient bon, le régime va probablement s'écrouler dans un avenir proche.” Faut-il malgré tout redouter l'effondrement d'un pays doté de l'arme nucléaire ? Pour les deux opposants, une victoire de l'Ukraine, loin de déstabiliser la Russie et ses voisins, débarrasserait la planète d'un “revanchard” dont les rêves de restauration de l'Empire russe sont “voués à l'échec”. Et elle donnerait un nouveau souffle à la cause de la démocratie dans le monde.

À la veille de la guerre, Zelensky s'était adressé aux Russes, en russe, en leur demandant d'éviter ce qui était sur le point de se produire : "Les Russes veulent-ils la guerre?" interrogeait-il de façon toute rhétorique. "La réponse ne dépend que de vous, citoyens de la Fédération russe."

Parce qu'ils n'ont rien fait pour l'empêcher, Zelensky s'est joint à d'autres depuis pour réclamer l'interdiction des visas pour les Russes vers l'Europe, au motif que les Russes devaient "vivre dans leur propre monde jusqu'à ce qu'ils changent de philosophie". Quand Poutine a proclamé la mobilisation partielle en septembre, Zelensky s'est montré plus direct encore. Les Russes ne doivent pas fuir leur pays pour échapper à la conscription mais "se battre dans les rues pour [leur] liberté", leur a-t-il asséné.

Le poids culturel du passé compte et les habitudes prises sous une autocratie – notamment celle de vivre dans la peur – perdurent.

Or le philosophe ukrainien Volodymyr Yermolenko rappelle que les Russes qui viennent de quitter la Russie ne fuient pas la guerre mais la conscription : "Si ces centaines de milliers [de] personnes qui fuient la mobilisation se dressaient contre la guerre en Russie, la guerre serait terminée. Lâches."

On ne saurait rien opposer à cette logique. Les Russes auraient dû se battre et devraient le faire, c'est l'évidence. Mais il convient de rappeler, une fois encore, que certains d'entre eux l'ont fait et que certains d'entre eux le feront toujours. Peut-être cette fraction de la population a-t-elle besoin d'être rebaptisée – ce ne sont pas des "progressistes russes" mais des "Russes opposés à l'empire", des "Russes démocrates" ou des "partisans de la liberté".

Certains sont arrivés à cette conclusion au terme d'une analyse approfondie, d'autres d'instinct. Dans les conversations que j'ai eues récemment, certains Russes ont évoqué une tante qui était dissidente sous le régime soviétique, ou un ami proche en Ukraine, pour expliquer pourquoi ils espèrent une défaite militaire décisive de leur pays.

Ces déductions sont le fruit du hasard ou accidentelles. Mais ce hasard et ces accidents font que le modeste objectif de Lena Nemirovskaïa – rendre la Russie un petit peu plus civilisée – n'est pas totalement naïf. Parce qu'il n'y a rien d'inévitable, rien de génétique, rien de prédéterminé dans une nation, quelle qu'elle soit, et son gouvernement.

Le poids culturel du passé compte pour beaucoup et les habitudes prises sous une autocratie – notamment celle de vivre dans la peur – perdurent. L'ivresse du pouvoir joue également : les gens qui le détiennent n'ont aucune envie de le céder, et le prochain gouvernement russe pourrait bien être plus répressif encore que celui qui gouverne en ce moment.

Mais les accidents arrivent, des événements inattendus se produisent. Les pays évoluent, et parfois se dotent de gouvernements meilleurs – parfois pires. Les empires tombent : l'Empire russe est tombé, l'Empire soviétique est tombé, et tôt ou tard le nouvel empire russe de Poutine tombera, lui aussi.

L'avenir peut être différent. Lena Nemirovskaïa, depuis son exil à Riga, m'assurait récemment que ses efforts n'étaient pas vains. Elle croit toujours que les trois décennies qui ont suivi l'ère soviétique ont laissé une empreinte : quoi qu'il se produise à l'avenir, "on ne vivra plus jamais comme on le faisait alors".

J'ai soutenu par le passé que rien ne garantissait que la démocratie américaine perdure, que ce qui se passera aux États-Unis demain dépendra des actes des Américains aujourd'hui. La même chose vaut pour la Russie. L'avenir du pays sera façonné, non par les lois mystiques de l'histoire, mais par la manière dont ses dirigeants et ses citoyens intègrent et interprètent la tragédie qu'est cette guerre choquante, barbare et inutile.

La meilleure façon dont les étrangers peuvent aider la Russie à changer est de faire en sorte que l'Ukraine reprenne possession de son territoire et mette l'empire en déroute. Nous pouvons également continuer de soutenir les Russes, aussi peu nombreux soient-ils, qui comprennent que la défaite est la seule voie vers la modernité ; que l'échec militaire est nécessaire pour créer une société plus prospère et plus ouverte ; et qu'une fois encore l'empire doit mourir. Nul besoin de chercher de "bons Russes" idéalisés – aucun sauveur n'émergera pour réparer le pays, ni aujourd'hui ni jamais. Mais les Russes qui croient que l'avenir peut être différent continueront d'essayer de changer leur pays et, un jour ou l'autre, y parviendront. En attendant, personne ne doit laisser à Poutine le droit de définir ce qu'est être russe. Il n'a pas ce pouvoir.

— Anne Applebaum

Publié le 14 novembre 2022



SOURCE

THE ATLANTIC

Washington, États-Unis

Mensuel

theatlantic.com

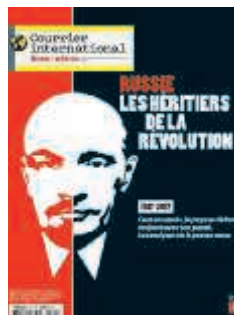
L'anticipation est l'un des points forts de *The Atlantic* depuis sa création en 1857 : mieux que tout autre magazine américain, la vénérable publication a su prendre le tournant Internet, en faisant de son site un très dynamique lieu de réflexion et de débat. La revue agrège ses pages de poèmes et d'illustrations choisies.



DANS NOS ARCHIVES

courrierinternational.com

POUTINE À LA UNE DE COURRIER INTERNATIONAL



19 septembre 2017



11 janvier 2017



2 novembre 2016

À lire



CE QU'ILS DISENT DE VLADIMIR POUTINE

Le maître du Kremlin n'a jamais caché son jeu, rappellent diplomates et écrivains dans ces textes traduits depuis un an sur notre site et dans nos pages.

● L'homme qui voulait être tsar.

Dans ce portrait publié en janvier 2022 sur le site britannique *UnHerd*, juste avant l'invasion de l'Ukraine, **Harald Malmgren** se remémore Vladimir Poutine au début de son ascension. Pour cet ancien conseiller des présidents américains Kennedy et Nixon, le caractère de l'homme était déjà bien perceptible. Et son parcours prévisible.

● Seul sur sa pyramide du pouvoir, Poutine est fichu.

Le grand romancier russe **Vladimir Sorokine** décrypte la transformation de Vladimir Poutine, "ce bel homme plein de vivacité", en "monstre impérial". Un texte paru trois semaines après le début de la guerre, dans le quotidien britannique *The Guardian*.

● "Bientôt nous serons vus comme des criminels de guerre."

Quelques jours après le déclenchement de la guerre, l'écrivain russe **Dmitri Gloukhovski** exhortait ses compatriotes à ouvrir les yeux : Poutine les rend complices des massacres en Ukraine.

WAGNER AU CENTRE DU JEU

Le groupe de mercenaires créé par Evgueni Prigoïne a fait l'objet de nombreuses publications sur notre site et dans nos pages. Morceaux choisis.

● Dans le Donbass, la danse macabre des "musiciens" du Groupe Wagner.

Autour de la ville de Bakhmout, les forces russes ont confié la direction des opérations aux mercenaires de Wagner. Le quotidien italien **La Repubblica** a réussi à les approcher.

● "Cinq minutes pour vous décider" : comment Wagner recrute.

Une vidéo montre le recrutement de prisonniers par Wagner. Contre six mois de guerre en Ukraine, on leur promet l'amnistie – ou des obsèques de héros de la patrie.

● Comment Evgueni Prigoïne et ses mercenaires sont devenus incontournables.

Le 10 janvier, Wagner a revendiqué la prise de Soledar. Une "victoire" qui contribue à installer son chef au centre du jeu politique russe.



Au Cern, des chercheurs russes marginalisés

Recherche. Faut-il autoriser les Russes à cosigner des articles scientifiques ? Au sein du laboratoire européen pour la physique des particules, en Suisse, la question divise.



✓ Dessin de Boligan paru dans **EL Universal**, Mexico.

—The Observer Londres

D'ordinaire, les quatre expériences principales utilisant le grand collisionneur de hadrons (LHC) du Cern [le laboratoire européen pour la physique des particules, en Suisse] débouchent tous les ans sur de nombreux articles scientifiques. Mais en mars 2022, leur nombre est tombé à zéro. La raison : aucun consensus n'a été trouvé sur la manière de faire figurer – ou non – les noms des scientifiques et instituts russes et biélorusses dans les crédits des travaux. Pour l'heure, le compromis consiste donc à ne rien publier.

Les publications scientifiques sont pourtant le nerf de la recherche. Elles servent à partager des informations et témoignent autant des contributions des chercheurs que des financements des agences. Les quatre expériences majeures du LHC occupent plusieurs milliers de chercheurs et d'ingénieurs, et les publications créditent généralement tous les participants à un projet.

Un sujet douloureux. Selon des sources au Cern, depuis l'invasion russe de l'Ukraine, plusieurs collaborateurs refusent de cosigner des articles avec des institutions russes et même avec certains collègues (près de 7 % des équipes). Aucune règle de publication n'a été approuvée par les deux tiers (requis) des institutions participant à chaque projet, explique le physicien russe Fedor Ratnikov. *“Nous avons des collaborateurs ukrainiens pour qui le sujet est naturellement extrêmement douloureux. [Mais] la plupart de mes collègues ukrainiens ne rejettent pas la responsabilité de l'invasion sur leurs collègues des instituts russes. Je dirais que certains de mes confrères européens sont beaucoup plus radicaux.”*

Pour Andreas Hoecker, porte-parole de l'expérience Atlas, le problème *“ne concerne que la forme de la reconnaissance institutionnelle, compte tenu des déclarations de certains hauts représentants d'institutions russes, et des liens de certains organismes de financement avec le gouvernement russe”*.

Depuis mars, les chercheurs continuent à préparer des articles et à les envoyer à des revues à comité de lecture, mais sans les publier. Plus de 70 articles sont ainsi dans les tuyaux. Des versions publiques sont accessibles sur la plateforme de prépublication arXiv, mais qu'il s'agisse de ces textes ou de ceux envoyés aux revues, aucun ne fait figurer de liste d'auteurs ou d'agences de financement. À la place d'une liste de noms de plusieurs pages, seule une formule générale comme “collaboration Atlas” sert à créditer les participants.

Jusqu'à présent, la guerre a eu relativement peu d'effets sur les financements ou

les délivrances de doctorats, expliquent les chercheurs européens et américains. *“Mais si cette politique [de non-publication] dure trop longtemps, cela pourrait finir par créer des problèmes pour les étudiants, les postdoctorants et nous-mêmes”*, met en garde un scientifique non européen du LHC. *“S'il n'y a pas de publications dans les mois qui viennent, les doctorants, les postdoctorants et les jeunes professeurs seront confrontés à de nombreuses difficultés”*, confirme Brajesh Choudhary, professeur à l'université de Delhi et membre de l'expérience CMS au Cern. [Doctorants et postdoctorants ont besoin de la visibilité qu'offrent ces publications pour obtenir des postes à l'issue de leur formation.]

Si des articles sans nom ni institution peuvent être acceptables au sein d'une expérience, ce n'est pas le cas pour les scientifiques et professeurs extérieurs; et les institutions tiennent à être créditées, car ces mentions déterminent leur classement. Quant aux agences de financement, si elles ne sont pas citées, *“je peux vous dire que leurs réactions ne seront pas très positives”*, ajoute Brajesh Choudhary.

Au printemps dernier, le conseil du Cern a décidé de mettre un terme au statut d'observateur de la Russie et de ne pas reconduire les accords de coopération avec la Biélorussie, qui expirent dans deux ans (l'Ukraine est un pays associé au Cern, dont les membres réguliers comprennent 22 États européens et Israël, mais des accords de coopération ont été signés avec plusieurs dizaines d'autres partenaires). Selon un porte-parole du Cern, *“cette mesure est une réaction [à l'invasion militaire d'un pays membre associé] qui va à l'encontre des valeurs de collaboration pacifique”*. Avant d'ajouter que *“cette décision laisse la porte ouverte à des collaborations scientifiques pacifiques une fois que les conditions le permettront”*.

“S'il n'y a pas de publications, doctorants, postdoctorants et jeunes professeurs seront en difficulté.”

Brajesh Choudhary,
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE DELHI

Concernant les publications, le conseil du Cern réuni en octobre a reconnu que *“le sujet [était] extrêmement délicat”* et a rappelé aux responsables des différentes expériences que *“les crédits [devaient] reposer sur des fondements scientifiques”*.

Fedor Ratnikov, qui a participé à des expériences utilisant l'accélérateur pour des institutions américaines et allemandes avant de retourner à Moscou en 2016 pour enseigner, pense que la suspension des publications n'est pas le principal



problème. Le physicien explique : *“Les discussions avec mes collègues russes montrent que personne n’approuve ce que la Russie fait en Ukraine. Ils continuent juste à faire leur travail : de la recherche, de l’enseignement... Nous subissons cette pression négative alors que [nous avons] passé des années, parfois une part importante de notre vie [scientifique] à œuvrer à la réussite des expériences du Cern.”*

“Lettres ouvertes”. *“Les Russes qui travaillent au Cern sont couverts par des accords de coopération internationaux, rappelle John Ellis, professeur au King’s College de Londres et spécialiste chevronné de physique théorique au Cern. Si ces accords tombent, [ces chercheurs] n’ont plus de cadre légal pour continuer à travailler en Suisse. Pourtant, certains ont signé des lettres ouvertes pour dénoncer la guerre.”* Le statut d’observateur les protège jusqu’en 2024, poursuit-il, en espérant que la situation trouve une issue diplomatique pérenne d’ici là. En attendant, il appelle à la *“protection de l’ensemble des scientifiques”*.

S’il est particulier, le cas du LHC n’est pas unique. La Fondation allemande

“La porte reste ouverte à des collaborations scientifiques pacifiques une fois que les conditions le permettront.”

UN PORTE-PAROLE DU CERN”

pour la recherche (DFG) a mis en garde les scientifiques contre la publication de travaux avec des coauteurs travaillant dans des organismes russes. La plateforme d’information scientifique et technique Web of Science a cessé de répertorier les articles en provenance de Russie. Des relecteurs ont refusé de lire des articles. Et l’exclusion des instituts russes des projets de recherche internationaux a des conséquences directes sur certains travaux, notamment dans l’étude du dérèglement climatique, où les retards s’accumulent en raison de l’arrêt de la collaboration en Arctique.

Dans une lettre publiée au printemps dernier par la revue *Science*, cinq personnalités du monde scientifique occidental appelaient leurs collègues à *“ne pas abandonner les chercheurs russes”*. Parmi

eux, Nina Fedoroff, professeure émérite de biologie à l’université d’État de Pennsylvanie, souligne que *“certains [cas de figure] semblent plutôt relever du symbole”*. De son point de vue, la diplomatie de la science *“suffit à faire le tri entre les bons et les mauvais, mais c’est un moyen sous-utilisé sur les canaux officiels”*.

Pour sortir le LHC de l’impasse, certains au Cern évoquent une solution mise en place par l’expérience Belle II sur la physique des particules, au Japon. Elle consiste à lister les auteurs en remplaçant leurs affiliations d’institutions par leur identifiant Orcid (Open Research and Contributor ID), un système largement utilisé dans le domaine de la physique, qui relie les auteurs à leurs institutions. Le gouvernement polonais y serait néanmoins opposé, refusant la disparition des affiliations polonaises. La question reste en suspens.

Alors que la communauté internationale de la physique des particules est aux prises avec un dilemme inédit, certains scientifiques comme John Ellis estiment que *“le maintien de la collaboration scientifique est une priorité absolue, c’est la meilleure manière de rassembler les nations pour*

résoudre les grands problèmes auxquels est confrontée l’humanité”. Ainsi que le rappelle Nina Fedoroff : *“Si la guerre froide est restée froide, c’est en partie grâce aux échanges entre physiciens russes et américains, et au dialogue entre ces physiciens et leurs gouvernements respectifs.”*

—Eleni Petrakou

Publié le 15 janvier

SOURCE



THE OBSERVER

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire, 177 600 ex.
observer.co.uk

Le plus ancien des journaux du dimanche (1791) est aussi l’un des fleurons de la “qualité britannique”. Il appartient au même groupe que le quotidien *The Guardian* mais est d’obédience libérale. Comme tous les journaux du dimanche britanniques, *The Observer* regorge de suppléments (Sport, Argent, Voyages, Loisirs, etc.)

Pour les Américains, une rupture difficile

●●● *“Malgré le soutien de l’Occident à l’Ukraine, interrompre les collaborations scientifiques et techniques des États-Unis avec la Russie s’est révélé plus compliqué [qu’en Europe], rapporte le site d’information américain **The Daily Beast**. Dans de nombreux cas, ce sont les scientifiques américains eux-mêmes qui s’y sont opposés. Ils affirment que leurs travaux et ceux de leurs collègues russes sont trop importants et trop urgents pour être suspendus, notamment en ce qui concerne la recherche sur le dérèglement climatique, en raison de l’accélération du réchauffement de la planète.”* Mais la science russe est inextricablement liée au gouvernement russe. La majorité des scientifiques du pays sont, au moins partiellement, financés par l’État. Difficile, alors, de faire la part des choses et de ne pas chercher un moyen de marquer sa désapprobation à l’égard de la guerre que mène la Russie en Ukraine. Si le célèbre Massachusetts Institute of Technology (MIT) a annoncé, dès le lendemain de l’invasion russe, qu’il mettait fin à un partenariat de 3 milliards de dollars,

d’autres ne se sont pas manifestés immédiatement. Pendant quatre mois, après le début de la guerre, le gouvernement Biden est resté silencieux sur les collaborations américano-russes. En juin, il a finalement annoncé que les États-Unis commenceraient à *“ralentir”* tous les projets de recherche en cours financés par l’État fédéral en partenariat avec la Russie, et a interdit le lancement de nouveaux projets. D’après le *Daily Beast*, c’est *“pour éviter que la guerre n’entraîne la destruction totale des universités ukrainiennes et une éventuelle catastrophe nucléaire [que] le gouvernement Biden n’a pas coupé complètement ses liens scientifiques avec la Russie – une recommandation du Bureau de la politique scientifique et technologique, qui conseille le président sur toutes les questions liées à ces domaines”*. Certains chercheurs américains ont marqué leur soutien à leurs confrères russes. C’est le cas notamment de Michael Riordan, qui publiait en août une tribune dans *The New York Times* : *“Moi, physicien, je ne veux pas que la Russie quitte le monde de la science.”*



Réveil Courier

Chaque matin à 6 heures, 7 jours sur 7
le meilleur de la presse étrangère
reveil.courrierinternational.com



Depuis n’importe quel appareil,
rendez-vous sur
reveil.courrierinternational.com





Les exportations de céréales ont repris grâce au rail

Commerce. Le conflit a bouleversé le marché des céréales. Dans une bourgade slovaque à la frontière ukrainienne, un groupe suédois a acheté un silo pour envoyer les grains à l'ouest.



— **Frankfurter Allgemeine Zeitung** (extraits) *Frankfort*

Tout s'est précipité dans la dernière ligne droite. Tahir Musayev s'est soudain retrouvé talonné par d'autres acquéreurs. L'avance importante qu'il avait versée au vendeur slovaque n'a fait aucune différence.

“Ça n'a servi à rien, se souvient Tahir Musayev, penché sur une assiette fumante de bortsch dans la cantine rutilante de son nouveau siège. Les autres sont venus et ont balancé : ‘On va payer plus et on vous sortira de la course.’ Alors on a immédiatement versé le reste à payer.”

Far West à l'Est, mi-mars 2022. La guerre d'agression de la Russie ne date que de quelques semaines. Les assaillants se trouvent au fin fond de l'Ukraine, bombardent les villes, les usines, prennent pour cible les routes et les ponts, saccagent les champs avec les chenilles de leurs chars. Est-ce vraiment le moment de faire des affaires sur le long terme ?

Tahir Musayev n'a pas eu le temps d'y réfléchir. Ce grossiste en céréales a investi plusieurs millions d'euros pour 3,5 hectares de terrain à la frontière entre l'Ukraine et la Slovaquie et un immeuble administratif désaffecté, cerné d'une clôture rouillée. La route d'accès est jonchée de nids-de-poule et, à l'arrière, le sol est tellement boueux en ce mois de janvier que chaque pas s'accompagne d'un bruit de succion. Il y a aussi

des voies ferrées et un silo de béton. Avec ses 2 mètres de long, ses 25 mètres de large et ses 44 mètres de haut, c'est un monstre brun jaune soutenu par 48 colonnes de béton.

Ce n'est pas que les silos soient une denrée rare en Slovaquie. On peut d'ailleurs en apercevoir au loin, qui se dressent au milieu de la plaine humide de champs bordés d'arbustes. Certains sont même raccordés aux voies ferroviaires. Mais un seul, celui de la gare de transbordement de Cierna nad Tisou, est relié à deux réseaux bien distincts. À droite, les larges

rails de l'Est, à gauche, ceux, plus étroits, des chemins de fer européens, sur lesquels les marchandises doivent être transbordées avant de prendre la direction de l'Ouest. Un double accès qui fait la différence. Surtout lorsqu'on veut vendre du maïs,

du soja et du blé d'Ukraine à des clients occidentaux. C'est le cas de Tahir Musayev, directeur commercial [azerbaïdjanais] de Grain Alliance. Cette entreprise [dont le siège social est à Stockholm] opère en Ukraine et est détenue par des investisseurs suédois ; elle exploite plus de 60 000 hectares de terres. Avec ses 400 000 tonnes de récolte annuelle, elle n'est cependant qu'une exploitation agricole de taille moyenne selon les critères ukrainiens.

L'invasion russe n'en a pas moins été lourde de conséquences. Car les 120 000 tonnes de grains – séchés et ventés – stockés dans ses silos se trouvaient alors plus près de la Russie que de l'Union européenne. Quelque 90 000 tonnes étaient déjà vendues mais ne pouvaient pas être acheminées à leurs clients. Quand elles parvenaient jusqu'à un bateau d'un

port de la mer Noire comme Mykolaïv ou Odessa, les acheteurs refusaient de prendre livraison de leur marchandise. Bientôt, les chemins de fer menant aux ports ukrainiens de Reni et Izmaïl, sur les rives du Danube, ont été bombardés à leur tour. Les camions et les wagons de fret se sont alors entassés pendant des semaines devant le port roumain de Constanta [sur la mer Noire]. Il explique : “Avant la guerre, on expédiait 90 % de nos récoltes par navire, mais depuis le début du conflit, on est passés à 10 % grand maximum.”

Le blocus des ports a tari l'une des principales sources d'exportation de céréales du monde. L'Ukraine a soudain été privée de milliards de recettes, et les prix sur le marché mondial se sont envolés. Les ports de la mer Noire sont restés bloqués près de six mois. Et si la réouverture de certains d'entre eux a permis d'apaiser quelque peu la situation, l'indice des prix alimentaires de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) a tout de même flambé de 14,3 %, pour atteindre un niveau historique de 143,7 points.

Du maïs et du blé. Malgré cette réouverture, les exportations de céréales ukrainiennes sont inférieures à leur niveau de 2021 : d'après le ministère de l'Agriculture, près 23,6 millions de tonnes de céréales – essentiellement du maïs et du blé – ont été exportées sur la saison 2022-2023. C'est presque

un tiers de moins que les 33,5 millions de tonnes de l'année précédente. La majeure partie a été expédiée par voie maritime – 12 millions de tonnes à début décembre, selon l'Union européenne. On manque toutefois de données plus précises, notamment sur le fret ferroviaire, estimé entre 3 et 5 millions de tonnes par les professionnels.

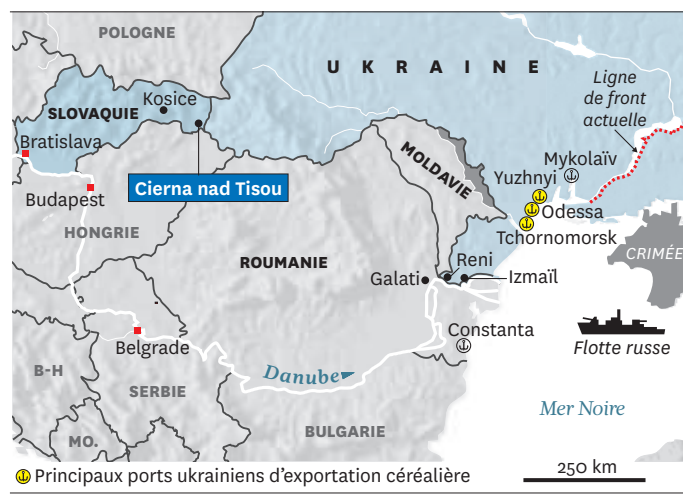
Il a fallu développer et relancer le transport routier. “Avant la guerre, l'exportation de céréales par voie terrestre était quasi inexistante en Ukraine”, dit Clemens Först, directeur de RCG, la branche fret de la compagnie de chemin de fer autrichienne ÖBB. Avant l'invasion russe, environ 10 000 tonnes quittaient l'Ukraine chaque mois, contre 150 000 tonnes en moyenne depuis avril 2022.

RCG se considère comme le numéro un du marché, en concurrence avec ses homologues allemands de la Deutsche Bahn et polonais de Polskie Koleje Państwowe (PKP). À la fin de l'année dernière, plus de 1,2 million de tonnes avaient voyagé en train jusqu'à la mer du Nord et l'Italie, dont plus de 300 000 tonnes avaient transité par Cierna nad Tisou.

Dans les années 1970, la petite localité slovaque à la frontière ukrainienne a été transformée en immense gare de transbordement. Les voies larges ont alors été prolongées jusqu'en Slovaquie, notamment pour desservir l'aciérie de Kosice, à 80 kilomètres à l'ouest, et pour permettre au blé de traverser



REPORTAGE



← Tahir Musayev, de l'entreprise Grain Alliance, devant un train rempli de maïs ukrainien. Photo Andreas Mihm/FAZ

la frontière. Mais la chute de l'Union soviétique a entraîné celle du chemin de fer. L'essentiel du transport de gros s'est alors reporté sur les voies maritimes, tandis que, sur la terre ferme, le camion s'imposait comme le véhicule de prédilection.

Si Cierna nad Tisou est la plus grande gare de transbordement d'Europe orientale, elle n'est pas la seule à assurer la liaison avec l'Ukraine. Le trafic ferroviaire a aussi repris en Moldavie et dans le port roumain de Galati, sur le Danube. Mais les gares frontalières les plus fréquentées restent celles qui mènent vers l'UE, à la lisière de la Pologne, de la Hongrie et de la Slovaquie.

Goulet d'étranglement. Et la tendance devrait se confirmer. Clemens Först, qui souhaite que la guerre s'arrête, est persuadé que l'essor du fret ferroviaire perdurera en temps de paix. "Nous tablons sur des volumes sensiblement identiques." Il en est d'autant plus persuadé que la demande dépasse largement les capacités techniques des transporteurs. "Nous pourrions en faire beaucoup plus", explique-t-il, soulignant les goulets d'étranglement des postes-frontières, le manque de moyens pour le transbordement, les formalités de douane et "une flotte de wagons céréaliers inadaptée à ce flux inédit de marchandises".

Tahir Musayev se félicite d'autant plus de sa dernière acquisition en Slovaquie. À côté du silo géant, capable d'accueillir jusqu'à 20000 tonnes, un train rempli de maïs est justement en cours de déchargement. Certains grains n'ont pas résisté au voyage, le sol est jonché de farine. Les céréales sont déversées dans une

ouverture aménagée près des rails, puis sont acheminées sur un ingénieux – et bruyant – réseau de tapis roulants et de convoyeurs à vis. Elles passent d'abord sous le bâtiment, puis sont bringuebalees jusqu'à 30 mètres de hauteur, avant de tomber dans les silos.

En trente minutes, 70 tonnes sont déchargées. Du côté des voies ferrées européennes, un train est en cours de chargement. Ses wagons jaunes s'élanceront bientôt pour l'Ouest. Tahir Musayev, barbe hirsute, ne connaît pas la destination finale du convoi. Une ville portuaire, peut-être, d'où les céréales seront transférées sur des cargos pour poursuivre leur chemin. À moins qu'elles ne soient directement livrées dans des moulins, des élevages avicoles ou des fermes d'engraissement.

La demande est si forte qu'il compte s'agrandir. Il veut faire construire de nouveaux silos pour doubler la capacité de stockage du site et moderniser

"Avant la guerre, on expédiait 90 % de nos récoltes par navire ; on est passés à 10 %."

Tahir Musayev, DIRECTEUR COMMERCIAL DE GRAIN ALLIANCE

les infrastructures existantes : installation de filtres à air pour lutter contre la poussière de farine omniprésente dans les silos, rénovation du bâtiment administratif et des voies d'accès. La Banque européenne pour la reconstruction et le développement (Berd) vient de lui accorder un prêt de 10 millions d'euros. Il espère doubler le volume de grain transbordé, jusqu'à atteindre 800000 tonnes par an.

Malgré la forte augmentation des coûts liée à la guerre, Tahir Musayev dispose aujourd'hui de 150 wagons-silos – et en a commandé 80 supplémentaires. En attendant leur livraison, il se débrouille avec d'anciens wagons de transport de ciment.

Quand on lui demande de dresser le bilan de l'année 2022, le directeur commercial parle d'abord de ses collègues emportés par la guerre. Puis il mentionne ses 75 employés – sur un effectif total de 1100 personnes – envoyés au front et que le fait de travailler pour une "entreprise à enjeu stratégique" n'a pas aidés. Ensuite seulement, il parle de commerce. "L'un dans l'autre, l'année a été bonne."

Pour que cela continue, Grain Alliance a fait des stocks de semences et d'engrais en prévision du printemps, et mis à l'abri ses réserves de carburant destinées aux tracteurs et aux moissonneuses. Ont-ils peur des Russes? Non. L'objectif à moyen terme reste inchangé : étendre les surfaces cultivables, pour passer de 60000 à 100000 hectares.

À Cierna nad Tisou, Tahir Musayev espère recevoir rapidement les autorisations du gouvernement slovaque. La gare a déjà promis de fournir une locomotive de manœuvre supplémentaire, pour assurer la bonne circulation des marchandises de part et d'autre de la frontière.

Les nouveaux silos devraient être installés en septembre. Dans une vidéo, on les voit en images de synthèse briller sous les rayons du soleil. Devant eux flottent quatre drapeaux, ceux de l'Ukraine, de la Slovaquie, de la Suède et de l'Europe.

—Andreas Mihm
Publié le 16 janvier

NOTRE SÉLECTION

Pour commander, scannez le code QR



Ou rendez-vous sur notre site : <https://boutiquevpc.courrierinternational.com/>



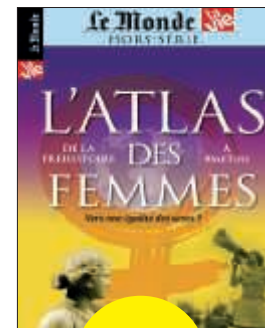
14,50€*

La Seconde Guerre mondiale à travers les cartes

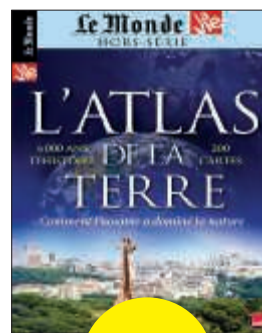
Histoire & Civilisations met en valeur la cartographie militaire organisée par grands thèmes. Le plus : une iconographie exceptionnelle composée de plus de 80 cartes d'époque provenant des collections de la British Library de Londres.

L'Atlas des femmes

Cet atlas dresse un tableau de la condition féminine à travers les âges et les continents. Un portrait multiple et original, où sont déconstruits les stéréotypes, et relatées les luttes et les résistances contre les discriminations, jusqu'à l'émancipation.



14€*



14€*

L'Atlas de la terre

Cet atlas déroule la passionnante histoire du progrès et de ses méfaits, à l'origine de la prise de conscience écologique et de la crise climatique actuelle. Une approche originale, en cartes et en infographies.

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 30/06/2023 * Frais de port en sus en fonction du produit. Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : <https://boutique.courrierinternational.com/cgv-co>

À lire

L'ÉCONOMIE BOULEVERSÉE

● **Elvira Nabioullina, commandante en chef de l'économie russe.** Parmi les nombreux articles traitant des conséquences de la guerre que nous avons publiés figure le portrait de la présidente de la Banque centrale

de Russie, écrit par le **New York Times**. Cette fidèle de Vladimir Poutine joue un rôle clé dans la capacité du pays à résister aux sanctions économiques.

● **Reconstruire l'Ukraine, à quel prix ?** Selon les estimations, de 200 à 500 milliards d'euros seront nécessaires pour que le pays se redresse, rapporte **The Economist**.

● **"L'économie russe est sur une plaque de glace, mais elle ne tombera pas dans l'abîme".**

L'économiste russe Sergueï Alexachenko décrypte pour le quotidien tchèque "Denik N" les répercussions des sanctions occidentales, le coût de la guerre pour Vladimir Poutine et les conséquences de la mobilisation sur l'économie russe.

ENVIRONNEMENT



Un an de ravages

Pollution. Forêts, sols, eaux, faune et flore... En Ukraine, l'environnement paie un lourd tribut à la guerre.

→ Dessin de De Angelis, Italie.



la mort de plusieurs milliers de dauphins en mer Noire, tués par des mines ou les sonars des sous-marins russes. Alors certes, la baisse de la circulation automobile a amélioré la qualité de l'air dans certaines régions. Mais il y a encore d'autres dangers pour l'environnement, à commencer par le risque de dégâts sur la centrale nucléaire de Zaporijjia, occupée par les Russes depuis début mars.

Feux de forêt. À ce jour, selon Ruslan Strilets, le ministre de l'Environnement, le coût des dommages dépasse 46 milliards de dollars [43 milliards d'euros], que l'Ukraine réclamera à terme comme réparations de guerre à la Russie. La pollution de l'air, chiffrée à 27 milliards de dollars, représente le plus gros de la facture. En dix mois seulement, plus de 42 millions de tonnes de CO₂, soit l'équivalent des émissions annuelles de la Bulgarie, ont été rejetées dans l'atmosphère à cause du conflit, estime le ministre. Les feux de forêt causés par les bombardements, ainsi que les attaques russes contre des dépôts de carburant, avec 680 000 tonnes de pétrole et de combustible partis en fumée, sont les grands responsables de ces émissions.

Le conflit a par ailleurs empoisonné de vastes superficies de terres agricoles. Des produits chimiques et des carburants dangereux, relâchés par l'explosion des missiles et les dizaines de milliers d'obus tirés chaque jour par les deux camps, ont infiltré les sols tout le long de la ligne de front. Ce type de pollution peut dégrader les écosystèmes et les cultures des décennies après que les combats ont cessé, rappelle Olexiy Angurets, auteur

d'un rapport à paraître sur les conséquences de la guerre pour l'environnement. Pour les terres agricoles ukrainiennes, la facture est déjà évaluée à 18 milliards de dollars par le gouvernement.

L'Ukraine n'était pas un parfait modèle d'écologie avant l'invasion russe. En 2022, le pays était classé à la 52^e place (sur 180) de l'indice de performance environnementale établi par des chercheurs des universités [américaines] Yale et Columbia. L'après-guerre et la reconstruction pourraient être l'occasion de mieux faire. Tetiana Riabokin, du WWF Ukraine, tempère : "Ce que nous craignons, c'est qu'en matière de protection de l'environnement la reconstruction se résume à quelques projets verts par-ci, par-là." D'après elle, l'Ukraine doit mettre la transition écologique et la décarbonation de l'économie au centre de sa reconstruction, ce qui par ailleurs aurait l'avantage de rendre le plan plus séduisant pour les donateurs étrangers et les contribuables, et de soutenir le pays dans sa demande d'adhésion à l'UE.

Pour l'essentiel, les dégâts causés à l'environnement ne pourront pas être réparés tant que dure la guerre. Certains projets sont toutefois en cours. Depuis un an, l'Office ukrainien des forêts a planté plus de 180 millions d'arbres dans le cadre d'un programme de reforestation. Fin septembre, ses forestiers ont ouvert une pépinière à quelques kilomètres de la frontière biélorusse, d'où était venue l'une des vagues de troupes russes lors du lancement de l'offensive, en février 2022. "Une façon de leur montrer que nous n'avons pas peur, se félicite Ruslan Strilets, et que la victoire nous reviendra." —

Publié le 14 janvier

—The Economist Londres

Jusqu'à l'invasion russe, les habitants des villages alentour aimaient bien le lac artificiel d'Oskil, long d'une centaine de kilomètres, où ils venaient se baigner, écouter le chant des oiseaux, pêcher. Aujourd'hui ce coin de verdure au sud de Koupiansk, dans l'est de l'Ukraine, est méconnaissable. Sur la rive orientale, les villages repris par les Ukrainiens il y a quatre mois sont en ruines, les arbres sont calcinés, les chars éventrés s'alignent.

Au printemps dernier, pour empêcher les troupes russes de traverser le Donets, en aval de la rivière Oskil, les forces ukrainiennes ont fait exploser les vannes du réservoir. L'opération a contribué à ralentir l'avancée des Russes – mais elle a aussi semé la

désolation. Plus de 350 millions de mètres cubes d'eau se sont échappés du barrage, le niveau d'eau s'est effondré, le lit du lac est à sec par endroits. Les oiseaux qui nidifiaient ici ont disparu. Quelque 2 millions de poissons sont probablement morts. Des puits sont à sec.

Forêts ravagées par des incendies causés par les bombardements incessants ou abattues pour la construction des tranchées; sols et eaux souterraines contaminés par des métaux lourds et des produits toxiques provenant des munitions explosées, animaux tués ou chassés de leur habitat – voilà autant de victimes de la guerre en Ukraine dont on parle moins. Alors qu'environ 18 % du pays reste sous occupation russe, il sera sans doute impossible d'évaluer précisément les dégâts tant que les combats

se poursuivent. Mais aussi fragmentaires soient-elles, les données existantes dressent le tableau d'une catastrophe écologique.

Depuis le début de la guerre, le ministère de l'Environnement ukrainien a recensé quelque 2300 cas de dommages environnementaux. Environ 2,8 millions d'hectares de zones protégées, abritant des milliers d'espèces végétales et animales, sont menacés de destruction. Trois millions d'hectares de forêts, soit environ un tiers du total, ont vu se dérouler des combats, et sur cette superficie, au moins 23300 hectares sont partis en fumée. Des abattages illégaux sont rapportés dans nombre des 18 parcs nationaux et réserves naturelles occupés par les Russes.

De l'avis de responsables et de scientifiques ukrainiens, la guerre est aussi à l'origine de

 Courrier international

Climatiques

Agir face au dérèglement climatique et s'adapter. Chaque semaine, les pistes de la presse étrangère.



Le jeudi,
notre nouvelle
newsletter.

Inscrivez-vous sur
courrierinternational.com



360



MAGAZINE

Une tentative d'éradication • Culture 52
 Andriy Lioubka dépose la plume • Littérature ... 56
 Un conflit millénaire? • Histoire 58

BONSOIR, NOUS SOMMES D'UKRAINE

L'invasion russe en Ukraine a donné naissance à d'innombrables mêmes, slogans de guerre et autres cris de ralliement. Mais aucun n'est aussi efficace que cette simple phrase issue d'une chanson qui redéfinit de façon inclusive l'"ukrainité", souligne cette universitaire ukrainienne. — Los Angeles Review of Books [extraits] Los Angeles

Quel est le secret d'un slogan efficace en temps de guerre? Le bras plié et musclé de Rosie la Riveteuse, sous une bulle qui disait : "On peut le faire!" L'Oncle Sam déclarant, le doigt pointé vers le public : "J'ai besoin de vous." La recommandation discrète du gouvernement britannique : "Gardez votre calme et tenez bon." Le célèbre geste de la main de Winston Churchill, dont les doigts formaient le V de la victoire. Autant d'exemples qui montrent comment la propagande élaborée par l'État peut mobiliser les citoyens. Durant la Seconde Guerre mondiale, ces cris de ralliement américains et britanniques ont regonflé le moral, en partie rassuré ou – dans le cas de l'affirmation galvanisante de Rosie la Riveteuse – ouvert des horizons au sujet de qui avait sa place, en l'occurrence sur le lieu de travail : nous, tous ensemble, et les femmes aussi. On peut le faire.

Dans leur défense contre la guerre d'agression de la Russie, les Ukrainiens ont produit des mêmes en série, des chansons devenues rapidement virales et toutes sortes de slogans et de hashtags. Souvent, ces slogans partent de la base (en particulier sur Internet) et ils finissent par être récupérés par l'État. Ce qui correspond assez aux pratiques militantes de l'ère des réseaux sociaux où surgissent des hashtags comme #MeToo et #BlackLivesMatter qui incitent des masses de gens à agir sur le plan politique. L'histoire, ici, est cependant un peu différente, elle a quelque chose qui est spécifiquement lié au combat de l'Ukraine : comment une phrase courante s'est métamorphosée en un slogan de temps de guerre et a accumulé du sens en passant d'un contexte au suivant.

Permettez-moi de vous raconter comment une expression banale s'est muée en un cri du cœur existentiel, dont la surcharge sémiotique est tellement importante qu'elle en est presque impossible à traduire. C'est à une phrase toute simple que je pense : Доброго вечора, ми з України. Ce qui veut juste dire : "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine." Pas vraiment le genre de phrase qui donne envie de se marteler le torse en poussant un rugissement primal au nom de la défense de votre terre natale.

Et pourtant, cette phrase, qui a commencé sous la forme d'une blague lancée par un musicien, samplée et transformée en hymne électro, est aujourd'hui un slogan scandé par des hommes politiques, des soldats, des intellectuels, des internautes ukrainiens et par ceux qui les soutiennent dans le monde entier. Sur toutes les lèvres dans les mois qui ont suivi l'invasion russe, elle est désormais galvaudée, mais n'en continue pas moins à proliférer.

"Bonsoir, nous sommes d'Ukraine" est un slogan maintenant si omniprésent qu'on le retrouve dans des clips, et même dans la culture au sens le plus large du terme. → 50



49 ← La poste ukrainienne a, par exemple, organisé un concours en juillet 2022 pour inviter les gens à participer à la conception d'un timbre capable de rendre au mieux l'esprit de cette phrase. Le projet gagnant représente un tracteur orné du drapeau ukrainien en train de remorquer un char russe, les mots "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine" inscrits dans le ciel jaune au-dessus de lui.

La plupart des Ukrainiens ont entendu la phrase pour la première fois dans un morceau électro intitulé "D'où venez-vous?", du groupe ProBass-Hardi, sorti à la fin d'octobre 2021. ProBass-Hardi se compose d'Artem Tkachenko et Maksym Mokrenko, un duo originaire de la ville de Krementchouk, qui définissent leur musique comme de l'"ukrobass". Des mois avant l'invasion russe, le morceau est devenu un tube.

C'est un morceau essentiellement instrumental qui mixe des éléments classiques de l'électro avec des samples du folklore ukrainien. Et durant les deux premières secondes, on entend une voix d'homme dire en ukrainien : "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine." Environ une minute plus tard, le sample se répète. La voix est celle de Marko Halanevitch, membre de DakhaBrakha, un groupe de Kiev qui dit faire de l'"ethno-chaos". Passant en revue des vidéos de groupes ukrainiens à la recherche de samples folks, le duo ProBass-Hardi est tombé sur Halanevitch qui présentait DakhaBrakha à un public anglais. Halanevitch saluait le public en anglais, avant d'ajouter en ukrainien : "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine."

ProBass-Hardi a récupéré l'extrait de deux secondes, le concevant comme un hommage aux membres de DakhaBrakha – qui, du fait de leur succès à l'étranger, servent d'ambassadeurs informels de la culture ukrainienne dans le monde anglophone depuis la révolution de Maïdan et les violences déclenchées par la Russie dans son sillage en 2014. Quand le morceau est sorti, les musiciens de DakhaBrakha ont posté des remerciements sur TikTok, puis tout le monde a repris le cours de son existence – jusqu'au 24 février 2022.

Quand Poutine a déchaîné la campagne de terreur de l'armée russe contre les Ukrainiens, la chanson de ProBass-Hardi s'est transformée en un étendard brandi sur le "front musical" de la guerre. Toutefois, contrairement à d'autres prestations musicales virales, comme la version a cappella de la chanson *Oï o Louzi Tchervona Kalyna* par Andriy Khlyvniouk, du groupe BoomBox, qui a captivé le monde entier dans les semaines qui ont suivi l'invasion, le morceau de ProBass-Hardi est resté principalement cantonné à la sphère médiatique ukrainienne. À force d'être maintes fois relayé sur YouTube, TikTok et d'autres plateformes, il a effacé l'espace séparant le "front réel" du "front musical". Dans d'innombrables vidéos, on peut voir des soldats des forces armées ukrainiennes se servir de vidéos du morceau en guise de bande-son. D'autres vidéos les montrent juchés sur des chars ou d'autres matériels russes détruits ou abandonnés, en train de proclamer : "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine."

Mais c'est sans doute à Vitaly Kim, homme d'affaires reconverti en politicien et nommé par le président Zelensky gouverneur de l'oblast stratégique de Mykolaïv en 2020, qu'il faut attribuer la transformation définitive de la phrase en slogan de guerre. Peu après l'entrée des troupes russes en territoire ukrainien, Kim a commencé à publier des posts sur les réseaux sociaux. Et toutes ses interventions commençaient systématiquement par "Bonjour, nous sommes d'Ukraine". Quand les forces russes ont occupé la ville portuaire

↳ *Independent*. Dessin d'Albina Kolesnitchenko, Ukraine.



de Kherson et ses environs, elles ont ensuite marché sur Mykolaïv, mais ont été repoussées.

Kim, qui est en partie d'origine coréenne, est devenu l'incarnation de la résistance ukrainienne. Au début du mois de mai 2022, une photo de lui a circulé sur les réseaux sociaux : assis dans un fauteuil, vêtu d'un pantalon de treillis, veste assortie accrochée au dossier de son fauteuil, il pose les pieds sur son bureau, arborant des chaussures à carreaux de couleur vive désormais célèbres. Sa nonchalance face à la menace qui pesait sur sa propre existence s'est confondue avec la discrète confiance qui émane du slogan.

Nous nous croyons souvent immunisés contre l'attrait des slogans et nous nous méfions des appels à un patriotisme grossier. Beaucoup de mes amis ukrainiens considèrent toujours ces platitudes patriotiques et ce kitsch populaire avec le scepticisme classique de la gauche politique et culturelle. Et pourtant, dans des moments de crise existentielle, nous nous tournons vers ce genre d'expressions toutes faites. Lors d'un récent appel sur WhatsApp, un ami ukrainien m'a salué par les mots "Slava Oukraïny!" ("Gloire à l'Ukraine!"). Sans une once

d'ironie, je me suis entendue répondre "Heroïam Slava!" ("Gloire aux héros!"), et j'en avais même la gorge légèrement serrée d'émotion.

Au départ, j'associais ces deux phrases aux mouvements ethno-nationalistes de l'histoire ukrainienne, à des projets de constitution d'un État exclusif qui ne correspondent pas à mes opinions politiques et à mon rêve d'une Ukraine démocratique. Je sais bien que la propagande soviétique a tiré parti du fait que ce slogan avait été utilisé pendant la Seconde Guerre mondiale pour calomnier tous les Ukrainiens en les présentant comme de dangereux nationalistes, malgré tout, je n'ai pas pu me résoudre à l'utiliser après les incursions russes en Ukraine en 2014. Aujourd'hui, j'en suis capable. Mon ami ukrainien à l'autre bout de la ligne ressent la même chose.

Avec la guerre, on ne se retrouve pas seulement en étrange compagnie, mais aussi parfois avec de curieuses nouvelles idées politiques. En août, sur son compte Twitter (pour l'heure suspendu), @ulyamustdie décrivait en ces termes ce que lui inspirait "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine" et d'autres signes de symbolisme patriotique : "Ça pourrait craindre 100 fois plus, je continuerais à les afficher, je vais

teindre mes putains de cheveux en bleu et jaune, je vais baptiser tous mes putains de mêmes Slava et je changerai de nom pour m'appeler Ukraine, je vais me tatouer un putain de trident sur tout le dos." Et c'est là toute l'affaire : ces "nous" qui sont d'Ukraine, ils ont changé. C'est un "nous" qui ne cesse de s'élargir. Le génie de cette phrase innocente, "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine" – guère plus, en réalité, qu'une salutation et la déclaration d'un état de fait –, tient à la façon habile qu'elle a de dissimuler son radicalisme.

Dans un pays présenté historiquement et de façon stéréotypée par son menaçant voisin du nord comme un foyer d'intolérance ethno-nationaliste, ce slogan fonctionne justement parce qu'il ne cède pas à la rhétorique "essentialisante" de l'ukrainité. Ce n'est pas un individu qui proclame son identité : je suis ukrainien. C'est plutôt une déclaration collective, factuelle : nous sommes d'Ukraine. Ce qui sous-entend aussi – et je déteste être encore obligée de le dire, mais nous en sommes là – que l'Ukraine existe, que c'est un endroit légitime qui abrite des gens qui la considèrent comme chez eux.

Sachant que la Russie nie l'existence de ce qui s'appelle l'Ukraine et de gens que l'on appelle les Ukrainiens, affirmer quelque chose d'aussi évident que sa propre existence est tout à fait radical. Quiconque est d'Ukraine peut le dire s'il lui en prend l'envie. C'est poli. Discret. Comme le bras musclé de Rosie la Riveteuse pour les femmes américaines, le "nous" est ici synonyme d'ouverture.

Cette redéfinition inclusive de l'ukrainité sert de thème à de nombreuses nouvelles chansons d'artistes ukrainiens venus de tous les horizons. Mais un morceau lancé début avril 2022 par Iana Chemaeva, influenceuse et musicienne ukrainienne qui se produit sous le nom de Jerry Heil, compte, selon moi, parmi les plus brillantes de ces rengaines. Elle reprend l'esprit communicatif de "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine" et le fait exploser en de multiples dimensions. Sa chanson, dont on peut traduire le

Ce slogan fonctionne parce qu'il ne cède pas à la rhétorique "essentialisante" de l'ukrainité. C'est une déclaration collective, factuelle : nous sommes d'Ukraine.

titre par "Vilain Moscovite (dégage de l'Ukraine)", fédère des aspects apparemment incompatibles de la culture et de l'histoire ukrainiennes. Ce faisant, elle laisse entrevoir la possibilité que tous ces récits incompatibles sur le passé puissent coexister.

Le titre est tiré d'une blague de l'artiste travestie, pop star et comédienne Verka Serdioutchka (de son vrai nom Andriy Danylko), qui a connu la gloire en finissant deuxième de l'édition 2007 de l'Eurovision avec sa chanson *Dancing Lasha Tumbai*. Le personnage de Serdioutchka incarne l'archétype de l'Ukrainienne d'âge moyen des classes laborieuses, une contrôleuse des chemins de fer envoûtée par les promesses glamour et l'optimisme cruel du capitalisme post-soviétique. Tout l'humour réside dans le décalage entre l'image qu'a d'elle-même Serdioutchka, qui ne doute de rien, et son côté ouvertement ridicule.

Les élites ukrainiennes ont souvent critiqué le fait qu'elle grossissait les stéréotypes de la ruralité et du sentiment d'infériorité des Ukrainiens. Reste que Serdioutchka est devenue un phénomène incontournable dans le monde post-soviétique. Le personnage s'exprime souvent en *sourjyk* (un sabir mêlant russe et ukrainien, traditionnellement

associé aux couches inférieures de la société). La chanson de Jerry Heil se développe en répétant le refrain de Serdioutchka qui exige des Russes qu'ils fichent le camp d'Ukraine. Avant l'invasion, Serdioutchka était une star sur le marché tant ukrainophone que russophone. Son engagement indéfectible en faveur de l'Ukraine pendant la guerre n'était pas une certitude au départ, et il constitue une preuve supplémentaire de la volonté qu'ont les Ukrainiens de toutes origines de défendre leur pays.

La chanson est aussi drôle qu'elle est dans l'air du temps. Jerry Heil y chante comment les nouveaux héros ukrainiens omniprésents dans les informations "nous volent nos cœurs comme les Roms volent des chars", ou comment le refus de Zelensky de quitter Kiev a brisé la résolution des envahisseurs tout comme le bocal de concombres à la saumure lancé par une Kéviennne aurait abattu un drone russe. Il faut noter que le morceau incorpore la mélodie d'un chant des Cosaques zaporogues qui remonterait à la seconde moitié du XVII^e siècle.

Les Zaporogues ont été les premiers à tenter l'expérience d'un État ukrainien anti-impérial [lire p.58]. Une expérience que l'on pourrait évidemment qualifier de nos jours d'ethno-nationaliste. Les archives historiques abondent en témoignages sur la violence des Cosaques à l'endroit des populations qui cohabitaient sur le territoire de l'Ukraine, entre autres lors de pogroms visant les communautés juive et catholique. Les paroles originales mentionnaient deux chefs zaporogues qui, en leur temps, avaient contribué à l'édification de l'État cosaque : Mykhailo Dorochenko et Petro Konachevitch-Sahaïdatchniy.

Dans la relecture qu'elle en fait, la chanteuse Jerry Heil cite à leur place trois dirigeants actuels : Volodymyr Zelensky, le président ukrainien, dont les racines juives et l'éducation russophone sont désormais bien connues ; Vitaly Kim, le gouverneur ukrainien d'origine coréenne déjà évoqué, célèbre pour avoir défendu Mykolaïv avec acharnement ; et Oleksiy Arestovitch, [ancien] conseiller du président, en partie biélorusse et né en Géorgie, dont les briefings quotidiens, distillés sur un ton apaisant, ont attiré un large public dans les premières semaines qui ont suivi l'invasion.

Certes, aucun d'entre eux n'est sans tache (en particulier Arestovitch, un spécialiste de la controverse aux engagements politiques douteux), mais ils jouent un rôle de premier plan, pour ne pas dire vital, dans la défense de leur pays en guerre. Et donc, en 2022, la mélodie de ce chant vieux de plusieurs siècles s'est trouvée dotée de nouvelles paroles qui célèbrent ces trois hommes – dont pas un n'aurait pu trouver sa place dans le projet d'État des Cosaques zaporogues – en tant qu'emblèmes des aspirations à la souveraineté de l'Ukraine moderne et de son refus de se soumettre à la domination russe.

Visuellement, le clip de Jerry Heil est un calque des *Cosaques*, un dessin animé populaire à l'époque soviétique, apparu à la fin des années 1960 et qui mettait en scène un trio de Cosaques inspiré des Trois Mousquetaires (et aussi de Popeye). Dans la série animée d'origine, les trois Zaporogues accomplissaient toutes sortes d'exploits avec parfois une maladresse désarmante – conformément aux stéréotypes du moment, qui décrivaient les Ukrainiens comme des gens pittoresques d'une intelligence toute relative. Le clip de Jerry Heil reprend ces mignons Cosaques de l'ère soviétique et montre toute leur ruse. Dans une scène, l'un d'eux déroule un parchemin sur lequel est écrit "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine". Un clin d'œil

À lire



VERKA SERDIOUTCHKA, LA STAR KITSCH

Incarnée par le compositeur Andriy Danylko, cette chanteuse très méprisée a longtemps été méprisée par la critique. Dans un article traduit sur notre site, **Oukraïnska Pravda** raconte comment le grotesque de Verka Serdioutchka redonne aujourd'hui le moral aux réfugiés ukrainiens grâce à une tournée mondiale. "Le sourjyk [sabir mêlant ukrainien et russe, courant dans les classes populaires] de Verka a un effet thérapeutique supplémentaire en rappelant aux Ukrainiens en exil des moments simples, banals de la vie en temps de paix. Il agit comme un signal psychologique d'absence de danger."

manifeste au slogan viral et un hommage au sentiment d'appartenance, aussi puissant que banal.

En 1928, le poète moderniste brésilien Oswald de Andrade a publié son *Manifeste cannibale*, qui prétendait réconcilier les souffrances du passé et les vestiges de l'impérialisme, au service de la consolidation d'une nouvelle culture brésilienne moderne : "Seul le cannibalisme nous unit. Socialement. Économiquement. Philosophiquement."

C'est peut-être sous cet angle qu'il faut s'interroger sur les slogans ukrainiens de la guerre : ils dévorent tout. La chanson de Jerry Heil ingère tout ce qu'elle peut – l'héritage confus et contradictoire légué à l'Ukraine moderne par l'Empire et ceux qui s'y sont opposés, les guerres incessantes pour la mémoire culturelle, le travail inachevé d'un peuple en quête de souveraineté. En deux minutes, le morceau propose une synthèse musicale, visuelle et gestuelle qui satisfait par son jeu ahurissant avec les références : il se défait de ce qui n'est plus utile et se nourrit du reste.

Le slogan "Bonsoir, nous sommes d'Ukraine" s'est niché fermement au cœur du tumulte de l'information qui entoure cette guerre – il est comme l'œil imperturbable du cyclone dans la chanson de Jerry Heil, un cri de ralliement à la fois exaspérant et irrésistible, un timbre, un sample d'électro, le rejet de siècles de propagande, et une invitation polie à aller voir ailleurs : nous existons.

—**Maria Sonevytsky**
Publié le 17 janvier

SOURCE



LOS ANGELES REVIEW OF BOOKS

Los Angeles, États-Unis
lareviewofbooks.org

Être LA revue littéraire de la côte Ouest, c'est l'ambition de ce site lancé en 2010 par Tom Lutz, directeur du département de création littéraire à l'université de Californie à Riverside. Comment ? En proposant une approche moderne et interactive de la création littéraire et artistique, et en interpellant des écrivains sur des questions de société.



← Dessin d'Albina Kolesnichenko, Ukraine.

Une tentative d'éradication culturelle

Au-delà du terrible bilan humain et matériel de douze mois de guerre, la presse étrangère souligne l'aspect culturel du conflit. Du vol d'œuvres d'art à la destruction d'archives, il s'agit à chaque fois pour le pouvoir russe de nier l'identité ukrainienne.

Souvent ignoré, ou relégué à un statut marginal, ce qui se passe sur le front culturel est pourtant fondamental. Les guerres de ce siècle sont des guerres de sens." Sans jamais minimiser la violence physique du conflit, **The Observer** invite à considérer la dimension symbolique des conséquences de l'agression de la Russie sur l'Ukraine, depuis que la guerre a commencé d'échelle, il y a un an. "Certes, au regard des terribles batailles de Kiev et de Kharkiv, de la destruction des infrastructures civiles ukrainiennes [...], ou de la brutalité des horreurs matérielles provoquées par les affrontements, cela peut paraître irréaliste et désinvolte de vouloir interpréter le conflit sous l'angle culturel. Pourtant, la langue et l'identité sont au cœur de ce conflit en Ukraine, depuis le début."

Dans ce contexte, précise l'hebdomadaire britannique, "les bibliothèques sont en première ligne". Le reportage auprès des gestionnaires de ces institutions à travers le pays fait, certes, apparaître les réseaux de solidarité mis en place (dans et hors des frontières) pour préserver tant les documents historiques que les livres. Mais *The Observer* constate également l'ampleur des destructions. "Au début de l'invasion, les forces russes ont pris pour cible et détruit les archives d'Etat de Tchernihiv, où étaient conser-

Le discours côté russe va parfois jusqu'à présenter les actes de pillage comme des efforts de préservation.

vées des informations confidentielles du NKVD et du KGB [agences de renseignements] sur les répressions à l'époque soviétique, que les Russes voulaient effacer. Elles ont aussi mis à sac les archives de Boutcha, et ont pillé tous les établissements culturels des régions conquises."

Car la dévastation concerne tous les domaines du patrimoine, relève **Le Temps**. "En Ukraine, le constat est amer. Des bibliothèques, des statues, des églises et monastères, des maisons de la culture et musées, des cinémas, théâtres et sites archéologiques sont endommagés ou détruits." Le quotidien suisse se fait l'écho des inquiétudes des organismes internationaux. "Selon l'Unesco, 238 lieux culturels ont été abîmés depuis [...] le 24 février 2022", dont près de la moitié (105) sont des sites religieux. "Certaines de ces richesses culturelles ont été délibérément visées par les forces russes, d'autres ont été les dommages collatéraux d'attaques militaires."

Au-delà des destructions, les troupes russes se livrent abondamment à un pillage qui, en plus des biens de la population, concerne aussi des œuvres d'art. **The New York Times** consacre un long reportage au sujet, démontrant le caractère systématique et méthodique du phénomène. Par exemple, à Melitopol, ville du Sud tombée dans les premiers jours de la guerre, "des témoins racontent avoir vu arriver un mystérieux individu, vêtu d'une blouse blanche, qui, muni de gants et de pincettes, s'est mis à extraire avec précaution les objets les plus précieux de la collection, en particulier des pièces d'orfèvrerie datant de l'Empire scythe, fabriquées il y a 2300 ans. Pendant qu'il enlevait ces antiquités d'une valeur inestimable, un groupe de soldats russes était resté campé derrière lui, au cas où quelqu'un aurait voulu l'arrêter."

Le journal américain relaie les propos d'Oleksandr Tkatchenko, ministre de la Culture ukrainien, qui s'exprimait fin novembre devant les médias après une visite du musée des Beaux-Arts, vidé, de la ville de Kherson,

libérée peu avant. *“Dire que je suis scandalisé serait un euphémisme : ça me rend furieux! [...] Ils pensent qu'en volant notre patrimoine, ils vont nous empêcher de vivre et de créer. Mais nous allons continuer quand même.”*

Des textes en droit international interdisent de tels pillages, explique le quotidien. Ainsi l'Ukraine accuse la Russie de violer la Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé, signée à La Haye en 1954 et ratifiée par les deux pays depuis.

Mais le discours russe va parfois jusqu'à présenter ces actes comme des efforts de préservation, rappelle le *New York Times*. *“Pas d'effolement!”* lançait en octobre Kirill Stremouossov, l'administrateur adjoint de Kherson nommé par la Russie, à propos du sort des statues qui avaient disparu. Ces objets reviendront sans faute après l'arrêt des combats, et tout est fait pour préserver le patrimoine historique de la ville de Kherson, affirmait-il alors.

Or, conclut le journal américain, *“les statues n'ont toujours pas été restituées. (Quelques semaines plus tard, au moment de la libération de Kherson par les troupes ukrainiennes, Stremouossov a été tué dans un accident de voiture douteux.)”*

De l'impérialisme des tsars à celui du pouvoir soviétique, ces pillages sont loin d'être la première tentative destinée à neutraliser ce qui constitue la culture ukrainienne. Le quotidien new-yorkais rappelle qu'en 2014, après l'annexion de la Crimée, Interpol *“indiquait être à la recherche de 52 tableaux d'artistes ukrainiens, transférés illégalement dans un musée des Beaux-Arts de Simferopol”*, la deuxième plus grande ville de la péninsule.

La dimension des pillages est désormais d'un autre ordre d'importance. *“Aujourd'hui, c'est déprimant de visiter les musées de Kherson : la quasi-totalité des milliers de peintures à l'huile qui avaient été entreposées dans les sous-sols du musée des Beaux-Arts ont disparu, tout comme les notices d'information qui les décrivaient.”* Dans le musée d'Art populaire de la ville, *“Denys Sykoza, chargé de procéder à l'inspection des objets culturels par les pouvoirs publics de Kherson, se tient devant les restes d'une délicate coupe en verre du v^e siècle, dont il regarde fixement les morceaux. ‘Ils l'ont cassée en essayant de la voler, constate-t-il calmement, et il n'y en avait qu'une comme celle-là.’”*

— **Courrier international**

Catharsis sur la scène de Mykolaïv

À l'automne, le front s'est éloigné de cette grande ville du sud du pays. Et son théâtre est devenu un lieu où les habitants se retrouvent pour “communier” en ukrainien.

— **OKO.press** (extraits) Varsovie

Bienvenue sur la scène secrète. Vous êtes en sécurité, annonce une voix féminine alors que les lumières s'éteignent dans le public. *En cas de situation exceptionnelle, veuillez rester calme et suivre les instructions des employés du théâtre. Nous vous demandons également d'éteindre vos téléphones portables. Quand nous sommes ensemble, la victoire se rapproche. Nous vous souhaitons un bon spectacle.”*

Dans les sous-sols du théâtre de Mykolaïv, le spectacle intitulé *Nous le tuons* est sur le point de commencer.

Faute d'électricité dans le quartier à ce moment-là, l'éclairage de la scène est assuré par un groupe électrogène. Le public s'installe sur des dizaines de chaises entassées dans l'ancienne chaufferie. Les murs bruts sont décorés d'images de marathoniens de la Grèce

antique. Le spectacle du jour attire surtout des couples – la plupart jeunes, certains bien plus âgés.

Une femme blonde en col roulé blanc est assise à côté de moi. D'une main, elle arrange sa coiffure soignée, de l'autre, elle rappelle son petit ami à l'ordre. Il s'est mis à jouer sur son téléphone portable. Il ne rejoindra le spectacle qu'au moment où les haut-parleurs cracheront les riffs d'une chanson de Nirvana. L'héroïne de la pièce est furieuse, n'arrivant pas à admettre que'elle a été lâchée par son bien-aimé. Elle l'aime toujours, mais elle le déteste encore plus et fera tout pour se venger de lui.

Je ne peux pas m'empêcher d'y voir une parabole de la Russie, qui extermine des villes et des villages ukrainiens entiers lorsque [ses troupes] ne sont pas accueillies avec des fleurs. Mais c'est une interprétation tirée par les cheveux. Le partenaire de l'héroïne lui cache quelque chose, et la pièce était déjà jouée avant la guerre, en russe à l'époque. Aujourd'hui, toutes les représentations sont en ukrainien, et l'adjectif “russe” a disparu du nom du théâtre.

“Beaucoup de mes amis viennent au théâtre pour l'ukrainien, pour communier avec la langue qui donne de la force aujourd'hui. Pour beaucoup d'entre nous, ce n'était pas notre langue maternelle”, me dit après le spectacle la blonde en col roulé blanc, une étudiante en gestion nommée Ilona. Elle évoque un missile qui a frappé l'arrière-cour du théâtre le 22 septembre. Le lendemain, les acteurs ont nettoyé les décombres avec l'aide de bénévoles, et le soir même ils jouaient.

“Chaque fois que je viens ici, et que je regarde leur travail, ça me rappelle que ça ne vaut pas la peine de se faire un sang d'encre, qu'il faut continuer sa route”, conclut Ilona d'une voix ferme. Son copain, aux yeux tristes, hoche la tête sans enthousiasme. Il n'a pas vraiment envie de parler. Peut-être parce que c'est son chemin à lui – et non celui d'Ilona – qui pourrait se terminer dans une tranchée froide.

“Le théâtre guérit l'âme humaine et prépare les gens à des émotions heureuses, certes, mais aussi tragiques”, explique Artem Svystoun, le directeur du théâtre. Rien d'étonnant, donc, aux efforts qu'il déploie afin que ces spectacles soient donnés dans des hôpitaux, des → **54**

« UNE ŒUVRE HYPNOTIQUE ET UN CHANT DE LIBERTÉ » SLATE

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
CANNES 2022

LE BARRAGE
UN FILM DE ALI CHERRI

AU CINÉMA LE 1^{ER} MARS

Le Monde Courrier international CAHIER CINÉMA PREMIERE BeauxArts arte rfi FRANCE 24

Contexte**EN FINIR AVEC "CETTE RELATION PATHOLOGIQUE" AU RUSSE**

"Pendant longtemps, le russe était pour moi une autre langue de l'Ukraine. Tout comme l'anglais en Irlande", témoigne Vassyl, rencontré par Polityka à Kharkiv. Au journaliste de l'hebdomadaire libéral polonais, il montre le marché calciné par les Russes. "Après ça je me suis dit : 'Non, ça suffit'", poursuit l'homme, qui trébuche en ukrainien et avoue parler encore russe à sa femme. La linguiste Tetiana Pylyptchouk, directrice du Musée de la littérature de Kharkiv, est quant à elle passée du russe à l'ukrainien après la révolution de Maïdan, en 2014, et se souvient qu'à l'époque on la traitait volontiers de "bandériste" (en référence au nationaliste ukrainien Stepan Bandera, 1909-1959, accusé de collaboration avec les nazis). Même sa sœur estimait qu'elle était "trop agressive envers la Russie". "Et maintenant elle se dit : 'Comment ai-je fait pour ne pas voir que j'avais tort?'" Dans l'est de l'Ukraine, la langue était moins un marqueur identitaire que dans l'Ouest. "La plupart [des gens de l'Est] étaient habitués au russe, c'est tout. À Kharkiv, les gens étaient pragmatiques, ils allaient en Russie pour gagner de l'argent", rappelle la linguiste. "Mes parents, ingénieurs, parlent une langue composée à 90 % de mots russes. Jusqu'à récemment, presque toute la télévision était en russe. Les enfants, au bac à sable, parlaient russe, imitant le langage des dessins animés ou des films. Certains prétendaient même qu'il était impossible d'écrire des poèmes en ukrainien, langue des 'gens simples'", précise Iouri Zavadskiy, poète et éditeur de Ternopil, en Galicie, dans l'ouest du pays. Sauf que l'ouest de l'Ukraine a toujours eu des motivations claires pour sortir de la sphère d'influence culturelle russe. "La Russie était associée à l'oppression", souligne Iouri Zavadskiy. Le fait que la Russie soit désormais perçue comme l'agresseur dans l'est du pays a changé la donne, y compris pour Nina Bojtschenko, doctorante ukrainienne installée à Varsovie. La chercheuse affirme s'être "radicalisée" après avoir visité son Kiev natal en guerre. "Il ne s'agit pas de prétendre que nous n'avons jamais rien eu à voir avec les Russes, dit-elle. Mais cette relation est devenue pathologique. Il faut s'en éloigner, comme d'un père ou d'un frère violent."

L'illustratrice

ALBINA KOLESNICHENKO. Née en 1994 en République tchèque, l'Ukrainienne Albina Kolesnichenko vit dans la ville de Tchernihiv, au nord de Kiev. Elle étudie les beaux-arts et la sculpture, et devient illustratrice professionnelle en 2016. Son œuvre sur la guerre rend hommage à la résilience ukrainienne. Dans ses travaux, elle dit porter une attention particulière aux enjeux sociaux et à une relation harmonieuse entre l'humain et l'environnement.

53 ← maisons de retraite, des centres de réfugiés ou des unités militaires, où les hommes sont formés avant d'être envoyés au front.

Svystoun est persuadé que le théâtre aide à communiquer. "Beaucoup de couples viennent voir ce spectacle. Je dirais que c'est une tragicomédie féministe. Les femmes traînent leurs hommes au théâtre et leur disent : 'Regarde, ça parle de nous.' On essaie de montrer sur scène ce que les gens ne peuvent pas se dire."

Jusqu'à récemment, le répertoire de la scène secrète ne se propageait que par le bouche à oreille, principalement sur la messagerie Telegram. Depuis que Mykolaïv a cessé d'être une ville en première ligne – soit depuis la mi-novembre –, les bombardements se font plus rares et les affiches de théâtre sortent de la clandestinité. Dès le 1^{er} décembre, date à laquelle l'interdiction de la vente d'alcool a été levée, le buffet, déjà décoré pour les fêtes de fin d'année, a été rouvert. Au menu : café, thé, cognac, champagne et toasts au caviar réputés dans toute la ville. Même si le spectacle se termine à 17h40, aucun des spectateurs n'est tenté par les collations. Tout le monde se précipite à la maison.

"Ils sont censés rallumer notre électricité bientôt, nous devons rentrer, recharger les appareils, faire bouillir de l'eau pour la mettre dans un thermos, lancer la lessive", explique Ivan, la cinquantaine, tenant sa femme par la main. Avant la guerre, ils n'allaient que rarement au théâtre. La faute au manque de temps et aux dépenses plus importantes ailleurs. Maintenant, ils n'ont presque plus d'argent. Mais, comme l'affirme Ivan, la guerre change les priorités. "Nous allons au théâtre deux fois par mois."

À 20 heures à Mikolaïv, il fait complètement noir. Du moins aux abords du théâtre, car la lumière est dosée en ville selon un quadrillage. Ni lampadaire ni fenêtre : rien n'est allumé. Les carrefours sont sombres. Les voitures traînent le long des rues, et les collisions et les accidents impliquant des piétons sont devenus monnaie courante.

—Kaja Puto

Publié le 18 décembre 2022

SOURCE**OKO.PRESS**

Varsovie, Pologne
oko.press

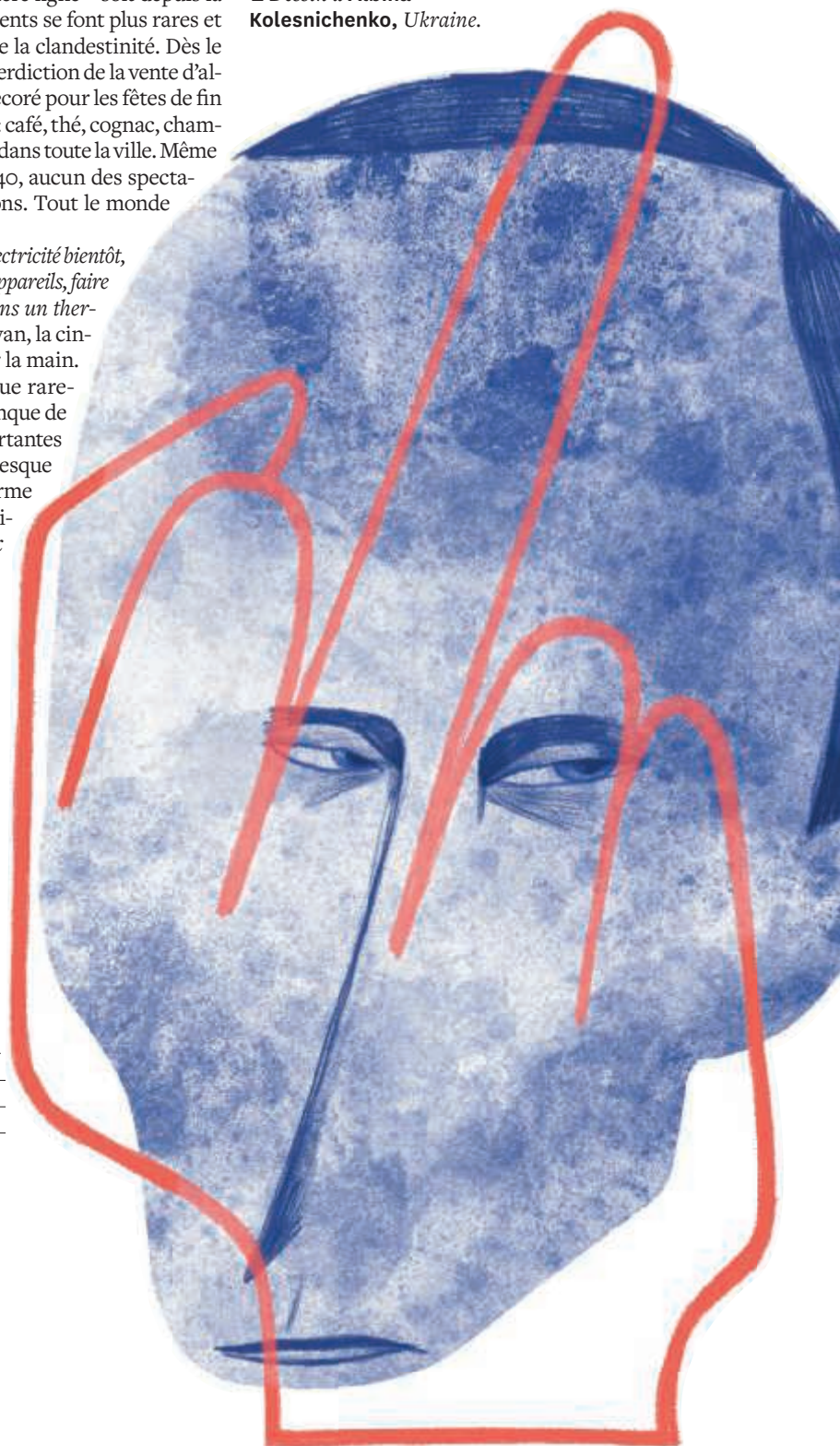
Fondé en 2016, quelques mois après l'arrivée des nationaux conservateurs du PiS au pouvoir, OKO.press est un site d'information et d'investigation qui se veut "un outil citoyen de contrôle du pouvoir". Ses articles visant à vérifier les propos de politiciens sont devenus sa marque de fabrique. En 2020, le site enregistrait 5 millions d'utilisateurs uniques.

L'arme du rire

Qu'il s'agisse de spectacles caritatifs pour les soldats ou de shows télévisés satiriques, les humoristes ukrainiens aussi participent au conflit.

↳ Dessin d'Albina

Kolesnichenko, Ukraine.



Pour beaucoup d'humoristes appréciés du grand public en Ukraine, l'invasion russe a été un choc. Membre de la troupe de Kwartal 95, l'ancienne équipe de Volodymyr Zelensky, Iouriï Tkatch se souvient, sur le site de la chaîne de télévision **24**, avoir été averti par sa femme, dont "un frère, qui travaille dans certains services, l'a appelée" pour la prévenir. Ne parvenant pas à y croire, à 1 heure du matin (les premières frappes russes commençant un peu après 4 heures) "il appelle son camarade Ievhen Kochoviy" et lui dit : "Mon pote, désolé de te réveiller. Ils disent que c'est la guerre. Et il m'a répondu : 'Tkatch, va boire un coup et te coucher.'"

Dans un entretien accordé au site d'information du ministère de la Défense ukrainien **Armiya Inform**, l'acteur d'origine biélorusse Dmytro Tankovitch, membre de la populaire troupe du Dizel Show, dit en avoir lui aussi été informé par sa femme : "À 5 heures, ma femme m'a réveillé par ces mots : 'Ça y est, la guerre a commencé.' Je ne pouvais pas comprendre pourquoi, pourquoi, pourquoi tout ça avait lieu. À mon avis, aucune personne normale ne peut croire qu'au XXI^e siècle un pays puisse en attaquer un autre. Nous vivons près de l'aéroport de Hostomel, nous avons donc vu et entendu beaucoup de choses à ce moment-là."

Au menu de ces spectacles, des sketches qui mettent en avant la valeur et la ruse des soldats ukrainiens, opposées à la brutalité et à la bêtise supposée de l'ennemi.

Les deux équipes d'humoristes restent un long moment muettes. Beaucoup d'entre eux veillent tout d'abord à mettre leur famille à l'abri, d'autres s'engagent, comme Tkatch, qui intègre la défense territoriale. Petit à petit, à partir du printemps, ils reprennent les spectacles devant le public. Et ils organisent également des concerts caritatifs pour l'armée ukrainienne, ainsi que l'explique Dmytro Tankovitch.

"Nous avons donné de nombreux concerts sous le titre 'Bonsoir, nous sommes d'Ukraine' (lire p.48 et suivantes). Parmi les artistes se trouvaient à la fois des Ukrainiens et des Biélorusses. Au début, j'étais vraiment inquiet, parce que nous ne savions pas quelle serait l'attitude [du public ukrainien]. Les troupes russes venaient de Biélorussie et ici des Biélorusses participaient à un concert de charité, mais... vous savez, je pense que les gens normaux font la distinction entre le régime de Loukachenko et les Biélorusses qui veulent vraiment aider l'Ukraine. Je veux y croire."

Au menu de ces spectacles, des chansons patriotiques et des sketches qui mettent en avant la valeur et la ruse des soldats, opposées à la brutalité et à la bêtise supposée de l'ennemi, ou qui réussissent à faire rire en rapportant les difficultés du quotidien, les coupures d'électricité, les couples séparés par la guerre.

De son côté, signale la page people du portail d'information **Novyny**, "l'automne dernier, le studio Kwartal 95 a lancé une série comique satirique acérée, *Bunker*, qui tourne en dérision les dirigeants du pays terroriste [la Russie] et ses principaux propagandistes. Par exemple, l'acteur Iouriï Velikiy joue à la fois Poutine et un soldat russe, Ievhen Kochoviy incarne le propagandiste Vladimir Soloviev, et le dirigeant tchéchène Ramzan Kadyrov est interprété par Oleksandr Pikalov". La deuxième saison est déjà en cours de diffusion.

— **Courrier international**

À lire



LA MOBILISATION DES GAMEURS

Avec des studios réputés, comme GSC Game World (avec les licences *Cossacks* et *Stalker*), ainsi qu'un grand nombre de joueurs, l'Ukraine est une terre de jeux vidéo. Les gestes de solidarité dans le milieu se sont multipliés depuis le début de la guerre à l'échelle internationale, et des entreprises se sont installées dans d'autres pays européens - à l'instar de GSC, relocalisée à Prague. Sans surprise, les créateurs se servent de leur médium pour évoquer la guerre.

● **Ukraine War Stories, un jeu pour raconter l'occupation russe à Boutcha.**

En octobre 2022 sortait *Ukraine War Stories*, développé par Starni Games, un studio de Kiev. Le jeu, explique la chaîne de télévision **24**, est une sorte de roman graphique interactif : "Les événements se déroulent pendant le premier mois de la guerre. Au centre de l'action, les civils, qui se retrouvent sous l'occupation russe. Ils ne vont pas se battre, mais seulement tenter de survivre."

● **En Ukraine, joueurs et développeurs se mobilisent.**

Dès mai 2022, la presse se faisait l'écho de deux jeux vidéo humoristiques qui reprenaient les images de tracteurs ukrainiens tirant les blindés abandonnés par l'armée russe. Certains gameurs ont trouvé un moyen, plus risqué, de contribuer à la défense de leur patrie, comme le rapporte l'hebdomadaire **Fokus**. Après avoir été mobilisés, ils mettent leurs compétences au service du maniement de drones, pour lequel ils reçoivent une formation.

SISTERS AND BROTHER MITEVSKI, ENTRE CHIEN ET LOUP, VERTIGO, FRAU FILM, TERMINAL 3 et PRO BA présentent

"UNE AHURISSANTE HISTOIRE VRAIE"

POSITIF



**L'HOMME
LE PLUS
HEUREUX
DU MONDE**

un film de
TEONA STRUGAR MITEVSKA

ACTUELLEMENT AU CINÉMA





— Oukraïnska Pravda
(extraits) Kiev

OUKRAÏNSKA PRAVDA : Qu'est-ce que la guerre a changé dans votre vie ?

ANDRIY LIOUBKA : C'est facile et banal de dire que l'invasion a tout changé. Elle a mis ma vie sens dessus dessous. Elle a brisé tous mes plans, m'a volé ma profession, car actuellement je n'écris rien. De fait, j'ai cessé d'être écrivain.

La guerre m'a arraché à mon fauteuil, à mon ordinateur, et elle m'a envoyé dans le flot des gens avec qui je communiquais très peu avant la guerre. Ces gens, souvent, ne lisent pas de livres, mais ils sont réels, vivants, magnifiques ! Ils m'ont réveillé, ils m'ont obligé à voir la vie sous un autre angle, ont cassé mon snobisme et ma prétention, qui caractérisent en règle générale les professions intellectuelles. Je pense que je ne suis pas le seul à qui c'est arrivé. Tout le pays a enfin découvert par lui-même les gens dont le travail avant la guerre n'était pas considéré comme prestigieux et n'était pas valorisé, voire était fréquemment critiqué et méprisé. Regardez par exemple quelle est

Andriy Lioubka dépose la plume

Originnaire d'Oujhorod, ce jeune romancier a cessé d'écrire depuis le début de la guerre pour consacrer son temps à la livraison d'automobiles sur le front. Le conflit a bouleversé sa vie.

notre attitude envers ceux qui réparent aujourd'hui le réseau électrique ou les canalisations sous les tirs.

C'est sûr, la guerre a tout remis à zéro dans ce pays, et maintenant, petit à petit, chacun parmi nous se pare d'une importance nouvelle. Pendant plus de vingt ans, nous avons méprisé et ignoré notre armée. Même après la "révolution

orange" [qui voit la contestation puis l'invalidation de l'élection du candidat prussien Viktor Ianoukovitch au second tour de la présidentielle en 2004], nous avons tous considéré que nous n'avions pas besoin d'armée, que c'étaient des parasites qui vivaient sur l'argent de l'État. Or on voit à quel point elle est nécessaire !

À propos de ces gens qui ne lisent pas et qui n'en sont pas moins incroyables : est-ce que vous pensez à eux comme à des héros potentiels de vos futurs livres ?

Je me constitue une sorte de "capital d'écrivain" – je tiens un carnet où je note certaines phrases, des rencontres, des événements. Je me suis rendu quinze fois sur le front, du nord au sud. Mais j'ai une certaine optique, d'Europe centrale pour ainsi dire. Ce qui me marque le plus, ce ne sont pas les sujets sensationnels de l'information ni les événements militaires, mais quelque chose de très humain – des histoires drôles, ou tragicomiques, absurdes, dignes du soldat Svejek [personnage burlesque, simple soldat de l'armée austro-hongroise, inventé par l'auteur tchèque Jaroslav Hasek (1883-1923)].

Par exemple, en été, nous sommes partis dans le Donbass. La nuit tombée, nous sommes arrivés à Sloviansk. Là, nous avons confié des automobiles à l'armée, signé des papiers, déchargé des cargaisons, et on devait déjà poursuivre notre chemin – vers Izioum. Il fallait faire vite, à cause du couvre-feu. Donc on s'est dépêchés.

J'ai expliqué à un de nos chauffeurs que nous, on n'avait rien mangé : "Arrête-toi sur le côté et prépare-nous quelque chose, des sandwiches." Et lui, il a voulu ouvrir une boîte de conserve, et il s'est entaillé le doigt. Et je lui ai dit : "Toura, imagine ce que tes petits-enfants te demanderont dans cinquante ans : 'Papy, t'as fait quoi, pendant la guerre?' Et toi, tu leur diras : 'Je ne peux pas tout vous raconter, mais j'ai versé mon sang à Sloviansk.'" Ce sont ces moments humains dont on se souvient le plus.

Et des moments comme ça, il y en a beaucoup. Donc, je pense que ça va forcément alimenter mes créations futures. Mais pas maintenant ; je n'en ai pas la possibilité psychique, je ne peux pas me concentrer sur l'écriture. Il me semble que c'est vide, qu'il faut faire quelque chose de concret, au lieu d'aligner des lettres dans des fichiers Word.

D'où vous est venue l'idée du volontariat ?

C'est encore une histoire digne de Svejik. À vrai dire, je suis devenu volontaire dans ce secteur par hasard. Quand la guerre a commencé, je me suis occupé de loger des réfugiés en Ukraine de l'Ouest. J'avais pas mal de connaissances de Loutsk à Tchernivtsi, et dans les Carpates. J'ai été submergé par des messages de gens venus de Kharkiv, de Kiev, de différentes villes, et j'ai cherché des amis, des relations sur Facebook, et j'ai trouvé une place pour ces gens. Mais, dès la mi-mars, cette possibilité était épuisée, tous les logements étaient occupés. Je me suis tourné plus activement vers le volontariat. La femme de [l'écrivain, musicien et poète Serhiy] Jadan m'a demandé d'envoyer des duvets à Kharkiv pour les unités là-bas. Il y avait un grand nombre de blessés, il fallait des médicaments. Et c'est naturellement qu'est apparu un maillon de la chaîne, une connexion entre Oujhorod et Kharkiv. Ici, j'ai des amis au comité d'aide médicale des Carpates. Grâce à eux, on a envoyé une grande quantité d'aide humanitaire. Le plus souvent des médicaments, ou des ambulances à Kharkiv.

À cette époque, le plus gros problème de l'armée ukrainienne, c'était le manque de véhicules, tout le monde était pressé, tout le monde avait besoin d'automobiles, tout le monde appelait à l'aide, et c'est comme ça que mon volontariat a commencé. On a mis un système en place. À Oujhorod, on réparait les voitures que quelqu'un allait chercher en Angleterre pour les amener à la frontière slovaque, et j'allais les acheter sur place. On formait des colonnes de cinq, six, huit voitures et on partait ensemble au front. Plus de vingt chauffeurs travaillent avec nous. En

tout, notre équipe compte une trentaine de personnes.

Selon vous, à cause de la guerre, la culture ukrainienne est à l'arrêt, en catatonie. Or cette culture est le théâtre de beaucoup de processus intéressants. Est-ce que vous les suivez ?

Non. Malheureusement, je ne les suis pas. Je n'ai pas du tout le temps. Mais il reste la fraternité, parce que la plupart des créateurs de la culture sont aujourd'hui impliqués d'une façon ou d'une autre dans le volontariat, dans l'aide à l'armée. Certains réussissent à écrire quelques textes publiés à l'étranger ou à en traduire. Pour l'essentiel, je suis sur la route, je suis tout le temps au volant, c'est un rush non-stop, une course sans étapes. Ces voitures sont l'occasion de rencontrer les militaires, de les regarder dans les yeux et de leur montrer qu'on ne les oublie pas. Les voitures ne sont que le prétexte à cette rencontre. Par conséquent, pour moi, c'est plus intéressant que de s'occuper de culture. Il est possible que j'aie tort, mais c'est à ça que ressemble ma vie aujourd'hui.

Je pense souvent à Volodia Vakoulenko, notre collègue poète, qui a été tué, torturé puis exécuté dans la région d'Izioum occupée. Souvenez-vous qu'avant la guerre, on disait que les Russes avaient établi des listes de personnes à abattre, et tout le monde pensait que sur cette liste de personnes à tuer se trouvait le ministre de la Défense, le président, et on a depuis découvert qu'il y avait des poètes, des poètes comme Volodia Vakoulenko.

Je le connaissais, c'était un poète punk. Quelqu'un qui ignorait la culture officielle, la culture mainstream, il se tenait à l'écart et ne faisait que ce qui l'intéressait. Volodia n'avait aucune influence, parce que c'était un gars qui vivait simplement dans son monde, il prenait son pied, et il le faisait très bien. Mais ils sont venus le chercher, il était sur cette liste de personnes à tuer parce que c'était un poète ukrainien, et que c'est dangereux. Être un poète ukrainien, un artiste ukrainien, ça signifie être sur cette liste. Chaque être humain en ce moment en Ukraine devrait se sentir comme quelqu'un sur cette liste, que les ennemis souhaitent tuer. Mais qu'ils n'arrivent pas pour l'instant à atteindre.

Si nous ne mobilisons pas toutes nos forces, si nous n'aidons pas maintenant nos forces armées, nous n'allons pas seulement perdre notre État, l'endroit où nous vivons. Quelqu'un mettra une croix en face de notre nom sur la liste, avec la date de notre exécution.

— **Propos recueillis par Tetiana Pouchnova**
Publié le 24 décembre 2022

Portraits

Sofia Androukhovytch, la "raconteuse de l'Ukraine"



L'écrivaine ukrainienne Sofia Androukhovytch ne s'est jamais fait d'illusions. "Au fond de nous-mêmes, nous avons toujours su que la Russie attaquerait", explique la fille du célèbre auteur Iouriy Androukhovytch, près d'un an après l'invasion russe. Elle décrit ses romans comme "un préambule à l'histoire qui se déroule aujourd'hui." La dernière trilogie de cette autrice de 40 ans, *Amadoka* (inédite en français), est parue en ukrainien en 2020. À l'occasion de sa traduction en allemand, la *Süddeutsche Zeitung* s'est intéressée à cette "épopée vertigineuse", qui "donne une forme et un ton à l'histoire de l'Ukraine dans tout ce qu'elle a de tragique". À travers l'histoire d'un homme amnésique depuis son passage au front dans le Donbass et celle de sa femme, bien décidée à lui rendre la mémoire, Sofia

Androukhovytch y dresse le portrait d'un pays traumatisé – par la Seconde Guerre mondiale, la répression stalinienne, les violences de 2014. "Le souvenir de ces souffrances et des culpabilités lui paraît indispensable à la construction d'une pleine identité." Celle que la *Süddeutsche Zeitung* surnomme la "raconteuse de l'Ukraine" insiste néanmoins sur l'importance de la nuance, rappelant que tous les Ukrainiens "ne sont pas des saints ou des victimes". Elle estime qu'un manichéisme inhérent à la guerre s'est emparé de son pays depuis février 2022. "On est obligé de simplifier le réel pour survivre." Elle-même considère qu'elle serait aujourd'hui incapable d'écrire comme par le passé. "Même si je crois toujours à la bonté de la nature humaine, en ce moment je n'y arrive pas."

Les musiciens mobilisés

Au début de la guerre, la pianiste ukrainienne Marta Koussiy s'est longuement interrogée sur le rôle des artistes en ces temps troublés. À l'époque, des centaines de milliers de personnes avaient fui les bombardements pour trouver refuge dans sa ville, Lviv, dans l'ouest du pays. Mais cette musicienne de la philharmonie et ses collègues "ne pouvaient rien faire d'autre que faire de la musique", ce qui pouvait à première vue sembler "égoïste". Rapidement, la trentenaire s'est néanmoins rendu compte que "l'artiste peut aussi être utile" dans les périodes difficiles. "Pour moi, dans notre nouvelle réalité, en première ligne, c'est une façon d'apporter un soutien concret, d'aider les gens dans le besoin, explique-t-elle dans un article à la première personne publié par *Die Zeit* en août 2022. Pendant que mon mari se bat sur le front de l'Est, j'essaie [...] de former avec ma musique des îlots de sécurité et de quiétude." Avec d'autres, l'Ukrainienne s'est mise à organiser, entre deux sirènes d'alarme, des "concerts-rencontres pour les réfugiés", adaptant à la fois

le répertoire et la mise en scène à une audience traumatisée par les bombes. Ils y privilégiaient les morceaux légers, ainsi que "le contact direct entre les musiciens, la musique et le public". "Avant tout, les artistes se sont souvenus de leur mission", assure Marta Koussiy. Au milieu des cartons de médicaments et de produits d'hygiène envoyés par l'Union européenne et entreposés à la Philharmonie, ils ont joué pour "aider les spectateurs à faire le tri dans leurs émotions et leurs soucis, ou se libérer de sombres pensées". Ils ont aussi organisé des événements en plein air ou dans d'autres villes. "Je suis toujours surprise de voir que les gens veulent venir au concert", commente la pianiste dans une seconde chronique, publiée en décembre 2022. Cet hiver, même les attaques russes sur les infrastructures énergétiques ne les ont pas empêchés de peupler les salles de spectacle non chauffées, parfois éclairées à la bougie. "Malgré la guerre, l'inflation et toutes les incertitudes sur l'avenir, nous continuons à vivre, à travailler, à lire, à aimer et à rêver."



Un conflit millénaire ?

Ukraine-Russie — Du X^e siècle à nos jours.

Sur un site d'information du ministère de la Défense ukrainien, une rubrique rappelle tous les conflits qui ont opposé Kiev à Moscou. Et brosse assez abusivement le tableau d'un affrontement ininterrompu avec le "voisin maudit".

La confrontation entre l'Ukraine et la Russie ne dure pas que depuis un siècle. Notre peuple héroïque et ses guerriers et chefs de guerre ont plus d'une fois prouvé à leur voisin du Nord-Est qui est le maître sur ces terres qui sont un don de Dieu", proclame le site **Armiya Inform** en introduction de son projet intitulé "Trente guerres contre le voisin maudit". Ce site d'information du ministère de la Défense ukrainien créé fin 2018 assure avoir pour mission de produire de "l'information de qualité", avec "objectivité et impartialité".

En réalité, toutes les guerres qu'évoque le site ne sont pas des "guerres" à proprement parler, il s'agit aussi de révoltes ponctuelles ou d'insurrections. De même, toutes n'ont pas été livrées à la Russie telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Armiya Inform revient sur tous les affrontements entre Russes et Ukrainiens, remontant à une époque où l'on ne parlait d'ailleurs ni des uns ni des autres, licence que s'accordent les auteurs du projet pour mieux construire leur récit, destiné à un public ukrainien qui n'a lui-même souvent qu'une vision fragmentaire de ces événements. Chaque page est agrémentée d'infographies et de vidéos.

Le premier conflit évoqué est celui mené par "la Rous de Kiev contre les tribus du Nord-Est", qui a "pour but la conquête des voies commerciales qui passaient par la Volga et le Don". En 964, "le prince de Kiev Sviatoslav et son armée se dirigent vers les fleuves Oka et Moskova, au bord desquels vivaient, dans les marécages, les ancêtres des Russes actuels – les tribus des Viatitches". Sviatoslav "joint ces terres à la Rous de Kiev, en obligeant les Viatitches à lui payer tribut".

Le site passe ensuite aux multiples guerres qui mettent aux prises la principauté de Kiev et ses rivales du nord, surtout les villes de Souzdal et de Novgorod. Ainsi, "après le partage de la Rous de Kiev entre les fils de Volodymyr Monomaque en 1125, Iouri Dolgorouki a reçu en possession la Rous du Nord-Est. Il s'est installé dans la ville de Souzdal", et c'est lui qui est officiellement considéré comme le fondateur de Moscou, en 1156.

En 1149, "Iouri Dolgorouki et l'armée de Souzdal marchent sur Kiev. Au cours des combats, la capitale change de main plusieurs fois". "À cette époque comme de nos jours avec l'invasion totale de l'Ukraine, les voisins du Nord-Est étaient, sont et resteront des étrangers pour les Kiéviens et tous les Ukrainiens", affirme **Armiya Inform**, qui n'hésite pas à rattacher ces événements d'un lointain passé à ce que vivent actuellement les Ukrainiens.

En 1169 – année qui marque "le début de la tradition de maraudeurs des Moscovites" –, le prince Vladimir prend Kiev et "abandonne la ville à un pillage de trois jours par son armée. Des quartiers entiers sont brûlés et pillés." Le site détaille toutes les fois où les princes du Nord font campagne au Sud, jusqu'à l'arrivée des Mongols, qui s'emparent de Kiev et la détruisent en 1240.

Kiev et le sud du pays, au cœur des enjeux géopolitiques de la région, ne jouent alors plus que les seconds rôles, le centre de gravité se déplaçant vers le nord, avec la Lituanie et la Pologne face à la Moscovie, ou plus loin au sud, avec les Tatars et l'Empire ottoman.

✓ *Un cosaque zaporogue (1884), par le peintre russe Constantin Makovski.*
Photo Heritage Images/Fine Art Images/akg-images

Dans la longue litanie de conflits qu'**Armiya Inform** dépeint comme la suite logique des guerres du Sud contre ses voisins du Nord, ceux que l'on ne nomme pas encore les Ukrainiens s'allient tantôt aux uns, tantôt aux autres, et Kiev en souffre régulièrement. Par exemple, "Le 1^{er} septembre 1482, l'armée du khan de Crimée, à la demande du prince moscovite Ivan III, pille Kiev. En guise de cadeau à son allié, le khan lui envoie une charrette remplie du butin pris dans la cathédrale et les églises de Kiev", décrit le site, qui ajoute : "L'existence de Kiev séparément de Moscou depuis déjà plus de cinq cents ans obsède les dirigeants du Nord-Est. Sans la 'mère des villes russes', ils se sentent incomplets."

Or "c'est vraiment à cette époque-là [...] que l'on trouve la première mention écrite des Cosaques – des unités armées mobiles ukrainiennes, qui détruisent les occupants sur les deux rives du Dniepr et ne permettent pas à Ivan III de prendre Kiev" en 1492-1494.

Identité nationale. Avec l'apparition des Cosaques zaporogues, l'Ukraine redevient un acteur de premier plan dans les conflits régionaux. Les Zaporogues, qui élisent leurs chefs et sont connus pour leur tempérament bouillant, sont aujourd'hui un des éléments clés de l'identité nationale ukrainienne. Ils participent à toutes les guerres, souvent aux côtés des Polonais contre les Moscovites et les Ottomans, tout en s'efforçant de préserver l'autonomie de leur "État de l'armée zaporogue". Toutefois, ils finissent par être asservis par l'Empire russe durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Dès lors, l'Ukraine devient le théâtre de révoltes incessantes, chacune étant présentée comme une guerre distincte par **Armiya Inform**, depuis celles des Haïdamaks, en 1734, 1750 et 1768, à celle des Cosaques du Boug méridional, en 1817, "liquidée sous la menace des canons".

Le site passe ensuite au XX^e siècle et aux guerres de l'éphémère "République populaire d'Ukraine", qui, de 1917 à 1921, doit lutter à la fois contre les bolcheviques, les tsaristes et les Polonais, avant d'être partagée entre Varsovie et Moscou. De 1921 au début des années 1930, "5000 révoltes paysannes impliquant près d'un million de personnes précèdent l'Holodomor. Le gouvernement moscovite ne parvient à écraser le mouvement de libération nationale ukrainien qu'en 1932-1933, en organisant de manière artificielle [...] la famine". Avec la Seconde Guerre mondiale, le mouvement national s'engage dans "la lutte contre les nazis et les partisans soviétiques". La "lutte armée [...] contre le pouvoir soviétique dure jusqu'au milieu des années 1950".

Armiya Inform conclut sa série avec "l'invasion militaire russe en Ukraine" qui "a commencé le 20 février 2014. La république autonome de Crimée et la ville de Sébastopol sont temporairement occupées, et, de façon unilatérale et illégitime, intégrées à la Fédération de Russie le 18 mars de la même année." "En huit ans de confrontation dans l'est de l'Ukraine, 4500 combattants et près de 4000 civils ukrainiens sont morts." Enfin, "le 24 février 2022, la Russie déclenche traîtreusement l'invasion de l'Ukraine, qu'elle prévoit de prendre en quelques jours." Une guerre, martèle le site avec ferveur, "qui mettra un point final à cette confrontation qui dure depuis des siècles contre le voisin maudit !".

— **Courrier international**

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE

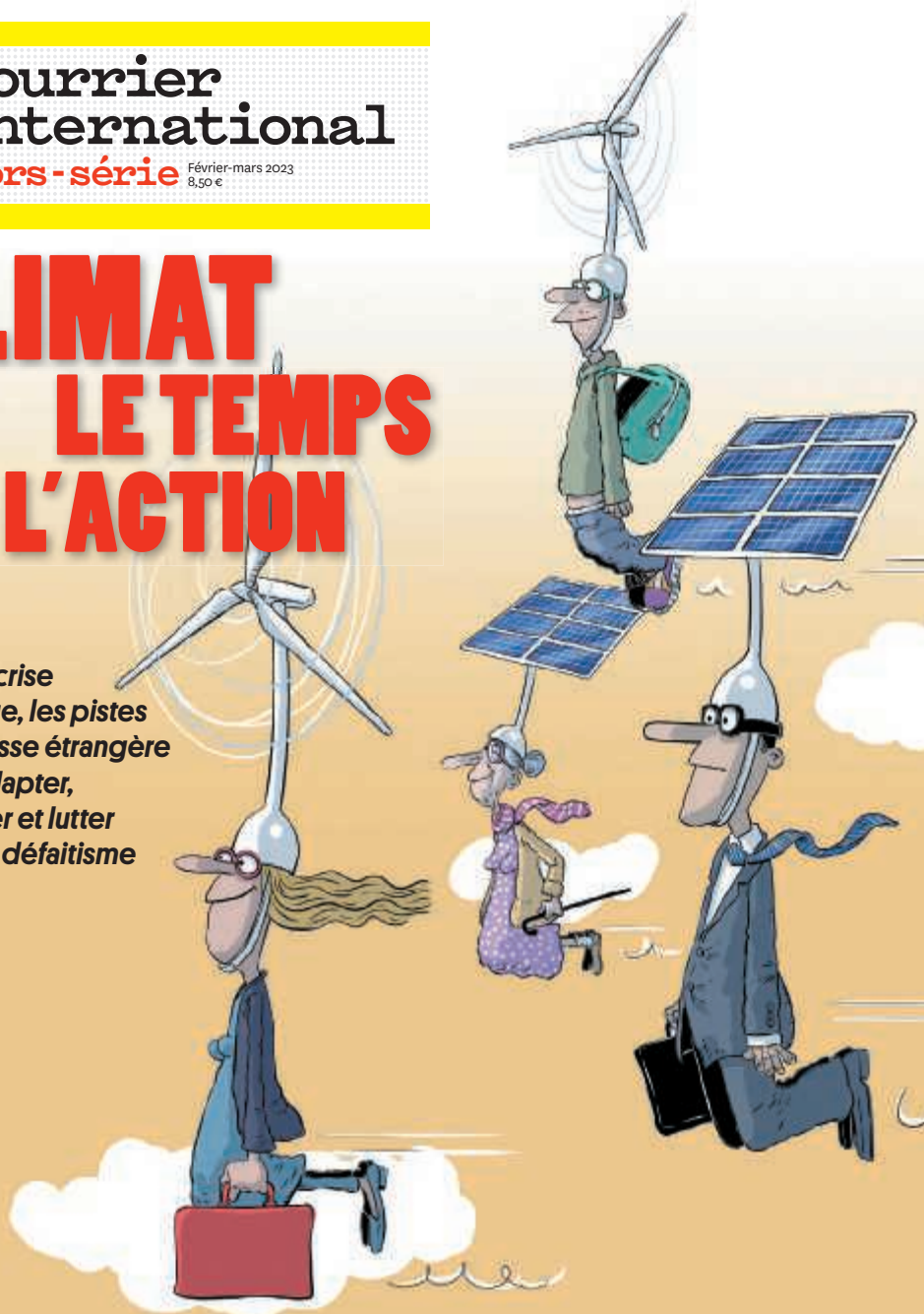


**Courrier
international**

Hors-série Février-mars 2023
8,50 €

CLIMAT LE TEMPS DE L'ACTION

*Face à la crise
climatique, les pistes
de la presse étrangère
pour s'adapter,
s'engager et lutter
contre le défaitisme
ambiant.*



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



**Courrier
international**



Nathalie
Promotion 2022

© Ecole polytechnique, J.Barande

EXECUTIVE MASTER

Technologie • Innovation • Leadership

VOUS ÊTES CADRE DIRIGEANT ?

Rejoignez l'Executive Master de l'École polytechnique et vivez une expérience unique au cœur de l'innovation tout en continuant de travailler.



Découvrez
notre
formation

polytechnique.edu/executive-master